



TRAITÉ DE LA PRIERE,

Divisé en sept Livres.

Par Monsieur NICOLE.

PREMIERE PARTIE.

Qui contient les trois premiers Livres.

Troisiéme Edition revûë, corrigée & augmentée par le même Auteur.

TOME PREMIER.



De la Boutique de feu M. JOSSET.

A PARIS,

Chez { LOUIS JOSSE à la Couronne d'Epine. ET CHARLES ROBUSTEL, au Palmier. } ruë saint Jacques.

M DCC XIV.

Avec Approbations & Privilege du Roy.





PREFACE.



LA foy estant le fondement des choses que nous esperons, & la conviction de celles qui ne se voyent point selon l'Apôtre, elle est aussi par consequent le fondement de la Priere chrétienne, puisque c'est par la foy que nous connoissons les biens spirituels qui sont le principal objet de nos prieres.

Elle en est le fondement, en nous convainquant de la grandeur & de la realité de ces biens spirituels où nous aspirons, en nous montrant qu'ils dépendent de Dieu & que c'est par sa seule grace que nous y pouvons arriver. En nous découvrant en Dieu une source immense & inépuisable de misericorde & de bonté, qui le rend toujours prêt à accorder ses graces à ceux qui les luy demandent comme il faut, & en nous affermissant dans cette esperance par les promesses qu'il nous a faites dans son Ecriture.

Ainſi la Priere chrétienne eſt appuyée proprement ſur la foy des biens que nous demandons, ſur celle de nôtre impuiſſance, & ſur celle de la miſericorde de Dieu confirmée par l'Ecriture. Qui ne croit point les biens éternels, ne les demandent point. Qui croit qu'il n'a point beſoin de grace pour les obtenir, ne les demande point encore; *puis qu'il n'y a rien de plus inſenſé*, comme dit ſaint Auguſtin, *que de demander à Dieu ce qui eſt en notre puiſſance.* Enfin celuy qui croiroit que Dieu ne veut point accorder ſes graces à ceux qui les luy demandent, feroit encore une action de folie en le priant.

Mais la Foy ne nous découvre pas ſeulement les veritez ſur leſquelles les prieres ſont fondées. Elle eſt de plus la ſource même de ces prieres, parce qu'elle enferme toujours quelque amour & quelque deſir des biens éternels qu'elle nous propoſe. Et plus cet amour eſt vif, c'eſt-à-dire plus la foy eſt vive & agiſſante par la charité, plus nos prieres ſont vives & animées.

Ainſi la foy & la priere ſont toujours en nous dans une égale proportion. Qui a peu de foy, prie peu; & qui en a beaucoup, prie beaucoup. Et cela n'a pas ſeulement lieu dans un même homme comparé avec luy-même en divers états & en divers temps, mais auſſi à l'égard des divers de-

grez de ferveur dans lesquels l Eglise s'est trouvée en divers siecles. Plus la foy a esté vive, plus les Chrétiens ont été appliquez à la priere. Plus elle a esté languissante, plus on les y a vûs froids & languissans.

Encore même que la longueur du temps qu'on y employe ne soit pas une marque certaine de l'ardeur qui l'anime & qui en fait le merite, neanmoins comme c'en est un signe assez naturel, il se trouve qu'en examinant la suite de l'histoire de l'Eglise, plus les Chrétiens ont été remplis de l'esprit de Dieu, plus ils ont employé de temps à ce saint exercice.

Tous les Chrétiens des premiers siecles prioient à peu prés aux mêmes heures ausquelles l'Eglise ordonne à present aux Ecclesiastiques de prier. Et l'Auteur des Constitutions Apostoliques en fait une ordonnance expresse pour tous les fidelles indifferemment, en leur prescrivant de prier le matin, à Tierce, à Sexte, à None, à Vespres, & au chant du coq. L. 8 c. 34.

Tertullien marque en particulier que la coutume des Chrétiens estoit de se lever la nuit pour prier, & que c'estoit même une des raisons de l'exacte sobrieté qu'ils gardoient dans leur repas : *Ita saturantur ut meminerint etiam per noctem adorandum sibi Deum esse.* In Apol.

Et quoy que cette pratique n'ait pas été

depuis universellement gardée, il paroît neanmoins par les exhortations que saint Basile, saint Ambroise, saint Chrysostome, font aux fidelles de se lever la nuit pour prier, qu'elle étoit encore commune de leur temps.

Basil. in mart. in litt. Ambros. de Abrah. l. 1. c. ult. Chrysost. in Act. hom. 26.

Il est clair au moins par la description que fait S. Basile dans sa lettre aux Ecclesiastiques de Neocesarée de ce qui se pratiquoit à Cesarée en Capadoce dont il étoit Archevêque, que tout le peuple s'assembloit avec luy dans l'Eglise avant le jour, & qu'il y passoit un temps considerable, partie en prieres secrettes, & partie à reciter des Pseaumes.

Epist. 63.

Le peuple, dit-il, *se levant la nuit se rend avant le jour en la maison de prieres, & ayant confessé ses pechez à Dieu avec une douleur amere & des larmes abondantes, ensuite de cette oraison il se leve pour chanter des Pseaumes : ce qui se fait en deux manieres. Car tantost il se divise en deux Chœurs qui chantent l'un aprés l'autre ; ce qui sert à mediter avec plus d'application les paroles de l'Ecriture, & à tenir l'esprit plus attentif & moins distrait ; tantost on ordonne à une seule personne de commencer seul, & tout le peuple le suit. L'on passe de cette sorte ce qui reste de la nuit dans la psalmodie ainsi diversifiée, en inserant des oraisons entre la recitation des Pseaumes.*

Et quand le jour commence de poindre, tout le peuple s'unit pour chanter à Dieu le Pseaume de la confession, comme s'il n'avoit qu'une même bouche & un même cœur, en s'appliquant chacun les paroles de penitence qu'il prononce.

Ce saint Docteur fait voir ensuite que cette pratique n'estoit point particuliere à son Eglise, & qu'il ne faisoit que suivre en cela ce qui s'observoit dans l'Egypte, dans la Lybie, dans la Palestine, dans l'Arabie, dans la Phenicie, dans la Syrie, & parmy les peuples qui habitent le long de l'Euphrate.

Il reste encore des vestiges de cette coutume décrite par saint Basile, dans la discipline presente de l'Eglise Grecque. Car ce qui se faisoit alors tous les jours, se fait au moins les Dimanches & les Festes, & le peuple s'assemblant à l'Eglise dés la nuit y passe une grande partie du jour.

La pieté de l'Eglise Latine n'a pas esté moindre en ce point que celle de l'Eglise d'Orient. Car les Auteurs Ecclesiastiques font voir de même, que le peuple y estoit si assidu à tous les Offices du jour & de la nuit, qu'il y avoit peu de difference entre les Ecclesiastiques & les Laïques. Ainsi ce qui distinguoit, soit dans l'Eglise d'Orient, soit dans celle d'Occident, l'état des seculiers d'avec celuy des Religieux, n'estoit

pas que les uns recitoient l'Office, & les autres ne le recitoient pas; mais c'estoit que les seculiers ne prioient qu'à certaines heures, leurs occupations ne leur permettant pas de prier toujours; au lieu que la vie des Religieux estoit une continuelle priere.

Epist. 69. C'est pourquoy saint Basile marquant aux Ecclesiastiques de Neocesarée le desir qu'il avoit d'établir dans son Diocese des Monasteres d'hommes & de femmes, leur donne pour occupation la priere continuelle. Je veux bien que vous sçachiez, leur dit-il, » que je souhaite d'avoir des congregations » d'hommes & de femmes, qui soient entie» rement dégagées du soin de se nourrir & de » se vêtir, & qui passent les jours & les nuits » en prieres avec une assiduité invariable, » dont la bouche ne parle point des œu» vres des hommes, mais ne s'ouvre que » pour loüer Dieu.

Regul. fus. disput. interr. 37. Ce n'est pas que toutes ces saintes societez ne s'occupassent aussi au travail des mains, comme il le marque dans la suite. Mais c'est que leur travail n'interrompoit nullement leurs prieres, comme il le prescrit expressément dans sa regle.

C. 23. Saint Epiphane fait la même difference dans son explication de la foy, & attribuë aux Religieux une priere perpetuelle. Et Strom. l. 7. saint Clement d'Alexandrie dit generale-

ment, qu'au lieu que le commun des fideles ne destinoit à la priere que certaines heures, comme Tierce, Sexte, None; le Chrétien parfait & éclairé qu'il appelle Gnostique, prie sans interruption.

Ceux qui sont instruits des changemens qui sont arrivez dans l'Office divin, sçavent que ce n'est presque que le desir de l'abreger qui les a produits, & qu'à mesure qu'on remonte vers les siecles où la pieté estoit plus vive, on y trouve toujours l'Office plus long, au moins depuis qu'il a été formé; l'Eglise s'étant cruë obligée d'en retrancher de temps en temps, pour le rendre plus proportionné à la foiblesse de ses enfans, qui ayant moins de cette chaleur divine qui est la source de la priere, se trouvoient chargez de ce qui n'avoit point été onereux à ceux qui en avoient davantage.

Il n'y a qu'à suivre en effet les plus simples lumieres de la raison pour reconnoître, que si la foy étoit un peu vive dans les Chrétiens, elle leur feroit trouver dans la priere leur consolation & leur joye, & qu'elle leur feroit supporter avec force ce qu'elle peut avoir de penible à la nature. Que ne font point les hommes envers d'autres hommes, lors qu'ils esperent obtenir par leur moyen quelque soulagement dans leur maux, ou quelque accroissement

de biens? Avec quelle ardeur & quelle perſeverance ne s'appliquent-ils point à gagner leurs affections ? Cependant combien le pouvoir qu'ont les hommes d'aſſiſter d'autres hommes en l'une ou en l'autre de ces deux manieres, eſt-il étroit & borné ? Ils ne ſçauroient les délivrer de la pluſpart de leurs miſeres, tant interieures qu'exterieures, ny leur donner aucune des qualitez ny du corps ny de l'eſprit dont ils ont beſoin.

On perit tous les jours à leurs yeux ſans qu'ils y puiſſent remedier. La pluſpart de ceux à qui on s'adreſſe n'ont aucune bonne volonté pour ceux qui les prient. Quand ils en auroient, ils ne ſçauroient ſatisfaire à toutes les demandes qu'on leur fait, parce que leur pouvoir eſt infiniment moins étendu que les beſoins & les deſirs de ceux qui recherchent leur aſſiſtance. Ils ſont donc dans la neceſſité d'en rebuter la pluſpart, & ils le font ſouvent ſans raiſon & par une préference injuſte. Ceux qui les ſollicitent trouvent mille obſtacles dans ce qu'ils prétendent obtenir d'eux. On leur rend de mauvais offices dans le deſſein de les ſupplanter. On obſcurcit leurs ſervices, & ſouvent ils ont de la peine à parvenir juſqu'à ſe faire écouter. Il eſt difficile, dit ſainte Thereſe, de trouver accés auprés des Grands, qui ſont ceux dont on a le plus de beſoin. On ne leur parle qu'à certaines

heures. Il n'y a que les personnes quali- «
fiées qui les approchent. Et si des gens de «
petite condition se trouvent obligées d'im- «
plorer leur assistance, de combien de fa- «
veurs ont-ils besoin pour en avoir audien- «
ce? Que si c'est au Roy même qu'ils ont af- «
faire, quel moyen de l'aborder? Il faut «
avoir recours aux favoris. Et ces favoris «
sont-ils assez desintereссez pour ne songer «
qu'à appuyer la justice? «

On peut ajouter que quelque accés qu'on ait auprés de qui que ce soit, on ne luy parle pas en tout temps & en tous lieux. Il n'y a point d'homme qui soit toujours en état d'en écouter un autre, & encore moins de l'assister sur le champ. Et enfin quelque heureux que l'on soit à se faire aimer des hommes, & à obtenir d'eux tout ce qu'ils peuvent donner, souvent l'on n'en est pas réellement plus heureux ny plus content. Leurs faveurs & leur dons sont souvent cause de la ruïne de ceux qui les obtiennent, parce qu'en leur donnant ce qui est en leur puissance, ils n'ont pas le pouvoir de leur en faire bien user, ny de détourner les mauvaises suites qui sont souvent attachées à leurs presens.

Rien de tout cela ne se rencontre dans le sacré commerce de priere que Dieu nous commande d'avoir avec luy. Nous trouvons en luy une source inépuisable de tou-

tes sortes de biens pour remplir tous nos besoins, pour remedier à tous nos maux, & pour satisfaire à tous nos justes desirs. Ou il nous accorde ce que nous luy demandons, ou il nous fait connoître qu'il nous est plus utile qu'il ne nous l'accorde pas. Ou il remedie sur le champ à nos miseres, ou il nous apprend que le retardemenrd ont il use nous est salutai:e. Il est toujours prêt de nous écouter quand nous recourons à luy, & de nous recevoir en sa grace quand nous revenons à luy aprés nos égaremens. Rien ne nous peut nuire auprés de luy que nous-mêmes. Tous ceux qui l'environnent sont disposez à nous servir si nous nous adressons à eux; & sans intercesseurs même nous pouvons nous adresser à luy en tous temps & en tous lieux. Il entend nos paroles, nos regards, nos desirs. Rien ne luy est inconnu. Les moindres services que nous luy rendons sont comptez pour tout ce qu'ils meritent & pour infiniment plus qu'ils ne meritent, parce que Jesus-Christ y ajoute le prix & le merite des siens. Il nous écoute & pour nous & pour les autres; & bien loin de s'impatienter de nos demandes, il nous reproche de ce que nous ne luy en faisons pas assez, & que nous n'avons pas assez de confiance en sa bonté. Enfin il ne nous fait pas seulement des dons, mais il les comble en

nous donnant la grace d'en bien user.

Helas ! comment se peut-il donc faire qu'on se rebute si peu en faisant la cour aux hommes, & qu'on s'ennuye & se fatigue en recherchant l'amitié & le secours de Dieu ? Et qu'elle plus grande marque peut-on avoir de l'affoiblissement de la foy dans les Chrétiens, que le peu d'ardeur & de perseverance qu'ils ont dans l'exercice de la priere ?

Heureux ceux que Dieu preserve de cette langueur, qu'il rend sensibles à l'honneur qu'il leur fait en leur permettant de le prier & à qui il fait goûter les biens qu'il a renfermez dés cette vie même dans cet exercice qui en fait la felicité. Le monde est plein de miseres inévitables & irremediables pour les autres, & quelque gloire humaine qui les environne, leurs occupations sont toujours viles & basses, & indignes d'un enfant de Dieu.

Mais en quelque état qu'on reduise un vray Chrétien, que Dieu a rempli de cet esprit que l'Ecriture appelle *l'esprit de priere*, il y trouve le soulagement de tous ses maux, & l'accomplissement de tous ses justes desirs. Son esprit y rencontre même de grandes & importantes occupations, & sans s'agiter ny sortir de sa retraite, il y traite des affaires mille fois plus considerables, que celles qui occu-

pent ceux qui gouvernent le monde.

C'est une grande affaire que de traiter avec Dieu de son salut & de la guerison de son ame, de luy exposer ses tenebres & ses playes, de consulter la lumiere de sa verité sur ses actions, de luy ouvrir son cœur afin qu'il y imprime son amour.

C'est une grande affaire que de se ressouvenir des bienfaits de Dieu & de luy en témoigner sa reconnoissance, d'admirer les merveilles de sa puissance & de sa misericorde soit dans l'ordre de la nature soit dans celuy de sa grace, de les repasser dans son esprit, & d'en prendre des sujets de le loüer.

C'est une grande affaire que de faire auprés de Dieu l'office de membre vivant du corps de l'Eglise, de luy representer ses besoins, de compatir à ses maux, d'adorer la conduite qu'il tient sur chacun de ses Elus, de considerer de quelle sorte il y en a qu'il couronne, d'autres qu'il châtie, d'autres qu'il purifie, d'autres qu'il console d'autres qu'il appelle, d'autres qu'il retire de l'égarement, d'autres qu'il corrige, d'autre qu'il renouvelle & qu'il rétablit : *Alia membra recipit, alia flagellat, alia mundat, alia consolatur, alia vocat, alia revocat, alia corrigit, alia redintegrat.*

Aug. in Ps. 85.

C'est une grande affaire que de considerer devant Dieu la guerre du corps du démon

contre le corps de Jesus-Christ; guerre qui dure depuis le commencement du monde, & ne se terminera qu'à sa fin ; guerre où tous les hommes ont une part & une fonction importante, & où il ne s'agit de rien moins pour chacun d'eux, que d'un Royaume éternel ou d'une misere éternelle : de voir de quelle sorte le corps de Jesus-Christ gagne quelquefois certains avantages sur celuy du diable, & comment Dieu permet qu'il souffre en diverses occasions des pertes considerables par la chute d'un grand nombre de Chrétiens ; de trembler devant Dieu à la vûë de ce terrible spectacle ; de secourir par ses prieres ceux que le démon attaque, & de pleurer sur ceux qu'il surmonte ; de se réjoüir pour ceux qui en demeurent victorieux, & d'adorer les conseils secrets de celuy qui conserve qui il luy plaist dans cet horrible combat.

Voila les occupations qui ne manquent jamais à un Chrétien animé d'une foy vive, qui luy découvre ce qui se passe réellement quoy qu'invisiblement dans le monde. Et ces occupations peuvent remplir tres-heureusement & tres-utilement sa vie, si Dieu ne luy en donne point d'autres, & ne l'applique qu'à cet employ.

Mais à quelques charges qu'il le destine, l'employ & la charge de prier doit toujours faire la plus considerable partie de son mi-

nistere ; de sorte que comme les Apostres exprimant dans les Actes les fonctions de l'Apostolat, joignent ensemble la priere & le ministere de la parole, comme les deux parties essentielles de leur vocation ; *Nos vero orationi & ministerio verbi instantes erimus* ; on doit compter de même la priere pour la premiere & la principale partie de la vocation de chaque Chrétien.

Actor. 6. 4.

Ainsi l'on doit dire qu'un Prince Chrétien, est un homme qui prie & qui gouverne un Estat : Qu'un General d'armée, est un homme qui prie & qui conduit une armée : Qu'un Magistrat chrétien, est un homme qui prie & qui rend justice au peuple : Qu'un artisan chrétien, est un homme qui prie & qui travaille d'un mêtier : Qu'un laboureur chrétien, est un homme qui prie & qui laboure la terre : Qu'une mere de famille chrétienne, est un femme qui prie & qui conduit une famille. La priere entre dans toutes les vocations, & elle les sanctifie toutes. Sans elle ce ne sont que des occupations prophanes & payennes, & souvent sacrileges : mais avec la priere elles deviennent chrétiennes & sanctifiantes. La priere entre par tout où la foy agit & dans tout ce qu'elle anime & qu'elle conduit, parce qu'elle en est le premier fruit. De sorte que comme la foy doit animer & conduire toute la vie d'un

Chrétien, toute la vie d'un Chrétien doit eſtre une priere continuelle.

Mais la priere n'eſt pas ſeulement dépendante de la foy, comme de ſon fondement & de ſa ſource. Elle l'eſt auſſi comme de ſa regle, & comme de la lumiere qu'elle ſuit pour ne pas tomber dans des excés dangereux. Et cette lumiere luy eſt neceſſaire en pluſieurs manieres, qu'il eſt important d'expliquer icy.

Premierement la priere n'eſtant autre choſe qu'un ſaint deſir; ce qui nous apprend la regle de nos deſirs, nous apprend par conſequent celle de nos prieres. Or c'eſt de la foy que nous devons tirer cette regle. Elle ne nous montre pas ſeulement les objets qu'il faut deſirer, elle nous apprend auſſi juſqu'à quel point il les faut deſirer, & ce que nous pouvons ou que nous ne pouvons pas demander à Dieu. Car la priere eſt un devoir fondé ſur des veritez immuables auſſi bien que les autres devoirs de la vie chrétienne. Et c'eſt la foy qui nous découvre ces veritez par leſquelles elle retranche une infinité de devotions bizarres & déreglées, auſquelles on ſe laiſſe facilement aller quand on ne conſulte que ſon propre eſprit.

C'eſt auſſi de la foy que nous devons apprendre les voyes & les moyens dont nous nous devons ſervir pour faire naître en

nous les desirs que Dieu approuve, & qui font l'essence de la priere. C'est par la lumiere de la foy que nous devons discerner les illusions qui se peuvent glisser dans les prieres & les pieges que le demon nous y peut tendre en s'y transfigurant en Ange de lumiere, & en nous faisant courir aprés nos vaines imaginations, en croyant suivre les attraits de Dieu.

C'est la foy qui nous donne toutes ces lumieres, & elle nous les communique par toutes les sources sacrées dans lesquelles elle est renfermée, & d'où l'Eglise la tire, c'est-à-dire par l'Ecriture & par la Tradition. Car il ne faut pas s'imaginer qu'il n'y ait tradition que pour les dogmes speculatifs Il y a aussi tradition pour les veritez de pratique. Et entre celles-là, il n'y en a point de plus marquée, de plus certaine ny de plus vivante que celle des prieres. Car l'Eglise ayant non seulement toujours prié, mais ayant toujours prié publiquement & en commun dans un ordre reglé & avec des paroles précises, on apprend de ces prieres communes qu'elles doivent être les prieres particulieres, puis qu'il est clair qu'on ne doit demander ny desirer en particulier, que ce que l'on demande & que l'on desire en commun avec tout le corps des Fidelles, & que nos prieres secrettes ne doivent estre que la continuation de nos

prieres publiques.

C'eſt proprement ſur ces vûës qu'a été dreſſé le plan de ce Traité de la Priere, que quelques raiſons portent preſentement à rendre public. Le deſſein de s'en inſtruire pour ſon utilité particuliere engagea il y a quelques années celuy qui en eſt auteur à examiner les regles qu'on en peut trouver dans la Tradition & dans la pratique de l'Egliſe, & à les comparer avec les penſées de quelques auteurs nouveaux. Il a tâché d'autoriſer par la doctrine des Peres tous les ſentimens qu'il a cru devoir approuver. Et l'on verra qu'il y a procedé de ſi bonne foy, qu'il ne s'eſt nullement arrêté à la diverſité des expreſſions, par leſquelles on a marqué les mêmes veritez en divers temps, ny à certaines differences dans les pratiques, qui ne ſont point eſſentielles, qui ne changent rien dans le fond, & qui ſont appuyées ſur les mêmes principes.

Il a ſeulement excepté de cette regle un Eſpagnol nommé Molinos, dont les fauſſes ſpiritualitez ont fait tant de bruit dans l'Egliſe par la condamnation qui en a eſté faite à Rome, qu'il a cru qu'il en pouvoit parler avec plus de liberté.

Comme il s'eſt uniquement attaché à ce qu'il trouvoit clairement établi dans les Peres & dans la Tradition de l'Egliſe, il ne s'eſt point engagé à rien dire expreſſément

de ce qu'on appelle Theologie myſtique. Ce n'eſt pas qu'il ait ignoré de quelle ſorte ceux qui en ont écrit, prétendent la trouver dans les anciens. Mais comme tout ce qu'ils en alleguent reçoit de grandes difficultez, il s'eſt contenté de ſouhaiter que quelqu'un plus éclairé que luy, entrepriſt d'éclaircir cette matiere par une diſcuſſion ſolide.

Il ſçait en general qu'il y a deux grands écueils à éviter ſur ce point; l'un de ſe laiſſer ſurprendre aux illuſions, qui ne ſont nulle part ſi frequentes que dans les Oraiſons extraordinaires, que décrivent les Myſtiques; l'autre de condamner temerairement ce que Dieu pourroit faire dans certaines ames au deſſus de la maniere ordinaire dont il agit dans les autres. Et il n'ignore pas de plus que la fuite d'un de ces écueils nous jette ſouvent dans l'autre; l'experience des illuſions frequentes que l'on rencontre par tout, en porte pluſieurs à condamner ſans diſcernement tout ce qui leur paroît extraordinaire; & l'exemple de quelques ames choiſies, en qui l'on trouve des vertus éminentes jointes à ces états extraordinaires, eſt cauſe au contraire que d'autres approuvent temerairement toutes les diſpoſitions auſquelles on donne les mêmes noms, quoy qu'elles ſe trouvent en des perſonnes ou viſiblement trompées, ou

qui n'ont rien de solide.

C'est ce qui luy a fait conclure que la regle la plus seure que l'on puisse suivre pour éviter les surprises, & à laquelle ceux mêmes qui ont ou qui s'imaginent avoir quelque chose d'extraordinaire devroient s'attacher, est de ne juger de la vertu que par les actions & les œuvres, & non par tout ce qui se passe dans l'esprit.

Ainsi quand la vie d'une personne est toute reglée & toute appuyée sur des veritez solides, qu'elle aime ces veritez, qu'elle s'y attache ; qu'elle les suit, qu'elle a soin de s'en instruire par les voyes que Dieu nous a enseignées, qu'elle se rend disciple de l'Eglise, & qu'elle en emprunte sa lumiere pour la conduite de sa vie ; s'il se trouve avec cela quelque chose de particulier dans la maniere dont son esprit agit interieurement, il y a lieu de croire, ou que c'est Dieu qui en est la cause, ou que si c'est un effet d'imagination, cette imagination ne luy nuira pas.

Mais si l'on voit que des gens qui prétendent être dans des états fort élevez, qui veulent paroître fort intelligens dans la distinction des divers degrez de contemplation, sont avec cela témeraires & injustes dans leurs jugemens ; s'ils parlent avec confiance de ce qu'ils ne sçavent point ; si étant dans des emplois qui les obligent d'être

fort instruits des regles de l'Eglise, ils n'ont aucun soin de les apprendre, & ne conduisent les ames que par ces prétenduës lumieres qu'ils tirent de l'oraison : ce n'est point leur faire tort que de dire au moins, que toutes les merveilles qu'ils nous debitent doivent passer pour suspectes.

Car c'est encore là une des manieres dont l'oraison dépend de la foy, que c'est par la foy que l'on doit distinguer ce que l'on doit attendre & ce que l'on ne doit pas attendre de l'oraison, y ayant de l'illusion & de l'abus à en attendre tout, ou à n'en attendre rien. Elle nous apprend que c'est par la priere que l'on obtient de Dieu l'accroissement de la charité, & que cet accroissement est le moyen d'entrer plus avant dans la verité, selon cette maxime de saint Augustin, que c'est la charité qui donne entrée dans la verité, & que sans elle on n'y entre point, *Non intratur in veritatem nisi per charitatem*; que c'est elle qui ouvre le cœur pour la recevoir ; que c'est elle qui la fait goûter & sentir, au lieu qu'elle est toujours insipide à ceux qui ne l'aiment pas. Elle nous apprend que la priere nous obtenant la droiture & la pureté du cœur, sert infiniment à connoître le vray esprit de l'Eglise, & à nous empêcher d'éluder ses regles divines par des interpretations humaines, selon ce que dit un Pape, que le vray

amour de la justice contient en soy les ordonnances des Apôtres & les regles des Canons. Mais elle nous apprend aussi qu'il faut bien se donner de garde, sous prétexte des lumieres qu'on peut acquerir par la priere, de s'imaginer qu'il est permis de se dispenser de s'instruire de ces regles par une étude serieuse, comme si la science ecclesiastique devoit être versée dans l'ame par une infusion immediate de Dieu sans aucun travail humain, & sans qu'il soit besoin de se rendre disciple de la Tradition de l'Eglise. Car c'est proprement tenter Dieu que d'agir de cette sorte. C'est ignorer le dessein qu'il a eu de cacher la conduite qu'il tient sur les hommes, même dans l'ordre de la grace, & de les tenir dans l'humilité en les obligeant à la pratique des moïens humains.

Doct. Chr. in perfect. l. 1.

Il faut, dit S. Augustin, pour éviter l'orgueil, apprendre d'un autre homme ce qui se peut apprendre par ce moïen; & il faut de même que celuy qui est chargé d'instruire les autres, leur communique sans orgueil & sans envie ce qu'il a luy-même appris de quelque autre. Evitons de tenter Dieu à qui nous avons cru, de peur qu'en nous laissant aller aux illusions de notre ennemi, nous ne dédaignions enfin d'aller à l'Eglise pour y entendre l'Evangile, ou de lire les livres, ou d'écouter un homme qui prêche, dans l'attente que Dieu nous enlevera au

„ troisiéme ciel; comme dit saint Paul, soit
„ en corps, soit en esprit, & qu'il nous y
„ fera entendre ces paroles ineffables, qu'il
„ n'est pas permis de reveler à d'autres hom-
„ mes, ou qu'il nous y fera voir Jesus-Christ
„ même, afin d'apprendre l'Evangile de sa
„ bouche plûtôt que de celle des hommes.
„ Fuyons, mes freres, ces tentations pleines
„ d'orgueil & de peril, & souvenons-nous
„ plûtôt que quoy que l'Apôtre saint Paul
„ eût été renversé & instruit par une voye
„ celeste & divine, il fut neanmoins renvoyé
„ à un homme pour recevoir de luy les Sacre-
„ mens & être aggregé à l'Eglise.
„ Il y a peu de personnes qui tombent grossierement dans ces sortes d'illusions. Mais je ne sçay si ce n'est pas y tomber aussi dangereusement que d'agir comme font certains spirituels, qui n'ont aucun soin de s'instruire par l'étude de la tradition, des veritables regles de l'Eglise pour la conduite des ames, & qui supposant que l'Oraison supplée à tout, & donne toute sorte de lumieres, prennent tout ce qui passe par leur imagination pour des veritez que Dieu leur revele, qui n'ont point de défiance de leurs pensées, & ne les examinent jamais sur la doctrine des saints Peres.

L'abus visible que ces prétendus spirituels font de la priere, produit un autre desordre dans quelques sçavans curieux, & leur donne

donne lieu de se jetter dans une autre extremité qui est de ne s'attacher qu'à la science, de ne songer qu'à se remplir la memoire, de ne se mettre point en peine de faire passer la verité de l'esprit dans le cœur, & de regarder tout ce qui s'appelle Oraison, Spiritualité, Onction comme des imaginations creuses & des amusemens d'esprits foibles.

Ainsi ceux qui sont dans ces extremitez opposées se condamnent reciproquement, & se servent pour s'autoriser dans leur conduite, des défauts qu'ils remarquent dans celle des autres. Les spirituels blâment avec justice le peu d'onction de ces sçavans, & les traitent de gens humains, qui ne connoissent point les voyes de Dieu. Les sçavans traitent ces spirituels d'ignorans, présompteux & d'adorateurs de leurs pensées. Mais la foi condamne dans les uns & dans les autres ces deux excés également dangereux, & elle nous apprend à joindre ensemble les lumieres que l'on doit tirer de la priere, avec celles qu'il faut acquerir par le travail & par l'étude de la tradition de l'Eglise.

Il est juste de mépriser les sçavans curieux & sans onction, qui s'attachent à la lettre & à l'écorce des veritez, dont ils ne remplissent que leur esprit sans les goûter par le cœur ; & l'on peut pour dé-

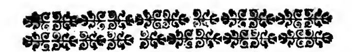
tourner les ames de cette science séche & sterile, employer si l'on veut les paroles dont saint Bernard se sert pour en donner

Epist. 106

» du dégoût à un jeune homme. Si vous
» aviez, luy-dit, goûté tant soit peu de cet-
» te fleur de froment, dont Jerusalem est
» rassasiée, ô que vous laisseriez de bon
» cœur ces sçavans du monde, qui se re-
» paissent d'une science toute judaïque, ron-
» ger leurs croûtes & leurs écorces séches &
» dures! Plût à Dieu, que lors que Dieu
» par sa bonté daigne verser sur moy, tout
» pauvre & tout miserable que je suis, quel-
» que goutte de cette pluye volontaire qu'il
» a reservée pour son heritage, je puisse vous
» en faire part, & recevoir reciproquement
» de vous ce que Dieu vous en auroit fait
» sentir! Croyez-moi, aprés l'experience
» que j'en ay faite, Vous trouverez plus dans
» les forests que dans les livres. Les bois &
» les rochers vous apprendront ce que vous
» ne pouvez apprendre des Docteurs. *O si semel paululum quid de adipe frumenti unde satiatur Jerusalem degustares, quàm libenter suas crustas rodendas litteratoribus Judæis relinqueres! Utinam si quam mihi guttam de pluvia voluntaria, quam segregavit Deus hæreditati, stillare dignetur in dulcedine sua pauperi Deus, mox eam tibi possem refundere, & rursum à te vicissim recipere quod senseris! Experto crede, Aliquid ampliùs invenies in*

sylvis quàm in libris. Ligna & lapides docebunt te quod à magistris audire non potes.

Mais il est necessaire aussi suivant les regles de la foy, de ne se pas dispenser d'employer les moyens humains pour s'instruire des veritez dont on a besoin ou pour sa conduite ou pour celle des autres; de ne pas s'attacher à ses pensées, & de ne pas prendre tout ce qui passe par l'imagination pour des lumieres divines. Il est necessaire de se défier de son propre esprit, de se rendre disciple de l'Eglise, & de ne pas juger de sa doctrine par les pretenduës lumieres de ses oraisons, mais de juger des lumieres qu'on reçoit dans l'Oraison par la doctrine de l'Eglise. Voila l'unique moyen d'éviter les illusions si frequentes parmi ces spiritualitez extraordinaires, sans la pratique duquel elles sont justement regardées comme des voyes suspectes & dangereuses.



AVERTISSEMENT

Sur la nouvelle Edition de ce Traité.

N avoit crû la premiere fois que ce Traité de la Priere parut en public, qu'il étoit important de justifier par les Peres & par des raisons Theologiques, l'exercice de celle qu'on appelle Mentale, dont il est vray qu'il y a des gens qui ont conçu quelque espece d'éloignement; parce, disent-ils qu'ils ne voyent pas qu'elle ait été pratiquée par les anciens de la maniere qu'elle l'a été depuis deux siecles.

Mais l'experience a fait voir que ces discours n'avoient pas fait une assez forte impression sur l'esprit du commun du monde, pour être obligé de la combattre expressément. Cette justification formelle de l'Oraison mentale placée comme elle

'étoit presque dés l'entrée de ce Traité, ayant fatigué beaucoup de gens qui ont témoigné desirer qu'on appliquast d'abord les Lecteurs à ce qui est plus capable d'édifier, & qu'on renvoyast à la fin du Livre ces questions de science dont plusieurs croyent se pouvoir passer; c'est ce qui a fait prendre le dessein de s'accommoder à cette inclination commune, d'autant plus que ceux qui aiment les discussions de cette nature n'en seront pas privez, puis qu'ils les trouveront en une autre place, & que ceux qui ne les aiment pas, n'en seront point importunez, puis qu'ils ne les trouveront plus au commencement de ce Livre, & qu'ils pourront se passer de les lire ailleurs.

Pour satisfaire donc tout le monde, on a divisé ce Traité en deux Parties. La premiere comprendra ce qui regarde la pratique de la Priere Mentale, & ce qui la peut rendre utile au commun du monde.

Ce ne sera plus qu'à la fin du Li-

vre qu'on entreprendra de prouver que la pratique en eſt conforme à l'eſprit & aux principes des Peres; & encore on n'en fera la matiere que du dernier Livre, qui ſera le quatriéme de la ſeconde Partie. Mais on n'a pas crû la devoir obmettre entierement, afin que perſonne ne puiſſe dire qu'on ait rien ſuppoſé dans cet Ouvrage qui ne ſoit exactement veritable.



APPROBATION

De Monsieur GERBAIS, *Docteur de la Société de Sorbonne.*

J'AY lû un Livre intitulé *Traité de la Priere, divisé en sept Livres*, avec les augmentations par le même Autheur. A Paris, ce 15. Juin 1694.

GERBAIS.

Approbation des Docteurs en Theologie de la Faculté de Paris.

ON ne fit jamais tant de Livres de spiritualité & de devotion, qu'on en fait maintenant ; & l'on peut dire à l'avantage de notre siecle, qu'il ne l'emporte pas moins sur les derniers tems, par l'excellence de ces sortes d'ouvrages composez en notre langue, que par leur grand nombre. Ce *Traité de la Priere* seroit une preuve assez convaincante de ce grand bien, dont le Christianisme est enrichi. Mais ce ne seroit pas le recommander autant que nous sommes convaincus qu'il merite de l'être, si nous ne lui don-

nions que cette loüange. Nous certifions donc que ce Livre traite de la necessité, de l'utilité, des conditions, de la fin & de la méthode de la Priere, & particulierement de l'Oraison Mentale, avec une étenduë qui comprend tout ce que l'on en a dit de bon jusques à present, & tout ce qu'on en peut dire, avec une force qui employe tout ce qu'il y a de plus convaincant, & avec une clarté & une netteté propres à persuader jusqu'aux moins clair-voyans & aux plus simples d'entre les fidelles. Il contient non seulement les principes pour apprendre à prier comme il faut, mais aussi la pratique de l'Oraison tant Vocale que Mentale, & fait voir l'alliance necessaire de l'une avec l'autre, en alliant en même tems la pureté des mœurs avec la sainteté des prieres. Ainsi en apprenant à prier aux Chrétiens, il leur apprend à bien vivre; & en leur faisant connoître ce qui rend leurs prieres défectueuses, il leur apprend à se corriger de leurs défauts. C'est pourquoy, nous ne pouvons que conseiller aux ames fidelles, autant qu'il est en nous, d'apprendre par leur propre experience dans l'étude de ce Livre, qu'il est non seulement le plus utile qui ait été mis au jour sur cette importante matiere, mais qu'il ne laisse rien à en souhaiter de plus. Et nous les assu-

ns que toute sa doctrine est conforme à foi de l'Eglise & à la morale chrétienne.

ALEXIS BARIOT DE MOUSSY.

LE FEVRE.

APPROBATION

Monsieur D'ARNAUDIN, *Docteur de Sorbonne, & Curé de saint Martin à saint Denis en France.*

OMME cette nouvelle Edition du *Traité de la Priere* est beaucoup augentée, & que l'Autheur s'est appliqué à rendre plus méthodique que les précentes, par le nouvel ordre qu'il a mis ns tout cet excellent Ouvrage, elle est gne d'une nouvelle approbation : ainsi rés avoir lû exactement ce Livre, dont principes sont tres-solides, le stile châ-, la doctrine Catholique, Apostolique Romaine ; je suis persuadé qu'il sera es-utile aux Fidelles, pour les porter à ppliquer à l'exercice de la Priere, en ur en découvrant les avantages, la neſſité & les conditions qui la doivent compagner. Ce Traité sera même d'au-

tant plus necessaire dans ce tems, que l'Autheur y propose des Regles seures pour l'Oraison, & qu'il s'écarte infiniment des maximes fausses & dangereuses, que quelques personnes ont répandu depuis quelque tems dans des Ouvrages, qui auroient pû avoir des suites fâcheuses, si la vigilance d'un Prélat éclairé & sçavant, ne s'y étoit fortement opposée par la censure sage & judicieuse qu'il en vient de faire. Donné à Paris ce dix-sept Novembre 1694.

D'ARNAUDIN.



VRES IMPRIMEZ CI-DEVANT chez Elie Josset, *& qui se vendent à présent rue S. Jacques, chez* Louis Josse, *à la Couronne d'Epine, &* Charles Robustel, *au Palmier.*

Ouvrages de Monsieur Nicole.

Traité de la Priere, divisé en sept Livres. in 12. 2. vol. 3. l. 10. s.
– De l'Unité de l'Eglise, ou Réfutation du nouveau Systême de M. Jurieu Ministre, in 12. 2. l. 10. s.

Ouvrages de Monsieur le Tourneux.

Année Chrétienne, treize volumes. 39. livres. Les volumes se vendent separément. 3. l.
– Histoire de la Vie de Notre-Seigneur Jesus-Christ, de grosse lettre. in 12. 2. l.
– Le même Livre en petit caractere. in 24. 20. s.
– De la meilleure maniere d'entendre la sainte Messe. in 12. 2. l.
– Instructions & Exercice durant la Messe. in 12. 25. s.
– Le même en petit volume, in 32. 12. s.
– Principes & Regles de la vie Chré-

tienne. in 18. 25. f.

—— L'Office de la Sainte Vierge en Latin & en François, avec des Instructions pour passer chrêtiennement la journée & pour faire saintement toutes ses actions durant le cours de l'année. De gros caractere, reliez en maroquin. in 8°. 7. l. 10. f.

—— Le même Livre de moyen caractere. in 12. en veau. 4. l. 10. f.

—— Le même Livre en veau en petit caractere. in 18. 3. l.

Ouvrages de Monsieur Courtin.

Nouveau Traité de la Civilité qui se pratique en France parmi les honnestes gens. in 12. 40. f.

—— Suite du même Livre. in 12. 40. f.

—— L'Art de bien employer le tems, en toutes sortes de conditions. in 12. 2. l.

—— Les moyens d'entretenir la Paix dans le mariage. in 12. 40. f.

TRAITE'



TRAITÉ
DE LA
PRIERE.
REMIERE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

ù il est traité de la Methode de mediter sur quelques Sujets generaux ausquels il est bon de faire reflexion chaque jour.

CHAPITRE PREMIER.

la préparation éloignée à l'Oraison, qui consiste dans une vigilance continuelle sur ses actions, sur ses paroles, & sur ses pensées.



'AVIS le plus commun & le plus autorisé par l'experience & par la raison touchant la maniere de se préparer aux Prieres que l'on fait ertaines heures, & principalement à cel-

le qu'on appelle mentale, est qu'il faut faire de toute sa vie une priere continuelle.

Ainsi il y a une espece de cercle dans cette matiere. Car comme il faut prier toujours, pour prier comme il faut en certains temps ; il faut aussi consacrer certains temps à la priere, pour disposer son esprit à prier toujours. Mais il y a beaucoup de difference entre ces deux sortes de prieres. L'Oraison particuliere renferme une cessation de toutes autres actions, une application entiere de l'esprit & du cœur à Dieu. Mais l'oraison qui doit être continuelle, doit être jointe à nos autres occupations. Elle n'empêche pas notre esprit de s'appliquer aux affaires, mais seulement de s'y livrer, & de s'y abandonner. Elle ne retranche que les pensées inutiles. Et à l'égard de celles qui sont utiles, elle ne fait qu'en moderer l'impression, de peur qu'elles ne s'emparent si pleinement de l'esprit qu'elles en banissent le souvenir de Dieu

Ainsi cette oraison continuelle n'est autre chose que ce que l'on appelle l'exercice de la presence de Dieu & la pratique de la vigilance chrétienne, qui empêche l'esprit de se dissiper & de se repandre trop au dehors, qui joint à toutes les actions une vûë secrete de Dieu & un desir de luy plaire, & qui nous fait recourir sans cesse à luy par des regards secrets.

Il est clair que l'oraison continuelle ainsi entenduë, est une disposition necessaire à l'oraison qui se fait à certaines heures particulieres. Car il ne faut pas s'imaginer qu'aprés avoir donné une entiere liberté à ses sens & à ses pensées ; aprés avoir laissé entrer dans son esprit une foule d'images qui y font de vives impressions, & y laissent des traces profondes qui se renouvellent à tout moment ; aprés avoir oublié Dieu tout le long de la journée, on en puisse rappeller le souvenir & bannir les idées des choses du monde à l'heure que nous aurons destinée à l'oraison.

Il ne faut pas s'imaginer qu'aprés avoir contristé le saint Esprit tout le long du jour en suivant les inclinations de la nature, aprés avoir merité par la pluspart de nos actions qu'il se retire de nous, il n'aura point d'égard à nos infidelitez, & ne laissera pas de répandre sa lumiere dans notre esprit, & sa chaleur dans nos cœurs. Il le fait quelquefois : mais quand il le fait, c'est par une conduite extraordinaire, & par une espece de miracle. Et comme les miracles sont rares, il arrive ordinairement que la dissipation & l'application entiere de l'esprit aux choses du monde, sont suivies d'une extrême froideur dans la priere, & d'une agitation continuelle de pensées vagabondes & égarées.

La vigilance continuelle est donc la voye ordinaire, non seulement de bien agir, mais aussi de bien prier. Car elle arreste l'impression des objets; elle ne leur permet pas de s'emparer de l'esprit, & elle conserve à Dieu les droits qu'il y doit avoir. Elle accoutume l'ame à se tourner vers luy, & elle luy donne par cette coutume une facilité de s'y appliquer dans les temps qu'elle destine à cela. Elle fait que l'on trouve son cœur, parce qu'elle ne l'a pas laissé égarer, & que l'on en a tenu en quelque sorte les rênes, en ne le laissant pas courir à sa phantaisie aprés les objets qui se presentent.

Je ne m'arresteray pas icy à expliquer en détail la maniere de pratiquer cette vigilance & ce recueillement Il y en a des traitez exprés que l'on peut lire. Il suffit de dire qu'elle consiste à joindre autant qu'il est possible le souvenir de Dieu à toutes ses actions; à prendre occasion d'honorer & de prier Dieu, de tous les objets qui frappent notre esprit; à regarder sa loi & sa volonté comme un artisan regarde le modele qu'il tâche de suivre dans ses ouvrages; à consulter sans cesse cette loy pour ne s'en écarter en rien; à composer son exterieur & son interieur comme étant toujours à la veuë de Dieu; & enfin à se tenir en sa presence comme des pauvres & des mendians qui ont un besoin continuel de son assistan-

ce pour conserver la vie de leur ame.

Ceux qui se rendroient exacts à vivre dans ce recueillement perpetuel, seroient sans doute moins distraits & plus attentifs dans les temps particuliers qu'ils donnent à la priere; & les distractions qui ne laisseroient pas de les y troubler, seroient beaucoup moins à craindre, par ce qu'ils n'y auroient point donné lieu. Mais comme il faut toujours tâcher de les éviter de quelque cause qu'elles viennent, il est bon de ne negliger aucun des secours qui peuvent contribuer à nous en delivrer. Et c'est ce qui m'oblige d'examiner celuy que l'on peut tirer des methodes d'Oraison mentale.

CHAPITRE II.

Que les methodes d'Oraison mentale ne doivent déplaire à personne, parce que la premiere regle de toutes ces methodes est de ne s'y astraindre point, & de ne s'en servir qu'autant qu'elles servent à arrester la mobilité de l'esprit.

IL y des gens qui reconnoissant d'une part qu'il est utile de prendre tous les jours un certain temps pour se tenir devant Dieu en silence & en esprit de priere, ne voudroient point de l'autre qu'on prescrivist aucune regle pour cet exercice. Ils repre-

sentent même d'une maniere odieuse la difficulté de tous ces actes que l'on prescrit d'ordinaire, & ils paroissent assez disposez à croire que toutes ces pratiques sont plutost un exercice laborieux de l'esprit, & une espece de Rhetorique qui apprend à trouver des pensées & à s'imaginer des mouvemens sur certains sujets pieux, qu'un secours de la veritable oraison.

Et à la verité ils auroient tout à fait raison, si en proposant ces regles on avoit intention d'y lier servilement les ames, & si on les vouloit obliger à passer par tous les degrez que l'on leur marque. Mais il y a peu de Livres qui traitent de cette matiere, qui n'avertissent le monde, que ce n'est pas là l'intention de ceux qui les prescrivent; que lors que Dieu occupe l'ame de quelques sentimens ou de quelques lumieres, on fait fort bien de s'y arrester & de les goûter, & qu'on ne doit se servir des methodes, que lors que l'esprit demeure entierement vuide, & que ne sçachant sur quoy s'appuyer, il est agité de pensées vagues, inutiles, & même mauvaises.

Ils enseignent tous qu'on doit préferer l'attrait & le mouvement de Dieu à toutes les methodes; & ils ne préferent leurs methodes, qu'à l'instabilité du cœur & à la dissipation de l'esprit.

Ainsi la premiere regle de ces methodes

est qu'il y a des gens qui n'ont point besoin de methode.

Si Dieu, par exemple, attire assez une ame pour la tenir recueïllie en sa presence; s'il renverse entierement son cœur par un regret penetrant de ses pechez; s'il la remplit d'une tristesse sainte & salutaire dans la vüë de ses infidelitez; s'il l'épouvante par la terreur de ses jugemens; s'il la fait gemir de ses miseres; s'il arreste son esprit par l'admiration des veritez qu'il luy découvre; s'il luy développe l'interieur de ses mysteres & les secrets de son Ecriture; s'il fixe la mobilité de son imagination par un silence interieur qui la tienne devant luy dans un profond abaissement; s'il luy fait sentir le bien d'être en sa presence, & luy fait dire dans son cœur: *Il est bon d'être icy*: BONUM *est nos hîc esse*; s'il luy fait goûter la douceur du Seigneur, selon qu'il est dit: *Goûtez & voyez combien le Seigneur est doux*? s'il la remplit du sentiment de sa bonté en luy faisant éprouver ce que le Prophete entendoit quand il disoit: *Que le Seigneur est bon à ceux qui esperent en luy & à l'ame qui le cherche*: BONUS *est Dominus sperantibus in eum, animæ quærenti eum*; à la bonne heure qu'elle ne s'efforce pas de passer par tous ces actes, & qu'ayant trouvé Dieu par le chemin où il l'attire, elle ne le cherche point par un autre où il ne l'attire pas. Thren. cap. 3.

Il faut seulement être en garde contre les illusions qui se peuvent glisser dans ces Oraisons où l'industrie humaine n'a point de part. Nous en parlerons ailleurs plus en détail : mais j'en puis dire icy par avance qu'il est bon d'avoir dans l'esprit, pour ne s'y pas laisser abuser, que l'imagination aidée de certains temperamens en peut produire une partie, & qu'elle n'est pas par exemple, incapable de se fixer elle même à quelques objets, & d'y demeurer long-temps arresté; qu'il se peut faire aussi que l'esprit ne soit attiré à cette occupation interieure que par le plaisir qu'il y prend, & qu'il n'y recherche qu'un certain repos oisif & humain ; & enfin qu'il n'est pas impossible que le diable ne se serve de ces états pour nous cacher de tres-grands défauts, pour nous flatter de la pensée d'être fort à Dieu, & pour nous empêcher de faire reflexion sur des devoirs importans, ausquels nous manquons. Mais en évitant ces défauts, on ne peut nier en general, que la meilleure oraison ne soit celle où Dieu agissant dans le cœur, & y excitant de saintes passions pour les objets ausquels la charité nous doit porter, y applique notre esprit avec ferveur, & l'y tient occupé par la continuation des mouvemens qu'il imprime dans le cœur.

Car il faut remarquer que l'amour lors

qu'il est vif, n'a point de peine de s'arrêter à son objet. Il auroit peine au contraire à s'en detourner ; il ne luy faut point de regles ; il ne compte point le temps : il n'a point besoin de chercher des pensées : il se nourrit suffisamment de son objet ; & cet objet ou luy fournit des pensées, ou le remplit par luy-même.

Ce sont, selon un Autheur, ces saintes passions qui sont proprement ce que saint « Paul appelle *l'instance de la priere*, & qu'il « recommande aux Chrétiens en leur ordonnant de prier *in omni instantia*. C'est ce qui « éleve nos prieres jusqu'au trône de Dieu. « C'est ce qui fait qu'il y en a qui passent plusieurs heures devant Dieu sans ennuy & « sans dégoust, parce que la continuation de leur amour les soutient. Je ne vois point, « dit-il, qu'une femme qui a perdu son mari qu'elle aimoit uniquement, tourne le sable & regarde quelle heure il est pour voir s'il y a bien deux ou trois heures qu'elle est « triste, afin de passer en suite à des mouve- « mens contraires ou assez differens de l'état « où elle se trouve. Elle ne mesure point sa « tristesse, parce qu'elle en a une source dans « le cœur. Elle ne la borne point, parce « qu'elle l'aime. Ses pensées sont conformes « à sa tristesse & l'entretiennent ; mais sa « tristesse même subsiste sans pensée. Elle « est triste à l'Eglise & hors l'Eglise. Elle est «

Traité de pieté vol. 2. p. 106.

» triste quand elle est seule & quand elle est
» en compagnie, en mangeant & en parlant
» dans l'action & dans le repos. Elle est triste
» par tout & en tout temps. Ce n'est pas qu'il
» n'y ait des heures où ayant la liberté de
» s'abandonner à sa tristesse elle ne prenne
» une nouvelle force, jusqu'à luy faire ré-
» pandre beaucoup de larmes qu'elle ne ré-
» pand pas au dehors dans toutes sortes d'oc-
» casions : mais lors même qu'elle est occu-
» pée, son amour souvent sans qu'elle s'en
» apperçoive, luy donne toujours assez d'at-
» tention à la perte qu'elle a faite pour être
» triste. Son cœur produit sa tristesse, & sa
» tristesse bande son cœur, & le porte insen-
» siblement vers l'objet qu'elle a perdu.

Or comme l'amour prend diverses formes & qu'il se revest de celles de toutes les passions, selon que son objet luy est indifferemment presenté, il y a de plusieurs sortes de ces prieres que l'amour produit & qu'il soutient sans aucune regle, que l'auteur dont nous avons parlé appelle des
Ibid. *prieres d'instance*. Ainsi, dit-il, lors que
pag. Jacob étoit tout penetré de la crainte qu'il
109. avoit que son frere ne fist massacrer toute sa famille ; *Ne percuteret matrem cum liberis*, & qu'il dit à Dieu : *Je vous prie, mon Dieu, délivrez-moy de mon frere, parce que je le crains beaucoup*; Q U I A *valde eum timeo*, il prioit avec instance ; &

& c'estoit une instance de crainte.

Quand il souhaitoit toutes sortes de benedictions à ses enfans étant au lit de la mort, ou plutost au lit de la vie, & qu'il voyoit Jesus-Christ en esprit & par la foy, il prioit avec instance; & c'estoit une instance d'esperance.

Lors qu'Anne dans le premier livre des Rois, se couvrant de l'opprobre de sa sterilité devant Dieu, & luy parlant dans l'abondance de sa douleur, répandit son cœur comme un parfum dont l'odeur monta jusqu'au ciel, elle pria avec instance; & ce fut une instance d'une sainte tristesse qui obtint de Dieu toutce qu'elle demandoit.

Lors que Tobie ayant recouvré la vûë & se voyant comblé de toutes sortes de benedictions par une misericorde extraordinaire, chanta ce beau cantique à Dieu, qui étoit une prédiction de l'Eglise & qui comprenoit tous les souhaits de son cœur, il prioit avec instance; & c'estoit une instance de joye, qui fut si puissante que sa priere fut exaucée, & que plus de sept cens ans aprés sa mort Dieu accomplit ses desirs en la personne de ceux de sa tribu, qui non seulement virent la clarté de l'Evangile, mais qui la prêcherent: *Beatus ero si fuerint reliquiæ seminis mei ad videndam claritatem Jerusalem.*

Il seroit à desirer que notre cœur fust

assez touché des objets spirituels pour n'avoir point besoin d'autre soutien que de celuy de la passion sainte dont il seroit occupé, & qu'il fût porté à Dieu par cette passion comme par un vent favorable, qui poussant un vaisseau à pleines voiles, fait qu'il n'est point necessaire que l'on y employe les bras & les rames. Mais il faut reconnoître qu'il n'en est pas ainsi de la pluspart du monde. L'amour qu'ils ont pour Dieu n'est point si vif ny si agissant qu'il suffise par luy-même pour tenir leur esprit appliqué à Dieu

Si on les laisse donc à eux-mêmes, & qu'on ne leur prescrive autre chose sinon qu'ils se tiennent devant Dieu, ce ne sera qu'une instabilité perpetuelle, qu'un cercle & un mêlange confus de pensées vagabondes, qu'un ennui languissant, & enfin qu'une pure perte de temps.

Il est bien vray que c'est notre obscurcissement, notre stupidité, notre dureté qui produit ces mauvais effets, & qu'il se faut humilier de ce que celui qui remplit le ciel & la terre, ne remplit point la petitesse de notre cœur, parce qu'il le trouve tout occupé & tout rempli des objets du monde. Il est vray qu'il se faut étonner de la bassesse de notre esprit, qui quitte Dieu à tout moment pour courir aprés des créatures viles & méprisables. Mais il s'agit de sça-

voir s'il faut se contenter de cela ; s'il faut demeurer simplement dans cet ennuy & dans ce dégouſt, & attendre que Dieu le diſſipe, ou ſi l'on ne peut point propoſer à l'eſprit certains appuis, & comme des degrez qui l'aident à s'élever à Dieu, à arreſter ſon imagination, à calmer ſes penſées & ſes paſſions. Or il eſt clair que l'Egliſe a decidé cette queſtion par la pratique des oraiſons vocales, qui eſt de tradition Apoſtolique, & qui n'eſt pourtant dans le fond qu'une methode d'Oraiſon mentale, par laquelle l'Egliſe fournit à ſes enfans de ſaintes penſées toutes formées, & des images de ſaints mouvemens pour les faire paſſer de leur eſprit dans leur cœur.

Tous les autres exercices autoriſez par les Peres, comme la retraite interieure, la meditation des veritez de Dieu, la lecture de l'Ecriture & des livres de pieté, la pratique de ce que ſaint Bernard appelle *conſideration*, ne ſont de même que des methodes d'Oraiſon mentale, c'eſt à dire des ſecours de l'infirmité humaine, & des moyens de s'occuper utilement devant Dieu, & d'arreſter la mobilité de ſon eſprit.

Mais comme la multitude & la diverſité de ces methodes peuvent apporter de la confuſion à l'eſprit, & y produire cette inſtabilité à laquelle on prétend remedier, c'eſt un ſecond appuy de ſe fixer à quelqu'une,

afin que l'esprit n'ait pas à déliberer sur le choix qu'il en doit faire, & que se trouvant tout déterminé il ne soit plus occupé qu'à faire un bon usage du moyen qu'il employera.

Ainsi l'Eglise ne se contente pas de nous avertir en general qu'il est bon de soutenir notre esprit par des prieres vocales; mais elle nous les fournit elle-même dans une certaine disposition; elle nous en prescrit l'ordre aussi-bien que la substance; & elle nous apprend par là que l'ordre des prieres fait partie de l'appuy qu'elle a dessein de nous procurer.

On peut donc à son exemple disposer aussi en un certain ordre les pensées interieures ausquelles on a dessein de s'appliquer, afin d'arrester l'inconstance de l'esprit; & c'est cette disposition qu'on appelle proprement une methode d'Oraison mentale; & il est aisé de voir par sa nature & par sa fin, qu'on ne la sçauroit blâmer sans blâmer en même temps l'Office dont l'Eglise prescrit la recitation aux Ecclesiastiques, puisque cette methode n'est autre chose qu'un ordre de pensées & de mouvemens, comme l'Office de l'Eglise est tout ensemble un ordre de pensées, de mouvemens, & de paroles.

Il y a seulement cette difference que l'Office étant fait pour tous les Ecclesiastiques, l'Eglise qui juge utile d'obliger ceux

qui le recitent à une espece d'uniformité ne leur permet pas de se dispenser de l'ordre des prieres qu'il contient sous prétexte qu'ils auront plus d'attrait à un autre. Mais les prieres purement interieures étant laissées à la liberté de chacune personne ne doit tellement se lier à aucun ordre qu'il n'en suive un autre sans scrupule, il plaist à l'Esprit de Dieu de l'y appliquer.

CHAPITRE III.

Que chacun se peut faire differens ordres de pensées selon ses differens besoins, & par consequent diverses methodes. Ordre que l'on peut suivre dans l'exercice du matin, qui doit preceder l'Oraison sur les sujets particuliers, & qui en peut faire la préparation prochaine.

COmme la disposition de nos pensées dans la priere interieure est laissée à la liberté de chacun, & que c'est particulierement dans cette sorte de priere qu'a lieu ce que dit Tertullien: *Sine monitore oramus, quia de pectore oramus*; Nous *prions sans qu'on ait besoin de nous fournir des paroles, parce que nous prions du cœur*, il est libre à chacun de se faire tel ordre & telle methode qu'il luy plaist, selon qu'il y trouvera plus de goust, & qu'il s'y sentira plus attiré.

Mais comme il y en a beaucoup qui n'ont point d'attrait particulier, & qu'il y a même des vûës generales que l'on doit avoir dans le choix de quelque ordre que ce soit, il n'est pas inutile d'en proposer un modele pour ceux qui ne s'en sont point fait, & de marquer les vûës par lesquelles on s'y doit regler. On choisit d'ordinaire pour cette priere interieure une heure du matin, & même une des premieres de la journée, parce qu'il est bien juste que l'on consacre à la plus importante affaire que nous ayons dans le monde, le temps où nous avons d'ordinaire plus de liberté d'esprit, & où il est moins rempli des idées tumultuaires du monde. C'est une précaution que les Saints ont recommandée, & qui est une suite du dessein que Dieu a eu dans toute sa conduite de cacher les operations de sa grace, sous celles de la nature. C'est ce qui a fait destiner à la priere par tous les anciens Ordres le silence de la nuit, parce que quoique l'esprit de priere dépende absolument de la misericorde de Dieu, ils sçavoient pourtant que Dieu le communique plus souvent dans le temps où l'ame est plus tranquille, moins remplie des fantômes des choses temporelles, & moins agitée par ses passions.

Or comme le sommeil est l'image de la mort, le premier temps qui suit le sommeil est l'image du commencement de la vie, &

c'est effectivement le commencement d'une petite vie;celle que nous menons sur la terre n'étant qu'un amas d'un certain nombre de petites vies entrecoupées par des morts passageres, c'est à dire, par les sommeils qui interrompent le temps de la veille. Pour sçavoir donc ce que nous devons faire chaque jour aprés notre réveil, il faut penser ce que devroit faire un homme qui commenceroit de vivre,& qui devroit mourir le jour même, & cette idée nous le fera facilement découvrir.

Car ne semble-t-ilpas que cet homme devroit d'abord tourner ses pensées vers Dieu qui l'auroit créé, & reconnoistre par une humble adoration l'éminence de cet être souverain au dessus de toutes les creatures.

Aprés cette adoration qui regarderoit Dieu en luy-même,le premier retour qu'il devroit faire sur soy seroit de reconnoistre qu'il n'a rien qu'il n'aît reçu de Dieu,pour faire ainsi remonter à leur source par des sentimens de gratitude tous ces biens qu'il auroit reçus de sa liberalité.Et cela est conforme à l'avis de saint Basile qui enseigne que la priere doit commencer par l'action de graces. Car cet avis ne doit pas s'entendre exactement de la premiere des pensées que nous devons avoir en priant,puis qu'il est clair qu'avant que de remercier Dieu,il faut penser à Dieu & se mettre en sa presence.

Ainsi saint Basile ne veut dire autre chose sinon qu'avant que de demander à Dieu de nouvelles graces, il est juste de le remercier de celles que nous avons déja reçuës; ce qui engage Dieu d'une part à nous accorder celles que nous luy demandons, & fortifie de l'autre l'esperance que nous devons avoir de les obtenir.

L'action de graces est donc ce qui doit suivre immediatement l'adoration, comme une préparation necessaire à toutes nos demandes.

Mais pour demander à Dieu ses graces, il faut connoistre le besoin que nous en avons; & la connoissance de nos besoins dépend de celle de notre état de pecheurs, qui est la source de notre indigence & du vuide qu'il faut remplir; parce que ce sont nos pechez qui nous ont privez de cette abondance de graces que Dieu avoit versées dans l'ame de l'homme en sa creation, qui le mettant hors de la necessité de prier, ne luy laissoient point d'autres occupation que celle de louer Dieu. *Non orabas, sed laudabas*, dit S. Augustin en parlant d'Adam.

Il faut donc se reconnoître pecheurs devant Dieu avant que de lui demander ses graces, & que cette reconnoissance soit accompagnée des sentimens qui doivent naître en nous de la vûë de nos pechez, & que les Peres ont marquez par les mots de *contrition* ou de *componction*.

Ainsi la componction est la troisiéme disposition où il semble qu'on doit entrer en commençant la journée, d'autant plus que cette vie nous étant donnée pour faire penitence & pour détruire le peché, il est juste que nous y travaillions chaque jour, & que péchant tous les jours nous nous purifions tous les jours par la penitence.

Cette disposition nous conduit naturellement à l'esperance du pardon de nos fautes & des biens que Dieu promet à ceux à qui il les pardonne. Ainsi en nous relevant par l'esperance, nous avons droit de nous proposer la felicité éternelle comme le but de notre voyage, comme le terme où nous tendons, comme l'objet de nos desirs.

C'est à dire que le desir de la felicité du ciel & de la possession de Dieu, est un sentiment qu'on doit tâcher d'exciter aprés la componction, & que nous devons nous animer par ce desir à mépriser toutes les choses temporelles, & à surmonter tous les obstacles qui nous en détournent; car si la vie est un voyage vers le ciel, & si la qualité particuliere à l'état où nous sommes, est celle de voyageurs, il est bien juste que nous jettions un regard chaque jour vers cette patrie que nous ne devrions jamais perdre de vûë selon que dit David : *Adhæreat lingua mea faucibus meis si non meminero tui; si non proposuero Jerusalem in principio lætitiæ meæ,* Psal. 36. 7.

Mais comme cette petite vie que Dieu nous donne en nous donnant le jour où nous entrons,ne peut pas être entierement employée à la priere,& que nous sommes engagez par son ordre même à divers autres devoirs, il est juste de prévoir ces devoirs & les moyens d'y satisfaire par nos actions, ce qui comprend la consideration de tout ce que nous devons faire ce jour-la soit,à l'égard du corps de nos actions, soit à l'égard de l'intention qui en est l'esprit. On doit dans cette préparation faire attention aux regles que nous y devons suivre ; on doit former des resolutions de les observer ; on doit demander à Dieu d'être fidelles à ce qu'il nous en fait connoître Etc'est aussi ce que l'Eglise nous fait faire chaque jour par les oraisons qu'elle nous fait dire à l'heure de Prime: *Domine Deus omnipotens: Dirigere & sanctificare.*

La resolution de tendre à Dieu & d'observer ses divines loix dans toutes nos actions ne nous doit pas oster la connoissance de l'impuissance où nous sommes de resister à la force de nos ennemis,d'éviter les pieges qu'ils nous dressent, & de surmonter les tentations par lesquelles ils nous attaquent & cette connoissance nous doit porter à recourir à Dieu comme à nôtre unique refuge & à notre unique secours, & à luy demander qu'il nous fortifie contre les tenta-

tions qui nous pressent; ce qui doit renfermer une vûë de ces tentations non seulement generale, mais aussi particuliere; car chacun a les siennes. Et c'est de celles qui nous attaquent le plus dangereusement que nous devons particulierement demander à Dieu d'être délivrez.

On ne devroit pas croire avoir mal rempli le temps de son Oraison, quand on ne se seroit occupé que de ces objets, ni même quand on seroit demeuré dans chacun de ces degrez, quoi qu'ils ne fassent tous ensemble que ce qu'on appelle l'exercice du matin. Au contraire plus on aura d'attrait à la priere, plus on s'arrestera aux sentimens que nous avons marquez; & si l'on passe de-là à la consideration de quelques autres objets, ce ne sera souvent que pour rentrer dans ceux-la & pour les regarder plus particulierement. Il y a même bien des gens à qui cet exercice peut suffire pour toute Oraison mentale avec une lecture attentive de quelque livre de pieté qu'ils feront à quelque heure du jour.

Mais comme il y a quantité d'esprits qui s'arrestent peu à la consideration de chaque objet, & que l'Eglise même pour s'accommoder à leur foiblesse leur en fournit un grand nombre, afin qu'ils s'en entretiennent & que leur esprit ne s'égare pas; on peut en suivant cet esprit de l'Eglise se proposer

de plus chaque jour quelque ſujet particulier, qui ſerve d'entretien & dont on puiſſe tirer de ſaintes affections envers Dieu, & des reſolutions utiles pour le reglement de ſes mœurs, ſoit que l'on s'y applique immediatement aprés cet exercice du matin, comme l'on fait dans la pluſpart des Communautez Religieuſes, ſoit que l'on choiſiſſe un autre temps pour cela.

Si l'on conſidere tous ces ſujets, ce n'eſt pas pour ſe repaiſtre l'eſprit de belles penſées. C'eſt pour faire paſſer dans le cœur les veritez que l'on y découvre. C'eſt pour y allumer de ſaintes affections, de ſaints deſirs, & de ſaintes reſolutions. C'eſt à quoi doivent tendre toutes les penſées. Et parce que les penſées d'elles-mêmes ne penetrent point le cœur, ſi Dieu ne l'ouvre & ne les y fait entrer, il faut luy demander qu'il nous faſſe la grace de pratiquer ce qu'il nous a fait connoiſtre; il faut luy offrir ſon cœur, afin qu'il y grave ſes veritez par ſon eſprit; il faut le prier qu'il les y conſerve, qu'il les y faſſe fructifier; & aprés tout cela il eſt juſte encore de le remercier de la grace qu'il nous a faite de nous ſouffrir en ſa preſence, & de la meſure de lumiere & de grace qu'il lui a plû de nous départir.

Voila le modelle d'une methode d'Oraiſon, c'eſt à dire d'un ordre de penſées. Cha-

cun peut là-dessus s'en former d'autres, selon qu'il croira qu'elles luy conviennent mieux. Mais quelles qu'elles soient, elles rentreront toûjours dans les mêmes objets & les mêmes vûës, quoy que par un ordre different.

C'est pourquoy comme il est utile dans toutes sortes d'ordres & de methodes, d'avoir l'esprit rempli de diverses veritez à l'égard des objets que nous avons marquez, pour l'empêcher de passer trop legerement par dessus, on a cru qu'il seroit bon de proposer diverses pensées sur les differentes parties de cet exercice, afin que l'on puisse s'appliquer tantost aux unes, & tantost aux autres.

CHAPITRE IV.

De l'adoration de Dieu.

I. L'Unique occupation des Bienheureux dans le ciel sera d'adorer Dieu; car la vûë de ses perfections infinies, remplira tellement leurs esprits, & ravira tellement leurs cœurs, qu'ils ne pourront faire autre chose que de s'abaisser & de s'aneantir sans cesse en sa presence, de luy rapporter tout leur estre, de le préferer à eux & à toutes les creatures par un amour éternel, comme dit saint Augustin; de regarder Dieu comme infiniment éloigné des

creatures, & de regarder toutes les creatures comme un néant en la presence de Dieu.

II. Leur adoration sera une adoration d'amour, comme leur amour sera un amour d'adoration. Ils aimeront cette Majesté souveraine en s'abaissant sous elle. Ils s'abbaisseront & s'aneantiront sous elle en l'aimant. Et les loüanges mêmes qu'ils luy donneront dans toute l'éternité, & qui seront dans leur beatitude leur immuable occupation, selon le Prophete, ne seront rien de different de l'adoration & de l'amour dont nous parlons: car elles ne consisteront qu'en une admiration profonde où ils seront de la grandeur de Dieu. Et c'est pourquoi elles sont exprimées par le mot de Silence dans les Pseaumes: selon la traduction Hebraïque *tibi silentium laus, Deus in Sion* : & cette admiration fera partie de cet abbaissement du cœur, en quoy consiste cette adoration.

Ps. 65.

III. Il est donc bien étrange que ce qui sera notre unique emploi dans l'autre vie, nous occupe si peu dans celle-cy ; que ce qui remplit l'esprit de tous les Bienheureux, remplisse si peu le nôtre ; & qu'il nous soit penible de penser à Dieu, de l'adorer & de nous aneantir devant luy pendant le peu de temps que nous donnons à cet exercice, puisque nous ne ferons autre chose dans toute l'éternité.

IV. Cepen-

IV. Cependant, comme les Peres nous enseignent, on ne fera que continuer en l'autre vie ce que l'on aura commencé en celle-cy; & qui n'aura pas adoré Dieu dans ce monde icy, ne l'adorera jamais en l'autre. Et c'est pourquoy ils nous conseillent d'étendre la capacité de notre ame, afin que Dieu la puisse remplir; & de désirer long-temps ce que nous devons posseder toujours : *Ad capiendum Deum exercere. Quod semper habituri es, diu desidera.* Car la vie presente doit être un apprentissage & un commencement de la vie future. Nous avons les mêmes devoirs en l'une & en l'autre, & la beatitude ne consistera que dans le parfait accomplissement de ces devoirs. Aug. in Ps. 83.

Il faut donc s'acquitter dans cette vie du devoir de l'adoration au moins d'une maniere imparfaite, afin de pouvoir être heureux en l'accomplissant parfaitement en l'autre; & pour cela il est important de sçavoir ce que c'est que cette adoration de Dieu, à laquelle nous sommes si obligez.

V. L'Evangile nous la décrit en marquant le temps de la loy nouvelle par ce caractere, que *c'est un temps où les vrais adorateurs adoreront le Pere en esprit & en verité* : VENIT *hora & nunc est, quando veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu & veritate.* Ce qui nous apprend que cette

adoration veritable & spirituelle, est propre à la loi nouvelle, & qu'elle n'apartient qu'aux Chrétiens & non pas aux Juifs. Car le temps des Juifs, n'a pas commencé à Jesus-Christ; & il n'auroit pas dit d'un devoir tout Judaïque, que le tems de sa venuë est celuy de l'accomplir.

VI. Qu'est-ce donc que cette adoration veritable, qui ne convient point aux Juifs, & qui fait le caractere des Chrétiens? C'est, selon saint Augustin, l'adoration d'amour par laquelle on s'aneantit devant Dieu en l'aimant. *C'est là*, dit saint Augustin, *le culte de Dieu, la veritable Religion, la pieté sincere, la servitude & l'adoration qui n'est duë qu'à Dieu*: HIC EST *Dei cultus, hæc vera religio, hæc recta pietas, hæc tantum Deo debita servitus.*

Aug. l. 10. de Civit. c. 4.

C'est par cette raison qu'il conclut que les Juifs n'ont point adoré Dieu veritablement, parce qu'ils ne le servoient que pour des récompenses charnelles, & qu'ils ne l'aimoient point pour luy-même. *Ceux*, dit-il, *qui cherchoient Dieu pour des bienfaits temporels, ne cherchoient pas en effet Dieu, mais ces bienfaits. Or ce n'est pas là adorer Dieu; car on n'adore que ce que l'on aime.* SIC ERGO *Deus non colitur. Hoc enim colitur, quod diligitur.* AINSI *parce que Dieu est meilleur & plus grand que toutes choses, il faut l'aimer plus que toutes cho-*

ses pour l'adorer. UNDE *quia Deus rebus omnibus major & melior invenitur, plus omnibus diligendus est ut colatur.*

VII. Mais qu'il y a peu de veritables adorateurs selon ce principe! Car combien y en a-t-il peu qui préferent veritablement Dieu à toutes choses, qui tendent à luy comme à leur souverain bonheur, & qui ne reconnoissent pas l'éminence de sa grandeur infinie par un aveu sterile, & tel que l'évidence de la verité le tire des démons mêmes, mais par une préference interieure par laquelle l'ame se soumet à luy comme à son principe & à sa fin.

Tous les amateurs du monde ; tous ceux qui sont engagez en des passions criminelles ; tous ceux qui sont dominez par quelque amour plus fort que celuy de Dieu ; tous ceux qui établissent leur felicité dans ce monde & dans les biens perissables, sont donc incapables d'adorer Dieu en cette maniere ; & bien loin d'être de veritables adorateurs, ils sont au contraire de vrais idolatres, puis qu'ils se soumettent aux creatures, qu'ils les aiment comme leur fin, & qu'ils les préferent à Dieu. *Hoc colitur quod diligitur.*

VIII. Aimons donc Dieu si nous voulons l'adorer en Chrétiens. Que tous les respects que nous lui rendons naissent de la charité. Qu'il n'y ait rien dans nos Sacrifices qui

ne soit consumé sur l'Autel de nôtre cœur par ce feu sacré : *In ara cordis, igne fervidæ charitatis.*

Mais pour l'aimer il le faut connoître, il faut avoir quelque idée de sa grandeur & de sa beauté infinie, puis qu'on ne sçauroit aimer ce qu'on ne connoît point. Quelque imparfaite que soit cette idée,
Orat. *Dieu s'en sert*, dit saint Gregoire de Na-
38. zianze, *pour exciter nôtre esperance. Ce que nous concevons de Dieu nous attire. Ce que nous n'en concevons pas excite nôtre admiration; & cette admiration excitant le desir de Dieu, ce desir nous purifie & nous rend semblables à luy.*

IX. Il faudroit donc que les Chrétiens s'appliquassent davantage qu'ils ne font, à connoître Dieu & à s'entretenir de ses perfections & de ses grandeurs; & quoy qu'ils ne doivent pas souhaiter de le voir dans ce monde, puisque ce n'en est pas le lieu, ils peuvent pourtant desirer d'en avoir une idée plus vive que celle qu'ils ont d'ordinaire, afin que cette idée leur découvrant d'une maniere plus claire les grandeurs de Dieu, les aide à s'anéantir & à s'abbaisser avec un amour plein de respect sous cette souveraine Majesté.

X. Mais s'il ne plaist pas à Dieu de nous favoriser de ses lumieres plus vives, il faut se contenter de celles de la foy, & conce-

voir Dieu comme une justice, une verité, une sagesse, une charité, une vie, une lumiere, une felicité, une bonté, une puissance au delà de toutes les pensées des hommes & des Anges, dont la vaste étenduë de tous les corps, la lumiere du Soleil & de tous les astres, toutes les vertus des Justes ne sont que des ombres & des figures. Il faut ensuite s'humilier sous sa grandeur par l'abbattement de son esprit, & mesme par celuy de son corps, si l'on est en état de le pouvoir faire.

XI. C'est le moyen le plus court & le plus facile pour adorer Dieu à l'égard de ceux qu'il n'a pas fait passer de l'état commun de la Foy à une Foy plus lumineuse qui s'appelle intelligence; & on peut mesme se servir de quelques images pour concevoir l'éminence de cet être infini au dessus du nôtre. On peut, par exemple, regarder Dieu comme residant au plus haut des cieux, & se réduire en esprit au centre de la terre & au plus bas lieu de la nature. On peut le regarder dans son immensité qui remplit tout, & se regarder soy-même comme un point qui n'occupe aucun espace, & qui disparoît dans cet abîme infini.

XII. Dieu n'est pas seulement adorable dans tout son estre & dans toutes ses perfections jointes ensemble; mais comme il n'y a rien en Dieu qui ne soit Dieu, & par

consequent infini, il est adorable dans chaque attribut particulier, dans sa sagesse, dans sa science, dans sa justice, dans sa misericorde, dans sa toute-puissance, dans son éternité, dans son immensité, dans son unité, dans sa simplicité ; ce qui nous donne moyen de diversifier nos adorations selon les diverses manieres dont nous concevons tous ces attributs, qui ne sont tous ensemble qu'une simple & unique essence.

XIII. Il est de même adorable dans toutes ses œuvres, parce qu'encore que ses œuvres soient finies en elles-mêmes, la sagesse, la puissance, la justice avec lesquelles il les a produites sont infinies. Ainsi nous devons adorer Dieu dans tout ce qu'il fait à l'égard des creatures, dans tous les conseils de sa justice ou de sa misericorde sur les hommes, & principalement sur nous. Nous le devons adorer dans l'arrêt qu'il a porté de notre vie & de notre mort, dans tous les accidens de notre vie, dans tous ses desseins sur nous. Car tous ses conseils sont éternels, immuables, pleins de sagesse & de justice. Enfin il ne faut pas seulement adorer Dieu en ne le regardant qu'en sa nature divine ; mais comme il a daigné se faire homme par le mystere de l'Incarnation, il faut adorer ce Dieu fait homme, qui est J. C. dans tous ses mysteres, dans tous ses états, dans toutes ses

actions ; parce qu'en consequence de l'Incarnation toutes ces actions, tous ces états, tous ces mysteres appartiennent à Dieu, & sont des mysteres, des états, & des actions d'un Dieu. Tout est divin en J. C. & par consequent adorable & digne de tous les hommages & des hommes & des Anges.

XIV. Or adorer Dieu comme nous avons dit, c'est s'abaisser & s'anéantir en sa presence ; c'est le préferer à soy ; c'est desirer son regne sur nous ; c'est avoüer que nous sommes à lui, & pour lui, que nous lui appartenons par toutes sortes de droits, que c'est le comble de l'injustice de nous vouloir soustraire de sa dépendance & vivre pour nous-mêmes ; c'est le loüer, c'est l'aimer, c'est l'admirer. Et tous ces sentimens de l'ame composent tous ensemble cette adoration en esprit & en vérité que Dieu demande de nous.

Ainsi tous ces saints transports exprimez dans les écrits des Prophetes, & particulierement dans ceux de David ; toutes les loüanges qu'ils donnent à Dieu ; toutes les paroles enflâmées dont ils se servent pour exprimer leur amour ; toutes les expressions qui marquent l'admiration qu'ils avoient pour la magnificence de sa gloire & de ses œuvres, sont autant d'actions qui entrent dans l'adoration de Dieu ; & nous nous en pouvons utilement servir dans nos prieres si Dieu nous les met dans l'esprit & dans le

cœur, pour animer nos adorations,& pour y joindre ces mouvemens d'amour qui les rendent veritablement chrétiennes.

XV. Quelques efforts que nous puissions faire pour adorerDieu,nous sommes neanmoins incapables de luy rendre un culte proportionné à sa grandeur. Ainsi nous devons fortifier notre foiblesse, & l'imperfection de nos adorations,en nous joignant en esprit aux Anges & aux Saints du ciel & auxJustes de la terre,en substituant leur ferveur & leur zele à notre froideur & notre lâcheté; & sur tout nous devons en paroissant devantDieu couvrir notre indignité de la dignité souveraine de notre Chef qui rend seul à Dieu des adorations dignes de Dieu, puis qu'il est Dieu luy-même, & qu'il ne les rend pas seulement en son nom, mais aussi au nom de tous ses membres,& de tous ceux à qui il a fait l'honneur de les appeller ses freres.

XVI. Mais parce que l'adoration veritable est une action du cœur, & que souvent ce qui a été adoration dans lesSaints, n'est dans nous qu'une pensée d'adoration, parce qu'elle demeure dans l'esprit; il ne faut pas tant s'assurer sur ses pensées que l'on ne demande à Dieu la grace de l'adorer, de reconnoistre sa souveraineté, & de luy rendre ce culte veritable qu'il demande de nous. Et c'est par où il est juste de finir toutes nos adorations.

CHAPITRE V.

De l'action de graces.

LEs Peres nous representent la reconnoissance & l'action de graces comme un devoir si important, qu'ils ne craignent pas de dire, que c'est en quoy consiste principalement la pieté ; que ce n'est pas un bonheur d'avoir reçu des dons, lors qu'on en est ingrat envers celuy dont on les a reçus ; que l'huile qui distingue les vierges sages des vierges folles est la reconnoissance de la misericorde de Dieu, & que ce qui fit exclure ces vierges imprudentes des noces de l'époux, fut qu'elles manquoient de reconnoissance.

Aug. de bono viduit. & ag. in Ps. 147.

C'est pourquoy S. Augustin préfere un homme qui a moins reçu de Dieu, mais qui en est reconnoissant, à celuy qui en a beaucoup plus reçu, & qui s'attribuë ce qu'il tient de Dieu. *Qui doute*, dit-il, *que celuy que Dieu enrichit de plus grands dons & en plus grand nombre, ne soit de soy préférable à celuy qui en a moins ? Cependant il est beaucoup meilleur de n'avoir reçu que de petites graces & d'en estre reconnoissant, que d'avoir esté favorisé des plus grandes, & de vouloir que les hommes nous les attribuent.*

Aug. Epist. 32. ad Paulinum.

De divid. Serm. 27. n. 7. C'est par cette même raison que saint Bernard dit, *qu'il y en a à qui il n'est pas utile d'avoir été gueris de la lépre des pechez exterieurs, parce qu'ils contractent en secret la lépre de l'ingratitude, qui est d'autant plus perilleuse qu'elle est cachée.*

Ibid. C'est ce qui luy fait dire, *qu'il n'y a rien qui retarde plus notre avancement dans la vertu que l'ingratitude, parce que Dieu regardant comme perdu ce qu'il donne à un ingrat, resserre ses liberalitez de peur de les perdre.*

Heureux, dit encore ce Saint au même lieu, *celuy qui à chaque grace qu'il reçoit de Dieu, se tourne vers celuy en qui se trouve la source & la plenitude de toutes les graces. Car en témoignant ainsi de la reconnoissance pour les biens que Dieu luy fait, il merite d'en recevoir de plus grands.*

In Cant. Serm. 51 n. 6. Et dans un autre endroit: *Apprenez*, dit-il, *à n'être pas negligent ny paresseux à rendre graces à Dieu; Apprenez à le remercier de ces bienfaits toutes les fois que vous en recevez. Qu'il n'y en ait aucun, soit grand, soit mediocre, soit petit, dont vous ne luy témoigniez votre reconnoissance. L'ingratitude est l'ennemie de l'ame. Elle la dépouille de tous merites. Elle dissipe les vertus. Elle fait que Dieu regarde ses bienfaits comme perdus. c'est un vent brulant qui seche la source de la bonté de Dieu, la*

rosée de sa misericorde, & les ruisseaux de ses graces.

Enfin il n'y a gueres de devoirs de pieté que l'Ecriture nous recommande d'une maniere plus forte que l'action de graces, puisque S. Paul veut qu'elle soit continuelle, & qu'il nous marque expressément que c'est la volonté de Dieu. *Rendez graces*, dit-il, *en toutes choses. Car c'est là ce que Dieu veut que vous fassiez tous en Jesus-Christ.* Sur tout il nous ordonne de la joindre à la priere. *Veillez*, dit-il, *dans la priere en l'accompagnant d'actions de graces.* 1. Ad Thess. c. 5. v. 18. Ad Col. c. 4. v. 2.

Il est donc bien juste qu'en suivant l'esprit de l'Ecriture & des Peres, nous en fassions chaque jour un de nos premiers & de nos principaux exercices, & qu'ayant besoin pour la suite des actions de la journée de tant de graces de Dieu, nous l'engagions à nous les accorder en lui témoignant de la gratitude pour celles que nous avons déja reçuës & que nous recevons à tout moment.

Mais comme l'action de graces ne consiste pas en paroles, mais dans les mouvemens du cœur, & que ces mouvemens supposent la connoissance des bienfaits de Dieu, il est utile pour les exciter en soy, de s'en representer le plus vivement que l'on pourra, & la grandeur & la multitude.

Pour s'en former donc une idée plus

grande, plus claire & plus étenduë que l'on n'en a d'ordinaire, on peut se servir de ces considerations.

I. Toutes les personnes qui nous aiment le plus tendrement dans le monde, ne pensent à nous qu'à certains momens, & ne sont pas continuellement ocupées de nous. Les autres objets qui prennent place dans leur esprit en bannissent notre idée, & les contraignent de nous oublier la plus grande partie du temps. Les graces qu'ils nous font sont aussi renfermées dans de certains temps. S'ils nous rendent quelque service, ils n'ont la volonté de nous le rendre que dans le temps qu'ils le rendent effectivement, ou peut-être quelque temps auparavant; mais ils ne songent pas toujours à ce service, & leur cœur n'est pas toujours actuellement rempli de cette volonté.

Le meilleur ami que nous ayons au monde n'exerce son amitié envers nous que par de petits intervalles, qui ne remplissent qu'une partie de sa vie; & quand ils la rempliroient toute entiere, ce ne seroit qu'une vie courte & passagere, & un point ou un néant dans l'éternité.

Il n'en est pas ainsi de Dieu. Tout ce qui est en luy est éternel & immuable. Ainsi ceux qui dans quelque partie du temps sont l'objet de son application, l'ont esté & le seront dans toute l'éternité.

Il est donc certain qu'ayant esté separez des creatures purementpossiblespar le dessein que Dieu a eu de nous donner l'estre, Dieu aeu de toute éternité cette bonne volonté pour nous ; que nous avons esté dés l'éternité l'objet de saconnoissance,& qu'il n'a pas esté un seul moment sans penser à nous& sans nous vouloir faire cette grace, qui est le fondement de toutes les autres.

II. Cela n'est pas vray seulement de l'estre,mais generalementde toutes lesgraces& de toutes les faveurs que nous avons reçuës de Dieu. Il a eu de toute éternité une volonté expresse de nous les faire,& il nousles a faites en quelquesorte dés l'éternité, parce que l'action qui les opere dans le temps, & qui se termine à un effet temporel, est éternelle en elle-même.

III. Quand les hommes obligent une societé, ils n'ont pas une vûë distincte de tous les particuliers qui la composent ; & quoy que chacunsoit obligé à quelque reconnoissance,elle est bien differente neanmoins de celle à laquelle on se croiroit engagé si l'on avoit reçu ce bienfait en particulier, & si celuy dont on le reçoit avoit fait sur nous une attention particuliere.

Or c'est ce qui se rencontre dans tous les bienfaits deDieu.Car il ne donne rien seulement en general, & sa vûë s'étend à tout en particulier. De sorte que dés-lors qu'on

y participe, il s'ensuit qu'il a eu dessein en particulier de nous en rendre participans.

Ainsi chacun peut dire avec vérité, que c'est pour luy que Dieu a créé le ciel & la terre, que c'est pour luy que Dieu a fait le soleil & les astres, que c'est pour luy qu'il a créé tant de choses qui soulagent les necessitez des hommes; puisque Dieu dans tous ces grands ouvrages a eu intention expresse& particuliere de les faire pour l'usage de tous ceux qui en devoient jouïr.

IV. On conçoit bien qu'aprés *que tout l'ornement du monde eut esté achevé*, comme parle l'Ecriture, Adam ayant esté formé par les mains de Dieu, & placé dans lеParadisterrestrecommeRoyde toute la terre, avec une puissance absoluë sur tous lesanimaux & sur les arbres & les plantes de ce jardin delicieux, a dû estre touché d'un grand sentiment de reconnoissance par la veüe de tant de choses que Dieu avoit faites pour luy, & dont il luy accordoit l'usage. Mais on ne songe pas assez que Dieu ne les a pas moins destinées pour nous que pour Adam, qu'il n'a pas eu moins en vuë chacun de nous que le premier hõme, qu'il a eu dans toute l'éternité la volonté de nous les donner en particulier, & qu'ainsi nous avons la même obligation qu'avoit Adam
Psal. de luy dire en notre propre personne :
8. *Qu'est-ce que l'homme pour vous souvenir*

de luy, & qu'est-ce que le fils de l'homme pour que vous le visitiez? Vous l'avez rendu peu inferieur aux Anges; vous l'avez couronné d'honneur & de gloire, & vous l'avez établi sur les ouvrages de vos mains. Vous avez mis toutes choses sous ses pieds, les brebis, les bœufs avec les bestes de la campagne, les oiseaux du ciel & les poissons de la mer, qui se promenent dans les sentiers de ses eaux.

V. De cette difference que nous venons de remarquer, il en naist une autre qui est encore tres considerable. C'est que quand les hommes font quelque grace à quelqu'un, ils n'ont d'ordinaire en vûë que celuy à qui ils la font immediatement, ou un tres-petit nombre de personnes assez proches à qui ils voyent qu'elle s'étendra. Mais comme ils ne prévoyent pas toutes les suites que leurs actions peuvent avoir, il y a une infinité de gens qui en tirent de l'utilité dans la suite des temps, & qui neanmoins ont quelque raison de ne se pas croire obligez à une reconnoissance particuliere envers eux pour ces bienfaits qu'ils n'ont eu aucune intention de leur appliquer.

On ne peut pas dire le même de ceux de Dieu. Comme il comprend toute l'étenduë de ses œuvres, & qu'il penetre toutes les suites qu'elles ont, personne n'en

tire aucun avantage que par la volonté expresse qu'il a euë de luy procurer. S'il donne à quelqu'un l'intelligence de quelque art utile à la vie humaine, il a une vûë particuliere & distincte de soulager par cet art la necessité & le besoin de tous ceux qui dans la suite du temps en recevront quelque secours. Dieu par exemple, en faisant trouver l'art de l'Impression a eu une connoissance distincte de tous les avantages que chaque particulier en tireroit, & il avoit une volonté formelle de luy procurer cet avantage en faisant trouver cet art.

VI. Qui pourroit comprendre cette multitude de regards de Dieu sur nous, & de regards distincts, particuliers, éternels, continuels & efficaces ? Quelle étrange ingratitude est donc celle des hommes qui ne pensent presque à Dieu dans aucune de leurs actions, qui n'employent presque aucun temps de leur vie à luy rendre grace, au lieu que Dieu a pensé à eux presque dans toutes ses œuvres, & les a rapportées à leur avantage particulier par une destination expresse ?

VII. A combien de hazards est attachée la naissance de chaque homme ? Elle dépend d'une suite de generations depuis Adam jusqu'à luy. Ces generations dépendent de la vie & de l'union des personnes qui y con-

tribuent. Combien a-t-il fallu d'évenemens pour former cette chaîne ? Combien y en a-t-il eu qui la pouvoient rompre ? C'est Dieu qui a procuré les uns, & empêché les autres ? Et dans tous ces évenemens il a eu une vûë distincte, particuliere, & continuelle de procurer par là la naissance de celuy à qui il avoit de toute éternité destiné de donner l'estre en un certain temps, & par une certaine suite de moyens.

VIII. Ce principe de la Religion chrétienne qui nous apprend que nul homme ne nous sçauroit faire aucun bien si Dieu ne l'applique à nous le procurer & ne nous le fait par luy, nous donne encore lieu de découvrir une infinité de regards de Dieu sur nous ; puis qu'il est clair par là que quand nous recevons quelque consolation, quelque soulagement, quelque assistance des hommes, c'est Dieu qui nous console, qui nous soulage, qui nous assiste par eux ; que c'est luy qui nous fait servir par nos serviteurs, qui nous protege par les Princes, qui nous met en sureté par les Magistrats, qui nous avertit & nous instruit par les Ministres de l'Eglise, & qui fait tout cela avec une application & une attention particuliere à nous, & par une volonté dont l'effet est à la verité temporel, & passager, mais qui est en elle-même subsistante & éternelle.

IX. Que si nous devons être touchez de cette application de Dieu à nous à l'égard des biens exterieurs ausquels nous participons, quelle reconnoissance ne luy devons-nous point pour les bienfaits, qui se rapportent à notre salut? Et cependant combien y en a-t-il de ce genre ausquels on ne pense point?

X. Qui est-ce qui pense que Dieu l'a eu expressément en veuë presque en tout ce qu'il a fait dans l'établissement de la Religion & pour le salut des hommes; que c'est par une volonté de le faire entrer dans son Eglise qu'il a appellé Abraham & les Patriarches, & qu'il s'est choisi ce peuple, qui selon l'ordre de sa providence devoit être la figure du veritable peuple de Dieu?

Qui est-ce qui pense que tous les miracles faits par les Prophetes & principalement par Moïse, luy ont été appliquez par une volonté formelle de Dieu, & qu'il avoit un dessein exprés de les faire pour établir la Religion à laquelle il avoit dessein de l'appeller?

XI. Qui est-ce qui pense que Dieu en rendant l'Eglise victorieuse des heresies, avoit un dessein exprés de se servir de ce moyen pour conserver pure la foy de chaque particulier, à qui il destinoit de la donner dans la suite des temps; qu'ainsi c'est par un regard de misericorde sur cha-

que particulier qu'il a fait la grace à saint Athanase de vaincre les Arriens, à saint Cyrille de surmonter les Nestoriens, à saint Augustin de détruire le Pelagianisme, & qu'ainsi l'histoire de l'Eglise n'est qu'une histoire des bienfaits que chaque particulier a reçus de Dieu, & que Dieu a eu dessein de luy faire ?

Qui est-ce qui pense qu'il n'y a point de verité dans l'Ecriture que Dieu de toute éternité n'ait destinée & fait écrire pour son instruction particuliere, & que c'est en ce sens qu'il faut entendre ce que dit saint Paul : *Tout ce qui est écrit a esté écrit afin que nous concevions une esperance ferme par la patience & par la consolation que les Ecritures nous donnent* ; Qu'il en est de même de tout ce que l'Esprit de Dieu a fait écrire par les Peres & dont il se sert pour nous éclairer, & de toutes les veritez qu'il a manifestées aux Payens, & qu'il a voulu qu'ils inserassent dans leurs ouvrages ; de toutes les veritez qu'il a gravées dans l'ordre du monde & dans les creatures ; que tout cela est écrit pour notre instruction par une destination particuliere, que Dieu en a faite à chacun de ceux à qui il communique quelque lumiere par quelqu'un de ces moyens ? Rom. 15. 4.

XII. Enfin qui est-ce qui pense comme il faut que Dieu luy a donné Jesus-Christ,

tous ses mysteres, tous ses estats, toutes les actions de sa vie voyagere & glorieuse en luy ouvrant les moyens d'y participer ; qu'ainsi chacun peut dire comme S. Paul,
Gal. 3. *que Jesus-Christ s'est livré à la mort pour luy* :
v. 20. TRADIDIT *semetipsum pro me* ; & non seulement qu'il est mort pour luy, mais qu'il est né pour luy, qu'il a vescu pour luy, qu'il est ressuscité pour luy, non par un dessein general & par une vûë confuse, mais par une application particuliere & distincte qu'il a euë à luy dans tous ces états ; qu'ainsi c'est sans metaphore & sans figure que saint Paul dit à tous les Chré-
1. ad tiens en la personne des Corinthiens: *Tout*
Cor. 1. *est à vous soit Paul, soit Apollon, soit Cephas, soit le monde, soit la vie, soit la mort, soit les choses presentes, soit les futures ; tout est à vous* : Car en effet tout cela nous a esté donné avec Jesus-Christ, & a esté destiné à chacun de nous dés l'éternité ?

XIII. Il est vray que ces mêmes biens ont esté destinez à beaucoup d'autres qu'à nous : mais si cette raison diminuë la gratitude à laquelle les hommes se croïent obligez envers d'autres hommes, elle ne doit pas diminuer celle qu'ils doivent à Dieu. Car ce qui fait que lors que les hommes font un même bien à plusieurs personnes, chacun s'en sent moins obligé en particulier, c'est que lors que leur liberalité s'é-

tend à plusieurs, elle est moins pleine & moins entiere pour chacun. Cette extension n'en partage pas seulement les effets exterieurs, elle en partage aussi la source, qui est l'affection interieure. On aime moins ceux qu'on n'aime que dans la foule, que si l'on les aimoit seuls & separément. Mais ce défaut n'a point de lieu dans les bienfaits de Dieu. Il conduit chaque homme en particulier comme s'il n'avoit que luy à conduire. La destination qu'il fait des mêmes biens à plusieurs ne diminuë en rien l'amour qu'il a pour chacun d'eux, & n'empesche nullement qu'il ne les donne à chacun avec la même plenitude que s'il estoit seul. Ainsi nous n'avons pas moins d'obligation à Jesus-Christ que s'il n'estoit né que pour nous seuls, & que s'il n'avoit destiné sa mort & tous ses mysteres qu'au salut particulier de chacun de nous.

XIV. La multitude des bienfaits de Dieu surpassant infiniment la capacité & l'étenduë de nos esprits, il est bon quelquefois de les considerer en détail, & de les diviser en diverses classes, en y joignant cette condition commune, qu'ils naissent tous d'un regard éternel de Dieu sur chacun de nous & d'une volonté toûjours subsistante de nous faire du bien. On peut donc considerer que Dieu exerce sa misericorde sur nous, soit en nous délivrant des maux que nous meritõs,

soit en nous faisant des biens que nous ne meritons pas; & l'une & l'autre de ces considerations nous ouvre un champ infini & nous découvre une multitude si prodigieuse de bienfaits, qu'il n'y a point d'esprit qui ne s'en sentît accablé, s'il les pouvoit concevoir.

XV. Qui peut douter que ce ne soit une faveur insigne & un bienfait signalé que de délivrer quelqu'un de ce qu'il a merité de souffrir, & de luy remettre une dette que l'on exige d'une infinité d'autres? Or qu'est-ce que nous ne meritons pas de souffrir? Quiconque merite l'enfer merite des supplices éternels; & quiconque merite des supplices éternels, merite tous les temporels sans exception. Il n'y a donc point de maux que la justice de Dieu puisse employer à punir les hommes, dont elle n'ait droit de nous punir. Il n'y a point de calamité, d'affliction, de miseres, de maladies, de douleurs, de pertes, d'infamies, d'abandonnement, dont il ne fût juste que nous fussions accablez; & quand Dieu nous les feroit tous souffrir, il seroit encore infiniment misericordieux envers nous, s'il nous délivroit par là de ces peines éternelles que nous avons meritées. Et par consequent, comme il ne nous envoye qu'une certaine mesure de ces maux, il nous fait grace de tout le reste. Comme

il connoît ses droits, il est clair qu'il s'en relâche, & qu'il nous remet par indulgence tout ce qu'il n'exige pas de nous.

XVI. Ainsi c'est une pensée que nous devrions toujours avoir quand nous sommes frappez de la vûë des miseres sous lesquelles les hommes gemissent quand nous entendons parler des desolations que causent les guerres ; quand nous entrons dans ces hospitaux , dans ces retraites de miserables, où Dieu exerce visiblement sa justice sur les uns, & où il donne moyen aux autres d'exercer la charité envers leurs freres? c'est dis-je une reflexion que nous devrions toujours faire, que nous n'y voyons rien qui ne marque ce que nous devons à Dieu, & que toutes ces miseres differentes nous découvrent autant de differentes obligations que nous luy avons, puisque si nous n'avons pas tous ces maux, c'est par un effet de la bonté de Dieu sur nous, dont par consequent nous luy sommes redevables.

Et il ne serviroit de rien de dire, que si nous n'avons pas ceux dont les autres sont affligez, nous en avons d'autres. Car nous meritons d'avoir & ceux que nous avons, & ceux que nous voyons dans les autres. Et tout cela joint ensemble ne seroit encore qu'une petite partie de ce que meritent nos pechez selon les loix de la justice divine.

XVII. Dieu n'exerce pas seulement sa mi-

sericorde sur nous en nous remettant en ce monde la plus grande partie des peines de nos pechez ; il l'exerce bien davantage en nous empêchant de pecher, en reprimant notre concupiscence, en éloignant ce qui la pourroit enflammer, en faisant naître des obstacles à nos passions, qui nous empêchent de nous égarer excessivement. En un mot, puisque nous sommes capables de nous-mêmes selon la doctrine des Peres, de nous porter à toutes sortes d'excés, de desordres, & de crimes, nous devons mettre au rang des graces de Dieu tous les crimes que nous n'avons pas commis.

De sancta Virg. c. 40. C'est l'avis que saint Augustin donne aux Vierges. *Pensez, dit-il, que Dieu vous a pardonné tout ce que sa protection vous a empêché de commettre* : DEPUTATE *vobis dimissum quidquid mali à vobis non est, illo regente, commissum.* Et c'est de là qu'il conclut, qu'elles doivent d'autant plus aimer Dieu, qu'il les a préservées des péchez qu'il a pardonnez aux pecheurs convertis : *Multo diligentius debes diligere eum, qui flagitiosis ad se conversis quæcumque dimisit, ea in te cadere non permisit.*

XVIII. Qui pourroit concevoir par combien de regards differens, de conduites particulieres, de desseins & d'applications de Dieu, cette protection s'exécute, combien il détourne de tentations, combien il écarte d'objets

d'objets dangereux, combien il rompt de fâcheux engagemens, combien il nous fait éviter de pieges, sans même que nous nous en appercevions ? Rien de tout cela ne se fait par hazard, ny par l'enchaînement des causes secondes, mais par les ordres & les decrets de la volonté de Dieu pleine de misericorde & de bonté envers nous.

XIX. Ce ne sont pas seulement les innocens qui éprouvent les effets de la bonté de Dieu, elle s'étend jusques sur les plus méchans. Quelque grands que soient leurs crimes, ils le seroient encore beaucoup davantage, si Dieu les avoit entierement abandonnez à leur malice. Il faut que la misericorde de Dieu l'arrête & la borne, autrement ils se précipiteroient beaucoup plus avant dans l'impieté : & en augmentant & multipliant leurs crimes, ils multiplieroient & augmenteroient leurs supplices : de sorte que c'est à la bonté de Dieu qu'ils sont redevables de ce qu'ils ne sont méchans que jusqu'à un certain point, & ne sont châtiez par consequent que dans une certaine mesure proportionnée à leur état.

XX. Mais si ces bienfaits que l'on peut appeller negatifs, puis qu'ils consistent dans l'exemption des maux, dont la bonté de Dieu nous a délivrez, sont un si grand objet de reconnoissance ; que doit-on dire des biens réels & effectifs, dont la bonté de Dieu nous

a comblez avec tant de profusion & de magnificence ? Qui pourroit comprendre ce que c'est que d'être appellé à l'Eglise, d'être incorporé en Jesus-Christ, de devenir par sa grace membre de son corps, d'être animé de son esprit ; d'être nourri de sa chair & de son sang, d'être élevé à la qualité d'enfant de Dieu & de coheritier de Jesus-Christ, d'être appellé à la participation de sa royauté & de son sacerdoce, d'avoir reçu le droit du royaume des cieux, c'est-à dire de la possession de Dieu même, & enfin d'être rendu participant de la nature divine, *Divinæ consortes naturæ.*

XXI. Le moindre degré de la grace qui nous justifie, ne contient pas seulement un droit au royaume de Dieu & à la vie immortelle & bienheureuse, mais il est luy-même cette vie immortelle & ce royaume de Dieu selon qu'il est dit, que *le Royaume de Dieu est en nous.* Car Dieu ne nous donne point une vie temporelle comme à des Juifs, mais une vie éternelle comme à des Chrétiens. Il ne nous dit pas que nous l'aurons, qu'il nous la donnera ; mais que nous l'avons, & qu'il nous la donne : *Celuy qui croit en moy, a la vie éternelle* : HABET *vitam æternam.* JE LEUR *donne la vie éternelle.* ET EGO *vitam æternam do eis.* C'est à dire que la vie de la grace que Dieu nous donne, est d'elle-même éternelle & immor-

Explic. de l'office de l'Eglise, p. 22.

telle, & qu'elle est la même que celle que nous possederons dans le ciel. Car la grace de J. C. & son esprit ne se separent point, & ils ne sont qu'un même soleil qui reside & rayonne dans les ames, & qui y produit differens degrez de lumiere & de ferveur selon qu'il luy plaist de se communiquer à elles.

XXII. Il est vray que tous ceux qui reçoivent la vie de la grace, ne la conservent pas & n'évitent pas la damnation & la mort éternelle. Mais c'est cela même qui fait leur crime & qui cause leur damnation, qu'ils éteignent une chose qui de soy est immortelle, & qui mene à l'éternité ; comme, selon l'Ecriture, ils tuent Jesus-Christ & son Esprit qui ont l'immortalité par excellence. Dieu donc en nous donnant sa grace nous fait un present éternel, puisque son Esprit qui est la source de cette vie, demeureroit en nous pour l'éternité, si nous ne l'en éloignions par nos infidelitez.

XXIII. Quelle reconnoissance ne devons-nous point à Dieu pour les biens qu'il nous fait en cette vie, puisque nous luy en devons tant pour les maux qu'il nous y envoye ? Car ces maux sont de grands biens si nous les recevons dans l'intention de Dieu. Ce sont des moyens favorables qu'il nous donne pour nous acquitter de nos dettes,

pour détruire nos passions pour nous délivrer de grands maux par de petits, pour acquerir dans ce monde le tresor de la patience & dans l'autre des couronnes immortelles, & enfin pour devenir semblables à son Fils bien-aimé.

Ce sont tellement des faveurs & des graces de Dieu, que nous devons souvent craindre qu'il ne nous les ôte dans sa colere, & qu'il ne les donne à d'autres qui en feront un meilleur usage.

XXIV. Si nous joignons à la consideration de la grandeur de ces dons, celle des circonstances qui les accompagnent, du moïen ineffable que Dieu a choisi pour nous les donner, qui est l'Incarnation, la vie, & la mort de son Fils; de l'indignité qu'il trouve en nous, soit par la corruption de notre nature, soit par celle que nous y avons ajoutée par nos déreglemens: Si nous y joignons la préference qu'il a faite & des hommes aux Anges reprouvez, & de nous à une infinité d'hommes qu'il a laissez dans l'aveuglement & dans l'ombre de la mort, & sans aucune participation de la vie de Dieu: Si nous y joignons la continuation de ses misericordes, malgré nos negligences, nos lâchetez, nos infidelitez & nos ingratitudes, nous ne nous sentirons pas moins accablez sous le poids des misericordes de Dieu, que sous celui de nos miseres & de nos péchez.

XXV. Que ne devrions-nous point faire pour reconnoître tant de bontez ? Et que faisons-nous cependant pour les reconnoître ? Comment est-il possible que Dieu étant attentif à nous en tant de manieres pour nous faire du bien, nous soyons si peu attentifs à luy témoigner notre gratitude ? Quelle proportion y a t'il entre ce que nous rendons à Dieu, & ce que nous en recevons ; entre l'excellence de ses dons, & la bassesse de nos œuvres ? Et comment est-il possible que nous puissions employer pour d'autres fins que pour sa gloire, cet esprit, ce cœur, ces biens, ce temps, que nous avons reçus de luy ?

XXVI. La misericorde de Dieu est neanmoins si abondante, qu'au lieu de ce qu'elle auroit droit d'exiger de nous & que nous sommes incapables de luy rendre, elle se contente de témoignages de gratitude proportionnez à notre foiblesse & à notre infirmité, pourveu qu'ils soient veritables & sinceres. Mais ces témoignages ne consistent point en paroles ni en pensées steriles. Ils consistent dans les sentimens d'un cœur penetré de reconnoissance, & qui cherche à la faire paroître dans ses actions. Ils consistent à se sentir pressé de faire tout pour celuy à qui on doit tout ; à luy consacrer tout ce qu'on a reçu de luy, à n'en vouloir user que par ses ordres, à ne nous pas attri-

buer ses dons, à ne vouloir pas qu'on nous en honore, à ne luy pas ravir la gloire qui luy appartient, à reconnoître avec les sentimens d'une humilité sincere que toutes ses graces ne nous étoient point dûës, & à dire souvent dans son cœur à l'égard de toutes les faveurs de Dieu, ce que sainte Elisabeth dit de la visite que la Vierge luy rendit : *Unde hoc mihi* ? Qu'ay-je fait à Dieu pour meriter ce discernement ?

XXVII. Ces témoignages de gratitude consistent encore à connoître & à être interieurement persuadez que tout ce que nous pouvons faire pour Dieu, & tous le sentimens de reconnoissance que nous pouvons avoir pour luy, ne sont rien en comparaison de ses bienfaits, & ne nous sçauroient acquitter de ce que nous luy devons; puisque mêmes ces actions & ces sentimens sont de nouveaux bienfaits & par consequent de nouvelles dettes. *Vous ne sçauriez*, dit saint Gregoire de Nazianze, *surpasser la liberalité de Dieu, quand même vous luy donneriez tous vos biens, & que vous vous offririez vous-mêmes en don avec tout vos biens; car c'est recevoir de Dieu que de se donner à Dieu. Quoique vous luy donniez il vous en restera beaucoup, & vous ne luy donnerez jamais rien qui soit à vous, puisque vous n'avez rien que vous n'ayez reçu de luy.*

XXVIII. Il est pourtant utile de s'entre-

tenir de ces vûës de la multitude des bienfaits de Dieu, pour tâcher de faire naître ces sentimens dans son cœur. Car comme la veritable gratitude nous applique à considerer avec joye les dons de Dieu, & nous fait desirer de chanter à jamais les misericordes du Seigneur comme David le souhaitoit, Dieu se sert souvent de la consideration de ses bienfaits pour exciter en nous des mouvemens de gratitude. Et c'est la fin principale de ces actes qu'on appelle *actions de graces*, qui doivent faire partie de nos Oraisons, & qui n'estant par eux-mêmes que des pensées, peuvent servir à former dans le cœur les mouvemens que l'on exprime.

XXIX. La vûë & la meditation des bienfaits de Dieu est encore un des principaux & des plus puissans motifs pour nous porter à l'amour de Dieu, & pour nous remplir d'une confusion salutaire d'avoir été & d'être encore si infidelles envers un Dieu si plein de bonté. Cette vûë sera dans l'autre vie & la joye des Bienheureux, & un poids effroyable pour les Reprouvez. Mais si elle abbat dans celle-cy les penitens par des sentimens de componction, elle doit les relever en même temps par l'esperance de la misericorde de Dieu, puisque s'il a exercé tant de bontez envers des creatures ingrates & infidelles, il n'y a point d'aparence qu'il veuille les faire cesser lors qu'elles commencent à être

plus fidelles & à condanner leur ingratitude.

Ainsi l'on peut dire, que cette meditation est propre aux Justes & aux Pecheurs penitens. Elle enflâme les Justes, elle soulage & soutient les Penitens, que la vûë de leurs pechez porteroit à un trop grand abbattement. C'est pourquoy saint Bernard parlant à ses Religieux, leur conseille de mesler avec le souvenir de leurs pechez celuy des bienfaits de Dieu. *Mes amis*, leur dit-il, *je vous conseille de vous détourner quelquefois du souvenir amer & triste de votre vie passée, & d'entrer dans le chemin plus aisé de la memoire douce & tranquille des bienfaits de Dieu. Si vous trouvez en vous-mêmes des sujets de confusion, que le regard de la bonté de Dieu vous console. Je desire que vous éprouviez ce que le saint Prophete conseille en disant* : Réjouissez-vous au Seigneur, il vous accordera ce que votre cœur demande. *Il est bon de sentir la douleur de ses pechez, pourveu qu'elle ne soit pas continuelle & qu'elle soit interrompuë par le souvenir de la misericorde de Dieu qui empesche que l'ame ne se perde par le desespoir. Meslons le miel avec l'absynthe, afin que l'amertume soit d'autant plus salutaire, qu'estant temperée par la douceur, elle sera plus facile à prendre.*

In Cant. Serm. 11. n. 2.

XXX. Plusieurs personnes de pieté ne se contentent pas de rendre graces à Dieu tous

les jours des bienfaits generaux que nous avons marquez, mais elles le remercient encore en particulier de certaines assistances singulieres qu'elles croïent avoir reçuës. Et cette pratique est d'autant plus utile que l'on est d'ordinaire plus touché de ces bienfaits particuliers que des autres, & que l'on conserve par là l'impression & les sentimens où Dieu nous a fait la grace d'entrer en certains temps. Plusieurs rendent ainsi graces tous les jours de leur conversion, de la rupture de certains engagemens dangereux, de leur vocation à la Religion, de la délivrance de quelque tentation fâcheuse, de quelque bonne œuvre, où il leur aura fait la grace de contribuer.

Enfin comme les Chrétiens ne doivent pas se considerer seuls & ne s'interesser qu'à ce qui les regarde en particulier, on peut & on doit rendre graces à Dieu des graces qu'il fait à l'Eglise en general, & en particulier à tous ceux avec qui on a quelque liaison; & si l'on a soin de pratiquer comme il faut ce devoir si étendu, on ne manquera jamais de moïens d'employer saintement & utilement non seulement le temps qu'on aura destiné à la priere, mais generalement tout ce qui nous en restera de vuide. Car si l'on n'a pas l'esprit occupé d'autre chose, l'on n'a qu'à penser aux graces que Dieu a faites à toutes les personnes que nous aimons, & que nous

devons aimer, & en faire le sujet de nos actions de graces.

CHAPITRE VI.

De la Componction.

I. LA brieveté & l'incertitude de la vie a fait dire autrefois à un des Sages du Paganisme, qu'il se repentoit comme d'une imprudence, d'avoir passé un seul jour sans avoir donné ordre à ses affaires temporelles. Mais combien y en a-t-il davantage à passer, je ne dis pas un jour, mais une heure sans avoir donné tout l'ordre possible à celle de son salut ?

Il ne faut qu'un peu de raison pour être convaincu de la necessité de ce devoir ; & pourveu que l'on écoute cequ'elle dicte, on comprendra encore aisément que ce soin que nous devons avoirde notre salut se doit renouveller tous les jours. Car il n'y a point de jour où nousnesoyons en dangerde nous perdre, & nous ne sommes jamais assurez que nous y ayons si bien pourvû que nous n'ayons plus besoin d'y penser.

II. Qui peut s'assurer ou qu'il n'a point perdu l'innocence de son baptême, ou qu'il l'a effectivementrecouvréepar la remission de ses pechez ? Qui peut s'assurer que sa conversion est solide, qu'il ne s'est point

contenté de renoncer aux pechez exterieurs & visibles comme dit saint Bernard, & qu'il ne nourrit point une vanité secrette, une attache à sa propre volonté, & un ver qui ronge & corrompt sa conscience au dedans ? Qui peut s'assurer enfin que ce n'est point la crainte ou l'amour propre qui domine dans son cœur, & qui regle la conduite de sa vie ?

III. On ne sçauroit donc rien faire de plus raisonnable que de tâcher d'entrer au commencement de chaque jour dans des dispositions qui puissent contribuer à nous rendre Dieu favorable, à nous obtenir la remission de nos pechez, à nous détromper si nous étions dans l'aveuglement, à passer la journée dans l'esprit qui convient à notre état & à la condition de cette vie.

Or on fait tout cela en entrant dans des sentimens de contrition & de penitence, ce qui s'appelle componction dans le langage des Peres. Car c'est par la componction que les pecheurs se reconcilient avec Dieu. C'est par elle qu'ils obtiennent la remission de leurs pechez, & qu'ils attirent la lumiere pour découvrir en eux ce que leur concupiscence leur peut couvrir. Enfin il n'y a point de disposition plus convenable à notre état de pecheurs, & à la condition de notre vie, qui doit être selon les Peres & le Concile de Trente, une penitence conti-

nuelle. Car pour faire penitence tous les jours, il faut entrer tous les jours dans l'esprit de penitence, sans lequel les œuvres exterieures ne peuvent être que des œuvres sans esprit.

Ainsi aprés avoir adoré Dieu & l'avoir remercié de ses bienfaits & des regards infinis de misericorde & de bonté qu'il a eus pour nous, il ne semble pas qu'on puisse rien faire de plus convenable & de plus utile, que de rentrer dans la connoissance de soy-même, d'examiner ce que l'on est devant Dieu, & de tâcher par ces lumieres d'exciter en soy des sentimens & des mouvemens qui luy soient conformes.

IV. C'est ce que nous expliquerons ailleurs en montrant que c'est une disposition necessaire à la priere, d'être dans un abbaissement interieur qui naisse du sentiment de nos miseres, que c'est ce sentiment qui distingue les cris des miserables tels que nous sommes, des loüanges pleines de joye que nous aurions données à Dieu si nous fussions demeurez dans l'état d'innocence.

On peut voir ce qui sera dit en ce lieu de l'état de l'homme pecheur, de son impuissance, de ses miseres : car tout cela peut entrer dans l'exercice dont nous parlons icy.

V. Mais il ne suffit pas de considerer nos miseres communes, & qui sont des suites

de la corruption generale de la nature. Il faut que les principaux objets de nos reflexions ſoient les pechez que nous avons commis, notre lâcheté dans la mortification & les bonnes œuvres, nos infidelitez dans nos bonnes reſolutions. C'eſt de la conſideration de tous ces objets que ſe forme principalement, ſelon ſaint Bernard, ce parfum précieux de la contrition, qui remplit toute l'Egliſe d'une ſainte odeur.

Il y a, dit ce ſaint Docteur, un parfum que l'ame, qui eſt plongée dans beaucoup de pechez, ſe fait en raſſemblant & en briſant en quelque façon dans ſa conſcience « comme dans une eſpece de mortier ſpirituel une infinité de fautes differentes, & « les mettant dans ſon cœur tout enflammé « comme dans un vaiſſeau boüillant, où elle « les fait cuire, pour ainſi parler, par le feu « du repentir & de la douleur : en ſorte qu'elle peut dire avec le Prophete : Mon cœur « s'eſt échauffé en moy-même, & le feu qui « me devore s'allume encore davantage, lors « que je penſe à mes crimes paſſez. Voila une « huile de parfum, dont l'ame pechereſſe ſe « doit ſervir dans les commencemens de ſa « converſion, & l'appliquer à ſes playes encore recentes. Car le premier ſacrifice qu'elle doit faire à Dieu, eſt celuy d'un eſprit « penetré de douleur & de regret de ſes fautes. Tandis donc qu'elle n'a point dequoy «

Serm. 10. in Cant.

» composer un parfum meilleur & plus pré-
» cieux, parce qu'elle est pauvre & misera-
» ble, qu'elle ne neglige pas en attendant
» d'apprêter toujours celuy-là, quoy qu'elle
» le compose d'une matiere bien vile; parce
» que Dieu ne méprisera point un cœur con-
» trit & humilié. Et ce cœur paroistra d'au-
» tant moins vil aux yeux de Dieu, qu'il le
» sera davantage à ses propres yeux dans le
» souvenir de ses pechez.

VI. Ce n'est pas qu'il faille chaque jour faire un examen de tous ses pechez, & il y en a même qu'il ne faut jamais regarder que confusément. Mais il est bon d'avoir sa vie passée si presente, qu'en y jettant seulement les yeux, on en puisse concevoir l'horreur & la contrition qu'on en doit avoir.

VII. Si l'on avoit soin de se souvenir ainsi tous les jours de ce que l'on a été & de ce que l'on est devant Dieu, on ne verroit pas tant de gens plongez dans l'oubli d'eux-mêmes, qui ne se souviennent plus, comme dit saint Pierre, de quelle sorte ils ont été purifiez des pechez de leur vie passée, qui agissent comme s'ils estoient encore purs & innocens, qui croyent avoir les mêmes droits & les mêmes avantages que ceux qui n'ont point violé la grace de leur baptême, & qui enfin se permettent tout, & en qui il ne paroist rien de cet es-

prit de penitence que les pecheurs doivent conserver toute leur vie.

VIII. Mais si on ne recherche pas si en détail les fautes que l'on a commises par le passé, il faut au moins faire une petite reveuë sur l'état present de son ame, sur les miseres & les défauts où elle est encore sujette, sur les passions qui l'agitent, sur les fautes où elle tombe ordinairement, sur la foiblesse & la lâcheté avec laquelle elle marche dans le chemin de la vertu, sur le peu de bien qu'elle pratique, sur le peu d'assurance qu'elle a que ce peu de bien qu'elle fait ne soit point gasté & corrompu. Toutes ces vûës nous doivent faire entrer dans de grands sentimens de notre pauvreté interieure, & nous doivent porter à crier vers Dieu: *Seigneur, ayez pitié de moy, parce que je suis pauvre & reduit à une extrême indigence.* MISERERE *mei, quia inops & pauper sum ego.* Ps. 24. 17.

IX. Enfin il faudroit que nous fussions tous les jours en état de rendre compte de nous & à ceux qui nous conduisent, & à Dieu même. Et c'est une marque que nous ne veillons pas assez sur nous-mêmes, & que nous ne pratiquons pas comme il faut l'exercice dont nous parlons, lors que nous avons besoin de prendre un temps particulier pour faire cet examen, puisque nous le devrions faire tous les jours dans cette par-

tie de notre préparation à la priere & dans l'examen du soir. Un medecin qui traite avec grand soin un malade pour lequel il a beaucoup de consideration, sçait toujours exactement l'état de son mal, il en examine tous les jours les circonstances ; & s'il se presente quelque occasion d'en conferer & d'en rendre compte, il n'a point besoin de prendre un temps séparé pour se recüeillir & pour examiner son malade. Il est toujour prêt de dire en quel état il est, ce qu'il y remarque, ce qu'il en juge, quelles vûës il a pour sa guerison.

Or nous tenons tous à l'égard de nous-mêmes, le rang & la place de medecins. Dieu nous a confié le soin de nos maladies spirituelles, & il ne nous promet pas moins qu'une éternité de biens ou de maux pour récompenser ou pour punir le bon ou le mauvais usage que nous aurons fait de ce ministere. Est-ce donc s'acquitter comme il faut d'un devoir qui nous est si important, est-ce en être occupé selon que la chose le merite, que de ne sçavoir où nous en sommes, en sorte que si l'on demandoit à la pluspart des gens quel est leur état, ce qu'ils font, à quoy ils travaillent pour leur bien spirituel, ils demanderoient du temps pour y penser ?

Intro- duct. à la X. On prescrit dans les livres de pieté à ceux qui font profession de devotion, des

retraittes annuelles, & on leur conseille de faire dans ces retraittes des revuës de l'état de leur ame pour tâcher de reconnoistre s'ils vont en arriere ou s'ils avancent dans la pieté, s'ils laissent éteindre leurs bons desirs ou s'ils les conservent avec la même ferveur. On leur prescrit de s'examiner sur ce qu'ils sont envers Dieu, envers le prochain, envers eux-mêmes; de considerer à quelles passions ils sont sujets, & quelles affections dominent dans leur cœur & sont la source de leurs actions. vie dev. l. 4.

Bien loin de blâmer ces exercices, je voudrois y porter tout le monde. Mais on ne le sçauroit gueres bien faire une fois tous les ans, si on ne le fait en quelque sorte tous les jours, si on n'est attentif à toutes ses actions, & si l'on ne prend chaque jour un certain temps pour considerer l'état de son ame, pour gemir devant Dieu des miseres que l'on y connoist, pour découvrir ses playes à ce medecin suprême & luy en demander la guerison.

X I. Il ne faut donc pas dire que ce seroit là l'unique occupation de nos oraisons, & qu'il les faudroit ainsi toutes reduire à des examens. Car outre qu'il y auroit en cela moins d'inconvenient qu'on ne pense, & qu'il seroit à souhaiter que bien des gens qui perdent le temps à s'entretenir de pensées égarées & inutiles, l'employassent à

un examen serieux de leurs miseres passées & presentes, comme faisoient la plufpart des anciens Religieux, & principalement ceux de saint Bernard, qui faisoient consister une grande partie de leur pieté à avoir toujours leurs pechez devant les yeux ; il n'est pas vray de plus que cet examen soit si long qu'on pourroit croire. Car l'accoutumance qu'on auroit à remarquer en soy certains défauts, feroit que ces défauts se presenteroient sans peine, & que l'on les verroit presque par une seule vuë de l'esprit comme des choses que l'on a fort presentes à force de les avoir souvent meditées ; & la vigilance où l'on devroit être le long du jour à remarquer ses fautes particulieres, serviroit encore infiniment à faciliter & à abreger cet exercice. Mais quand il seroit plus long & qu'on y consumeroit une grande partie du temps que l'on destinoit à l'oraison, on n'auroit pas sujet d'y avoir regret, puis qu'on ne feroit en cela que ce qui a été fait & conseillé par plusieurs Saints.

Serm. 3. de Assumpt. n. 4. XII. Saint Bernard ne reconnoît que deux places & deux emplois pour ceux qui ne sont point chargez du soin des autres ; celuy de Marie, c'est-à-dire la contemplation ; & celuy du Lazare renfermé dans le tombeau, c'est-à-dire, celuy des penitens; ou ce qui est la même chose, celuy de Da-

niel qui estoit, selon l'Ecriture, un homme de desirs, & celuy de Job qui estoit un homme de douleurs. Il faut, dit-il, que « ceux à qui l'on n'a commis dans l'Eglise « aucun ministere ni aucune charge, ou soient « assis aux pieds de Jesus-Christ avec Marie, « ou soient renfermez avec le Lazare dans le « sepulchre Il faut laisser Marthe s'occuper « de plusieurs choses. Mais pour vous qui « n'avez pas la même necessité, il faut que « vous fassiez une de ces deux choses, ou « d'être dans une entiere exemption de trou- « ble en goustant la joye du Seigneur, ou si « vous n'êtes pas encore dans cet état, de « n'être troublé & occupé que de ce qui vous « regarde. Je vous le dis donc encore, mon « frere, afin que vous ne vous excusiez pas « sur votre ignorance: Puisque vous n'êtes « point chargé ny de bâtir l'arche, ny de la « gouverner dans les eaux du deluge, il faut « que vous soyez ou un homme de desirs avec « Daniel, ou avec le bienheureux Job un hom- « me de douleurs, & qui connoît son infirmi- « té. Autrement je crains bien que Dieu vous « trouvant tiede & fade, il ne vous vomisse de « sa bouche, luy qui desire vous trouver ou « enflâmé par la vûë de ses grandeurs & brû- « lant du feu de sa charité, ou glacé par la « connoissance de vous-même, & occupé du « soin d'éteindre les fléches ardentes du dia- « ble par le feu de la componction. «

Voila les deux états qui doivent partager toutes les personnes qui ne travaillent pas au salut des autres. Et comme le premier qui est celuy des Contemplatifs, n'est que pour peu de personnes, ceux qui ne le sont pas devroient se reduire au second, & s'occuper beaucoup plus de la connoissance d'eux-mêmes & de tout ce qui les pourroit porter à la componction, que des autres objets de la pieté.

XIII. Il faudroit craindre à la verité de s'occuper trop de la vûë & du sentiment de ses fautes & de ses miseres, si l'on tomboit parlà dans un trop grand abbatement. Mais comme cette disposition est assez rare, & que la tiedeur & l'insensibilité sont des maladies bien plus ordinaires, les Peres ne font point difficulté de nous mettre devant les yeux les plus terribles objets & les plus capables de faire sur nous de vives impressions. D'où vient, dit S. Bernard, cette tiedeur pernicieuse, cette maudite securité? Pourquoi nous trompons-nous ainsi nous-mêmes, miserables que nous sommes? Est-ce » que nous sommes devenus riches, ou que » nous possedons déja le Royaume, ou nous » aspirons. Ces ennemis horribles n'assiegent-» ils plus la porte de notre maison? Ces mon-» stres funestes n'attendent-ils pas que nous » sortions de ce monde pour se jetter sur » nous? Quelle sera ta peur, ô mon ame, lors

De divers. Serm. 26. n. 6.

« qu'ayant quitté toutes les choses dont la « presence t'étoit si douce, la vûë si agrea- « ble, la familiarité si consolante, tu entre- « ras seule dans une region inconnuë, & que « tu rencontreras des troupes de ces monstres « affreux qui ne chercheront qu'à te déchirer? « Qui sera ton secours dans une si extrême « necessité ? Qui te delivrera de ces lions « rugissans toujours prests de devorer leur « proye? Qui te consolera ? Qui te conduira? « Mes chers enfans, si nous voulons éviter le « peché, pensons à ce qui nous doit arriver « aprés notre mort. Il faudra que nous pas- « sions aussi par un feu qui éprouvera la soli- « dité de nos œuvres. Ce sera là que ce que « nous prenons pour de l'or se changera en « écume, que l'impureté de toutes nos œuvres « sera découverte, & que le temps de la ve- « rité étant venu, aprés que ce temps qui « nous a été donné & que nous méprisons « sera passé, elle jugera nos justices. Ce sera « là que toutes ces justices qui nous flattent, « nous paroîtront un objet d'horreur ; que « tout ce que nous laissons passer en le regar- « dant comme peu de chose; tout ce que nous « couvrons à nos yeux en nous flattant nous- « mêmes ; tout ce que nous negligeons par « une mauvaise dissimulation, sera consumé « par ces flâmes vengeresses avec des douleurs « terribles. O s'il plaisoit à Dieu de m'ac- « corder maintenant des eaux abondantes, & «

» de faire couler de mes yeux une source de
» larmes, peut-être que ce feu devorant ne
» trouveroit point à brûler ce qui auroit déja
» été effacé par le cours de mes larmes. Mais
» croyons-nous qu'aprés ce feu par lequel
» nos œuvres seront éprouvées, il nous de-
» meure quelque chose, & que ce qui nous
» restera soit tel que nous l'osions présenter
» à cette souveraine Majesté? Quelle honte
» & quelle confusion, mes freres, aprés tant
» de bienfaits que nous avons reçus de Dieu,
» de paroître devant luy si tiedes, si impar-
» faits, si vuides de bonnes œuvres!

XIV. Pour se former une idée plus vive de l'énormité de ses fautes, on se peut servir des pensées que le même saint Bernard fournissoit à ses Religieux. Considere, dit-il, dans quel tremblement tu dois être d'avoir méprisé ton Createur, & offensé la Majesté de ton Seigneur. La Majesté doit être re-

In Cant. Serm. 16. n. 7.

„ doutée. Un Seigneur doit estre apprehendé;
„ mais particulierement une Majesté si sain-
„ te, un Seigneur si puissant & si souverain.
„ Car si les loix des hommes condamnent au
„ dernier supplice celuy qui se trouve cou-
„ pable de leze-Majesté envers un homme,
„ quelle sera la fin de ceux qui méprisent la
„ toute-puissance d'un Dieu? Aussi-tost qu'il
„ touche les montagnes elles sont embrasées:
„ Et une vile poussiere ose bien irriter une
„ Majesté si redoutable, qui d'un leger souffle

la peut dissiper en un moment, sans esperance d'être jamais recueillie. Celui-là est à craindre, je le repete, celuy-là est à craindre, qui aprés avoir tué le corps a le pouvoir de l'envoyer dans les flâmes éternelles. Je redoute l'enfer. Je redoute le visage de mon Juge, qui est redoutable aux Anges mêmes. Je tremble à la seule pensée de la colere du Tout-puissant, de la fureur qui éclatera sur son visage, du bruit épouventable que fera le monde en tombant, de l'embrasement de l'univers, d'une tempête si terrible, de la voix de l'Archange, & de cette parole pleine d'horreur & d'effroy. Je tremble à l'image des dents du dragon infernal, des cachots affreux de l'enfer, des lions rugissans tous prêts à devorer leur proye. Je redoute ce ver qui rongera toûjours, ce feu qui brulera sans cesse, cette fumée, cette vapeur, ce souffre, ces tourbillons de flâmes, ces tenebres épaisses & palpables. Qui mettra une fontaine dans ma tête & une source de larmes dans mes yeux, afin que par mes pleurs je prévienne ces larmes éternelles, ces grincemens de dents, ces menotes, ces entraves d'airain, cette pesanteur insupportable de chaînes qui chargent, qui serrent, qui bruslent, & qui ne consument point ? Malheur à moy. O ma mere, pourquoy m'avez-vous engendré pour être un fils de douleur, un fils

» d'amertume, d'indignation, & de gemisse-
» mens éternels ? Pourquoy m'avez-vous re-
» cueilli quand je suis sorti de votre sein ?
» Pourquoy m'avez-vous allaitté de vos
» mammelles, puisque je ne suis né que pour
» bruler & pour servir de nourriture & d'ali-
» ment à un feu qui ne s'éteindra jamais ?

XV. Il sera aussi quelquefois utile afin d'arrêter davantage son esprit aux objets dont on doit être particulierement touché, de se servir des considerations que ce saint Docteur a expliquées par les paroles suivantes. O ame, dit-il, à qui la componction a fait une playe salutaire dans le cœur, proposez-vous trois objets de votre

De divers. Serm. 40. n. 6.

» douleur, la perte de l'innocence, le long
» temps que vous avez été sans vous mettre
» en peine de la recouvrer, l'abus que vous
» avez fait de la patience de Dieu. O Jesus
» mon Seigneur, je sçay que dans notre
» baptême vous nous avez rendu la robe de
» l'innocence que nous avions perduë. Mais
» quoy que vous nous eussiez revêtus de
» vêtemens blancs, que vous nous eussiez
» rétablis dans le trône de la justice, nous
» nous sommes bien-tôt éloignez de la voye
» que vous nous aviez prescrite, & nous a-
» vons dissipé comme l'enfant prodigue dans
» une region bien differente de celle où vous
» nous aviez mis, la portion de l'heritage où
» nous avions droit. Ces malheureux & mé-

prisables

prisables esprits qui regnent dans les feux « éternels ont fait dessein de nous perdre. Ils « étoient impurs, & nous étions encore « dans la pureté. Ils étoient déja condamnez, « & nous étions dans la voye du salut. « Ils étoient courbez, & nous étions encore « dans la droiture. Ils nous ont dit : Courbez-vous « comme nous, & suivez-nous. « Nous les avons écoutez, & nous nous « sommes courbez vers la terre. Nous leur « avons donné entrée dans notre cœur, & « nous avons perdu l'innocence. «

Mais si c'est une faute de l'avoir perduë, « que sera-ce de ne s'en être pas mis en peine « aprés l'avoir perduë ? Si quelqu'un perd « quelque chose dans cette miserable vie, il « s'adresse aux Juges, il implore le secours de « ses amis, il intente des procés, il employe « toutes sortes de moyens pour recouvrer ce « qu'il a perdu, & pour se faire rendre ce « qu'on luy a volé, il n'obmet rien en suite « pour le garder aprés en avoir obtenu la restitution. « Cependant aprés avoir perdu par « les artifices de cet insatiable homicide, cet « heritage incorruptible, inalterable, incapable « d'être soüillé, que nous avions dans « le ciel, nous ne nous mettons pas en peine « de le recouvrer. Il nous a courbez & abatus, « & nous ne nous relevons pas. Levons-nous, « mes freres, levons-nous ; allons trouver « notre Pere. Disons-luy : Mon Pere «

» nous avons peché contre le ciel & contre
« vous. Suivons tout le reste de l'Evangile.
» Peut-être qu'il nous appercevra de loin,
» & qu'estant touché de misericorde il vien-
» dra au devant de nous, il nous tendra les
» bras, & il nous baisera d'un baiser de sa
» bouche. Peut-estre qu'il commandera que
» nous soyions revestus de notre premiere
» robe d innocence, qu'on nous donne l'an-
» neau de ses secrets, & la chaussure neces-
» saire pour marcher dans la voye de l'Evan-
» gile de paix. Peut-estre qu'il ordonnera
» qu'on tuë le veau gras, qu'il fera un festin
» pour notre retour, & qu'il nous ramenera
» au son des instrumens de musique aux joyes
» celestes de cette cité sainte, où la peni-
» tence d'un seul pecheur cause tant de joye
» aux Anges du ciel. Ouy, Seigneur, nous
» ne doutons pas que vous ne priverez pas
» des biens ceux qui ont toujours marché
» dans l'innocence, mais vous en userez de
» même aussi à l'égard de ceux qui marchent
» dans la penitence. Il n'y a que Jesus-Christ
» seul qui soit exempt de tout peché, & il est
» dit neanmoins, qu'heureux est celuy à qui
» le Seigneur n'impute point de peché, parce
» que tous les pechez que Dieu a resolu de
» ne point imputer, sont comme s'ils n'a-
» voient jamais été commis.

» Pensez encore avec quelle insolence vous
» avez usé, ou plutost abusé de la patience de

Dieu. Il vous voyoit dans votre peché, & «
il agissoit envers vous comme s'il ne vous «
eût pas vûs. Il vous appelloit, & vous ne «
l'écoutiez pas. Il vous menaçoit, & vous «
n'estiez pas effrayez de ses menaces. Il vous «
promettoit des récompenses, & vous n'a- «
viez aucun égard à ses promesses. Ignorez- «
vous que la fin de cette patience de Dieu «
estoit de vous porter à la penitence ? Crai- «
gnez donc, mais d'une crainte extrême, que «
vous ne vous soyez amassé un tresor de co- «
lere pour le jour de la colere & de la mani- «
festation du juste jugement de Dieu, & sou- «
venez-vous qu'il est bien terrible de tom- «
ber entre les mains du Dieu vivant. «

XVI. Enfin on pourra d'autres fois s'appliquer à ces autres motifs de penitence que le même saint Bernard propose. La meditation, dit-il, allume dans mon cœur le feu d'une douleur violente en me faisant voir que j'ay offensé mon Createur, que je n'ay point craint mon Seigneur, que j'ay « méprisé celuy à qui j'estois obligé de tant « de bienfaits. Et quoy ! dit le Seigneur, « n'estes-vous pas entre mes mains comme « l'argille en celles d'un potier ? S'il vous a « fait un vase d'honneur, pourquoy avez- « vous eu la hardiesse de vous faire un vase « d'ignominie ? Le vase a-t-il droit de dire au « potier ; Pourquoy m'avez-vous ainsi fait ? « Vous estes esclave de ce Seigneur, à la co- «

De diversis Serm. 40. n. 5.

» lere duquel on ne sçauroit resister. Vous » avez été instruit de sa volonté par ses pré- » ceptes. Cependant pour ne les pas accom- » plir vous n'avez pas voulu les entendre, » mais vous revoltant contre ses commande- » mens vous avez voulu dans son Royaume » même vivre selon votre propre loy, & non » pas selon la sienne. Est-ce que vous ne » sçavez pas l'arrest prononcé contre ce mé- » chant serviteur, qui sçachant la volonté de » son maistre & ne se mettant pas en peine de » la faire, fut condamné à estre châtié tres- » durement ? Quoy ! les Anges se tiennent » prests pour l'execution de ses ordres ; les » étoiles se presentent à ses commandemens » & luy disent qu'elles sont prestes d'y obeïr; » les vents & la mer luy sont soumis ; toutes » les choses du monde gardent la loy qu'il » leur a établie, & il n'y aura que vous qui » refuserez d'obeïr aux decrets de cette sou- » veraine Majesté ? Apprenez qu'il est en son » pouvoir de vous envoyer dans les tenebres » exterieures, où les pleurs & les grincemens » de dents se renouvellent sans cesse par l'é- » ternité du supplice.

» Que si vous n'estes point touché des of- » fenses que vous avez faites à votre Crea- » teur, du peu de respect que vous avez eu » pour la puissance de ce Seigneur ; soyez au » moins penetré de l'ingratitude extrême » avec laquelle vous avez méprisé celuy dont

vous avez reçu tant de biens. Où trouve- «
rez-vous un tel bienfaicteur ? N'est-ce pas «
luy qui vous donne le cours des astres, la «
temperature de l'air, la fecondité de la «
terre, l'abondance des fruits ? Enfin n'est- «
ce pas luy qui pour combler cet amas de «
bienfaits, n'a pas épargné son propre Fils, «
mais l'a livré pour nous, donnant ainsi son «
Fils unique pour des Enfans adoptifs, le «
Maître pour les serviteurs, le Juste pour «
les injustes. «

XVII. Enfin on peut faire entrer dans cet exercice tout ce qui peut contribuer à nous faire concevoir de l'horreur du peché, tout ce qui nous peut humilier devant Dieu, tout ce qui nous peut remplir d'une terreur salutaire. Et par consequent on s'y peut servir utilement de tout ce qu'on trouve dans les livres de pieté sur la connoissance de soy-même, sur la mort, sur le jugement, sur l'enfer : c'est-à-dire, qu'on peut rappeller tout cela dans sa memoire pour tâcher d'exciter dans son cœur les sentimens de penitence & de componction que la vuë de nos pechez nous devroit donner.

XVIII. Mais l'utilité de cet exercice ne consiste pas à concevoir seulement des sentimens passagers de contrition. Elle consiste à entrer dans des dispositions stables, qui nous accompagnent dans toutes

nos œuvres, & qui soient des suites de ces sentimens.

En voicy quelques-unes sur lesquelles il est facile de regler les autres.

1. Un pecheur se doit croire indigne de l'usage des creatures. Et par consequent il doit s'en priver autant qu'il peut, & par consequent renoncer aux satisfactions & aux plaisirs, dont ceux qui n'ont point peché peuvent user avec plus de liberté.

2. Un pecheur se doit croire digne de toute sorte d'humiliation. Et par consequent soit justement, soit injustement qu'il soit humilié par les hommes, il se doit croire favorablement traité.

3. Un pecheur doit estre ravi que Dieu change les humiliations éternelles qu'il a meritées, en humiliations temporelles; les maux éternels en maux temporels; la pauvreté éternelle en pauvreté temporelle.

4. Un pecheur doit regarder tout le reste de sa vie comme destiné uniquement à la penitence, à racheter ses pechez, & à se préparer à la mort. Il doit la considerer même comme trop courte pour le chemin qu'il a à faire & pour s'acquitter de ce qu'il doit. Et comme les penitences qu'il se pourroit prescrire peuvent luy estre plus suspectes, il doit avoir une devotion particuliere pour toutes celles que Dieu luy impose par luy-même, en les regardant com-

me des effets de la charité de Dieu envers luy, & s'y soumettant avec joye & avec reconnoissance, en luy disant du fond du cœur : *Quoniam ego in flagella paratus sum.*

XIX. Mais afin que ces vuës ne soient pas de pures speculations, il faut les rendre particulieres en les appliquant aux traverses, aux peines, aux incommoditez, aux embarras où l'on se trouve, & offrir tout cela à Dieu en satisfaction de ses pechez, en luy demandant la grace de les souffrir dans cet esprit.

Il luy faut de même offrir par le même esprit tout son travail & toutes ses occupations, en faisant resolution de n'y rechercher autre chose que la penitence & l'obeïssance à la volonté de Dieu, & de renoncer à toutes les satisfactions humaines qui s'y peuvent rencontrer.

Ce sont à peu prés les vûës & les considerations, dont on se doit occuper dans cette partie de cet exercice, & qu'il faut prier Dieu de nous mettre dans le cœur.

CHAPITRE VII.

Du souvenir de la Beatitude.

LEs reflexions que nous faisons sur nos miseres & sur nos pechez devant estre

temperées par l'esperance de la misericorde de Dieu, il est naturel de faire succeder à la partie de cet exercice où nous avons été occupez de ces objets, la vuë des biens où Dieu nous appelle, dans la possession desquels nous trouverons la délivrance parfaite de ces miseres.

I. Il est d'autant plus juste de mettre les biens de l'autre vie, c'est-à-dire la felicité, la possession de Dieu, la parfaite justice, entre ces objets ausquels nous devons penser tous les jours en commençant la journée, que cette beatitude est notre fin. Or c'est à la fin que l'on doit rapporter toutes ses actions, & par laquelle on les doit regler. Toute notre vie temporelle doit tendre à la vie éternelle, & cette vie éternelle doit estre le terme de toutes nos prétentions, de tous nos desirs, & de toutes nos actions.

II. C'est proprement par la recherche continuelle de ces biens de l'autre vie que nous devenons voyageurs dans celle-cy, c'est-à-dire, que nous cessons de regarder la terre comme le lieu où nous prétendons trouver le bonheur, comme un lieu où nous voudrions demeurer éternellement, comme notre maison & notre patrie, & que nous ne la considerons plus que comme un lieu d'exil, un lieu où nous sommes étrangers & que nous devons bien-tost quitter.

III. Qui regarde la terre d'une autre maniere, & qui s'y attache en y mettant son repos & son bonheur, devient par là citoyen du monde, puis qu'il en fait sa patrie, c'est-à-dire, sa demeure fixe & permanente. Il n'est plus voyageur ny étranger sur la terre, il n'est plus citoyen de Jerusalem. Mais en même temps qu'il cesse d'être voyageur en cette maniere heureuse qui tend au Ciel & qui nous y conduit, il le devient d'une autre maniere bien funeste, parce qu'il s'avance vers l'enfer & s'en approche toujours de plus en plus.

IV. Dans la necessité où l'on est de marcher toujours en l'un de ces deux chemins, & d'être voyageurs de l'une ou de l'autre de ces deux manieres, il semble qu'il n'y a personne qui hésitât sur le parti qu'il devroit prendre s'il falloit choisir une fois pour toutes l'un de ces deux chemins. Mais parce qu'on s'imagine qu'on aura le temps de reparer le mauvais choix que l'on fait, la plûpart du monde prend le parti de marcher dans le chemin de l'enfer en suivant les desirs de son cœur, & se flatte en même temps de l'espérance de reprendre le chemin du ciel en un autre temps.

C'est à cette erreur qu'il faut renoncer au commencement de chaque jour, en se rendant voyageurs vers la celeste Jerusalem, en y dressant ses pas, en y aspirant par ses

desirs, en regardant la vie presente, & en particulier la journée dont il s'agit, comme ne nous ayant été donnée de Dieu que pour la mériter & pour l'acheter.

V. Cette qualité de voyageurs & cette vûë, en nous faisant souvenir de notre patrie, nous remettra devant les yeux les principaux de nos devoirs. Elle nous avertira que comme les voyageurs ne s'attachent point aux lieux par lesquels ils passent, que tout ce qui s'y fait leur est indifferent, que les incommoditez même qu'ils y souffrent les touchent peu, parce qu'ils sçavent qu'elles doivent passer bientôt; de même nous ne devons point prendre de part à tout ce qui se fait au monde, nous devons être insensibles & aux biens & aux maux que nous y pouvons souffrir, puisque les uns & les autres passent & s'évanoüissent comme des ombres & des phantômes sans solidité, ce qui nous doit imprimer vivement dans le cœur ces paroles de saint Paul : *Le temps est court. Et ainsi que ceux mêmes qui ont des femmes soient comme n'en ayant point, ceux qui pleurent comme ne pleurant point, ceux qui possedent comme ne possedant point, enfin ceux qui usent de ce monde comme n'en usant point. Car la figure de ce monde passe.*

VI. Elle nous avertira que comme les bons voyageurs ne s'arrêtent point, &

qu'ils cessent d'estre voyageurs en s'arrêtant ; de même nous ne devons jamais nous borner ny nous arrester dans la voye de Dieu, mais faire des efforts continuels pour nous avancer; parce, dit saint Augustin, que si nous disons, C'est assez, nous demeurons en chemin avant la fin de notre course : *Ubi dixerit, Sufficit, ibi hæsit, remansit in via.* Aug. in Ps. 69.

VII. Elle nous avertira que comme un voyageur mesure tout par l'état present où il se trouve, qui est de faire voyage ; qu'il s'équipe & s'habille selon cette fin ; qu'il ne se soucie point de luxe & de magnificence, mais de ce qui luy est propre pour son dessein : un Chrêtien de même ne doit fuir ou rechercher les choses du monde qu'autant qu'elles luy nuisent ou qu'elles luy servent pour le voyage de l'éternité.

VIII. On doit s'animer par ces vûës à mépriser toutes les choses du monde, & à compter pour peu toutes les incommoditez & toutes les peines de la vie chrétienne & penitente. Car si les plus grands maux, comme le martyre, n'ont, selon saint Paul, aucune proportion avec cette gloire dont Dieu récompensera ses Elus ; quel état doit-on faire des petits travaux d'une vie reglée, & des petites contradictions, fâcheries, incommoditez par lesquelles il permet que nous soyions éprouvez ?

IX. Il faut se joindre en esprit avec les Saints qui sont déja habitans de la celeste Jerusalem, qui regardent nos combats & nos dangers de ce lieu de sureté & de paix. Il faut les prendre pour intercesseurs, leur exposer nos miseres & nos necessitez, implorer leur secours, & principalement celuy de ceux à qui on a quelque devotion particuliere.

X. Il faut s'animer par l'esperance d'être bien-tôt uni avec eux, & considerer le reste de notre vie qui nous en separe, comme un néant ou comme un jour. Car si saint Augustin a pû dire qu'il n'y avoit qu'un jour qu'Adam avoit été chassé du paradis, parce que ce n'est rien que l'espace des années qui se sont écoulées depuis ce temps-là ; on peut dire à plus forte raison que nous verrons demain cette heureuse compagnie si nous en sommes trouvez dignes, puisque cela peut être vray à la lettre, que le jour de notre mort est toujours tres-proche, & que le temps qui nous en separe ne vaut pas la peine d'estre compté. En quelle disposition devrions-nous donc estre pour meriter d'estre unis à cette troupe de Bienheureux, & quel autre soin devrions-nous avoir que d'étouffer en nous tous les sentimens qui sont indignes de cette sainte & heureuse societé ?

XI. La journée que Dieu nous donne

& dans laquelle nous allons entrer nous peut faire meriter d'y être reçus, & nous avons droit de la regarder comme un talent que Dieu nous met entre les mains pour acheter l'éternité bienheureuse. Et c'est ce qui nous doit faire comprendre l'horrible folie qu'il y a, de l'employer pour acheter je ne sçay quelles satisfactions fades, languissantes, & toujours courtes & passageres, qui ne laissent que des dégousts & de l'amertume.

Il faut tascher d'estre vivement touché de l'excés de cette folie, & se resoudre d'employer le temps à la fin pour laquelle Dieu nous l'a donné, & de se mettre en état de luy pouvoir rendre un compte fidelle de l'usage que nous en avons fait.

Cet usage doit estre de l'employer à executer ses volontez par l'observation fidelle de ses préceptes & de ses loix dans toutes nos actions. Et c'est ce qui nous fait naturellement passer à la cinquiéme partie de ces exercices, qui consiste à prévoir & à regler toutes nos actions par la loy Dieu, en la consultant sur tous nos devoirs.



CHAPITRE VIII.

De la prévision & du reglement des actions de la journée.

QUi aimeroit la loy de Dieu autant qu'on la doit aimer, ne cesseroit point de la mediter & de la consulter dans toutes les actions de la journée, selon ce que dit
Psal. 118. David : *Que j'aime votre loy, Seigneur ! Elle est le sujet de mes meditations durant tout le jour*; & qui la mediteroit tout le jour n'auroit pas besoin d'en faire un exercice particulier au commencement de chaque journée. Mais parce que cet amour de la loy de Dieu n'est pas aussi vif dans la plusparτ des Chrétiens qu'il y devroit estre, il est necessaire qu'ils tâchent de l'exciter par divers exercices de pieté ; & l'un des plus utiles est de prendre un temps particulier le matin pour prévoir leurs actions, & les regler selon ce qu'elle prescrit, afin que se l'estant renduë presente, ils n'ayent plus dans le cours de la journée qu'à y jetter des regards de temps en temps pour se conduire selon ses regles.

I. C'est en quoy saint Bernard fait consister l'une des principales parties de ce qu'il appelle *Consideration*, à laquelle il veut que l'on donne tous les jours quelque temps.

Car il marque que dans ce temps l'on doit prévoir & regler ses actions par avance, de peur, dit-il, que ce qui pourroit nous être utile, si nous le faisions avec prémeditation, nous devienne dangereux étant fait inconsiderément & avec précipitation.

II. Il seroit trop long de marquer icy tout ce que l'on doit considérer dans le reglement de ses actions. Il suffit de dire en general qu'il y en a quelques-unes qui dépendent de devoirs communs fondez sur des loix generales, & d'autres qui dépendent de notre état & de nos dispositions particulieres.

III. Pour regler les devoirs communs il faut sçavoir les regles communes. Pour regler celles qui dépendent de l'état particulier, il faut d'abord sçavoir si nous sommes dans l'état où Dieu nous veut, & ensuite être instruit des obligations de cet état.

IV. Il ne suffit pas même de sçavoir en general qu'une action & une occupation sont conformes à notre état. Car comme souvent on ne peut satisfaire à tout, il faut faire choix des occupations les plus importantes & les plus necessaires; & il y a des regles pour les discerner.

V. La considération de notre disposition interieure & de l'état de notre ame doit entrer dans ce choix d'actions. Car on peut

souvent se dispenser de celles qui nous peuvent estre une occasion de tentation. On ne doit point deliberer, par exemple, s'il faut secourir une personne qui est dans une extrême necessité, lors que l'on n'est pas dans l'impuissance de le faire. Mais pour les charitez communes, quoy qu'elles soient en quelque sorte convenables à tous les états, on peut neanmoins douter quelquefois avec raison si elles sont convenables à certaines personnes. Car il y en a que Dieu appelle à une plus grande retraite. Il y en a d'autres qui n'ont pas assez de forces spirituelles pour resister aux tentations de vanité, de complaisance, & de confiance en soy-même, qui naissent de ces actions, qui font souvent que les personnes deviennent plus dissipées, plus legeres, plus présomptueuses, & plus pleines d'elles-mêmes.

VI. Il faut prévoir dans cet exercice non seulement le corps de ses actions, mais aussi l'esprit avec lequel on les doit faire & les vûës que nous y devons avoir, afin que ces vûës se presententdans le coursdes actions. Il en faut aussi prévoir l'ordre & la disposition, n'y ayant rien qui contribuë davantage au reglement de l'ame ni qui ferme plus la porte aux recherches secretes qui se glissent dans nos actions, que de les faire dans un certain ordre qui ne donne point

lieu au caprice & à l'inconstance de l'amour propre.

VII. Il faut pourtant prendre garde de ne se prescrire pas une regle si serrée que l'on n'ose prendre la liberté de préferer les necessitez & les engagemens de charité qui se presentent sans qu'on les ait pû prévoir. Car, comme dit saint Augustin, il ne faut pas estre dereglez par le desir de conserver nos reglemens. Or c'est un dereglement de ne préferer pas la volonté de Dieu à la nôtre.

VIII. Enfin il faut éviter en prévoyant ses actions, de perdre trop de temps dans l'examen de quantité de petites actions qui ne meritent pas qu'on s'y applique. Et souvent il vaut mieux choisir au hazard dans ces choses à peu prés indifferentes, que de s'amuser à peser & à discerner celles qui sont les plus agréables à Dieu. C'est l'avis de saint François de Salles. Et cet avis est sur tout necessaire aux personnes scrupuleuses, qui ayant un grand desir de suivre la volonté de Dieu en tout, s'éloignent sans y penser de cette volonté par la multitude de leurs reflexions sur quantité de petites actions, parce qu'elles y employent un temps qu'elles devroient employer à des choses plus importantes, & qu'elles ne font que s'embarasser inutilement par ces reflexions inutiles. Il suffit donc à l'égard de

ces sortes de choses, de n'y voir rien qui nous en doive éloigner. Peut-estre que la lumiere venant à croistre on y verra des differences que l'on n'y voit pas : mais pendant que l'on ne l'a pas encore, il faut se regler par cette lumiere superieure ; qu'il vaut mieux s'exposer à faire de petites fautes que de se jetter dans un embarras d'esprit qui en peut causer de beaucoup plus grandes.

IX. Il y a des actions que l'on peut prévoir en particulier, & que l'on peut par consequent regler par avance. Mais il y en a d'autres ausquelles on se trouve engagé sans les avoir pû prévoir ; & tout ce que l'on peut faire pour s'y préparer, est de penser de quelle sorte on se doit conduire dans les engagemens imprévus, & de faire resolution de ne s'y pas abandonner tout d'un coup, d'arrester l'impetuosité de son esprit pour considerer s'ils sont conformes à nos devoirs, & de prendre interieurement l'ordre de Dieu avant que de les entreprendre.

X. Il n'est pas permis dans les Religions bien reglées de faire la moindre chose sans la permission du Superieur ou de la Superieure ; & quoy qu'on puisse souvent juger qu'il est sans apparence qu'ils la refusent, on ne laisse pas de la leur demander, & pour s'humilier par cette demande, & pour san-

ctifier cette action par l'obeïssance. Ceux qui ne peuvent rendre ce respect à Dieu en s'humiliant ainsi sous un Superieur visible qui le represente, devroient au moins s'humilier interieurement aux yeux de Dieu, & luy demander sa benediction & sa permission dans chaque action particuliere. Mais pour le faire plus facilement le long du jour, & pour resister à l'impression des objets qui nous emportent, il faut s'y préparer tous les jours dans l'exercice du matin par la resolution de reprimer les saillies de la nature, qui préviennent Dieu continuellement dans les rencontres qui se présentent, & qui nous y font rechercher nos propres satisfactions, à moins que nous n'ayons un soin continuel de les arrêter & de les mortifier.

XI. Il est utile de considerer pour cela les suites que peuvent avoir les moindres engagemens temeraires, & les moindres fautes par lesquelles on s'écarte de ses devoirs. Car si l'on y prend garde, les chûtes les plus funestes qui arrivent aux Chrétiens qui tombent, sont précedées & attirées d'ordinaire par des fautes qui ont pû leur paroître tres-legeres, & ausquelles ils n'ont peut-estre pas fait de reflexion. Les premiers anneaux de la chaîne de la reprobation de ceux qui perdent la justice, ne sont composez que de legeretez, d'inconsidera-

tions, d'imprudences, de negligences, de temeritez. On s'engage à une visite inutile, on y entend parler temerairement de quelqu'un, on reçoit cette impression & on la fait paroître ensuite dans ses paroles, ce que l'on dit est rapporté, il en naist une querelle & une rupture, & ensuite une extinction de la charité. Il y a une infinité d'autres engagemens, dont on ne sçauroit reconnoître le danger au commencement, & qui ne laissent pas d'estre tres-funestes dans leurs suites. Et le seul moyen de les éviter, est de trembler à chaque pas que l'on fait, & de recourir sans cesse à Dieu en reconnoissant humblement devant luy notre aveuglement & notre ignorance, & luy demandant sans cesse la grace de marcher dans ses voyes sans s'en écarter.

XII. C'est aussi dans cette partie de l'exercice du matin qu'on doit s'exciter à l'amour de cette loy en meditant ces paroles
Ps. 18. de David : *La loy de Dieu est toute pure, elle convertit les ames : La parole du Seigneur est fidelle, & elle rend sages les petits : Les ordonnances du Seigneur sont droites, elles répandent la joye dans le cœur : Le commandement du Seigneur est plein de lumiere, & il illumine les yeux*; ou en repassant dans son esprit quelque partie de ce Pseaume admirable où David a exprimé ses transports pour la beauté de la loy de Dieu.

XIII. C'est le temps de contempler le prix des actions qui y sont conformes, qui sont renduës par là éternelles comme cette loy, qui suivent les justes dans l'autre vie, qui deviennent l'objet éternel de la complaisance de Dieu. Car ce qu'il aime, il l'aime toujours, il l'approuve toujours, il le recompense toujours.

XIV. C'est le temps de considérer la difformité horrible des actions contraires aux loix de Dieu, qui sont éternellement condamnées par cette loy toujours vivante, toujours subsistante, & qui attirent necessairement à ceux qui les font ou des peines temporelles s'ils s'en repentent, ou des supplices éternels s'ils ne s'en repentent point.

C'est le temps de rougir de ces actions & de se demander à soi-même, quel fruit l'on a tiré de tout ce que l'on a fait pour contenter ses passions ; & s'il nous reste autre chose de ces satisfactions que l'on a recherchées, qu'un dégoût, qu'un repentir, qu'une crainte du jugement que Dieu en fera.

XV. C'est le temps de se dire à soi-même ces paroles de saint Pierre : *Le fidelle qui* 1. Pet.
est mort à la concupiscence charnelle a cessé c. 4.
de pécher, & durant tout le temps qui luy v. 1.
reste il ne vit plus selon les passions de l'homme, mais selon la volonté de Dieu. * *Il vous* v. 2.
doit suffire que dans le temps de votre premiere vie vous vous êtes abandonné aux

mêmes passions que les payens. Si nous avons donc esté assez malheureux pour vivre par le passé selon nos caprices & les desirs dereglez de notre cœur, faisons resolution chaque jour de renoncer à cette vie, & de consommer ce qui nous en reste dans l'observation fidelle des loix de Dieu.

XVI. Enfin c'est le temps de reconnoître que pour marcher dans les voyes de Dieu, il faut que Dieu nous y fasse marcher. *Faciam ut in justificationibus meis ambuletis.* Et ainsi pour en obtenir la grace, il faut s'adresser à Dieu, en le priant de nous découvrir sa loy & de nous la faire observer.

CHAPITRE IX.

De la préparation aux tentations dont on est ordinairement attaqué.

COmme on regle plus facilement ses actions dans le cours de la journée lors qu'on les a reglées par avance dans l'exercice du matin, on est aussi plus fidelle dans les tentations, quand on les a prévûës, & qu'on s'y est préparé auparavant. Et c'est ce qui oblige ceux qui ont soin de leur salut & de leur avancement dans la pieté, de jetter tous les jours les yeux sur les tentations où leurs emplois les exposent, & de s'y préparer par quelques considerations qui leur

donnent de la lumiere pour les découvrir, & de la force pour y resister.

I. On ne manque point dans les places assiegées de faire tous les jours la ronde pour voir si tout est en bon état, si chacun est bien préparé à resister aux ennemis, s'ils ne forment point de dessein de surprendre ou d'attaquer la place par quelque endroit. Mais combien avons-nous plus d'interest de faire une revuë chaque jour sur les desseins du démon, sur les pieges qu'il nous dresse & sur les moyens de luy resister, puisque ces pieges sont bien plus cachez & plus difficiles à découvrir, que ces attaques sont bien plus continuelles, & qu'il n'y va pas de moins pour nous que de la perte de notre ame pour l'éternité, s'il s'en rend maistre dans le temps.

II. La veuë qu'on doit avoir dans cette préparation est qu'il ne se faut pas seulement appliquer aux tentations manifestes, mais aussi aux tentations cachées, soit pour tâcher de les découvrir; soit pour demander à Dieu la grace qu'il nous en préserve. Nous devons supposer que notre ennemy est beaucoup plus fin que nous; qu'il a une infinité d'adresses & de desseins que nous ne découvrons pas; qu'il tâche quelquefois de nous perdre par les choses qui nous sont les moins suspectes. Nous en voyons tous les jours des exemples dans les autres, &

souvent nous connoissons clairement que sans s'en appercevoir ils s'engagent dans les pieges du démon. Nous devons donc craindre sans cesse ce même danger pour nous, & demander sans cesse à Dieu qu'il nous en délivre.

III. Il ne faut pas seulement faire attention aux grandes tentations, qu'il est presque inutile de prévoir, parce qu'on en est assez averti par leur importance : mais il faut aussi prévoir les petites qui y préparent ; puisque c'est par la fidelité que l'on pratique dans les petites choses, qu'on obtient la grace d'être fidelle dans les plus grandes.

IV. Il ne faut pas seulement prévoir les tentations, mais il faut autant qu'il est possible, remplir son esprit des veritez de foy qui y sont contraires. Car c'est ainsi que Jesus-Christ nous a appris à les vaincre par son exemple, & que saint Paul nous recommande de les repousser, en nous ordonnant de nous armer du bouclier de la foy pour éteindre tous les traits enflammez du démon.

V. Il y en a de differentes selon les diverses especes de tentations. Mais en voicy quelques-unes de generales, & qui servent à toutes les tentations. Premierement il faut tâcher de penetrer plus avant que la surface qui paroît à nos sens, & d'aller

jusqu'à

juſqu'à ce qui en eſt la veritable cauſe. Car ce qui nous trompe, c'eſt que d'ordinaire nous nous arrêtons à la créature ou qui nous flatte ou qui nous irrite, ſans aller plus avant. Mais ſi nous voyions dans ces créatures la rage du demon qui les remuë & qui ne tend qu'à nous perdre, nous ne penſerions qu'à rendre inutiles ſes deſſeins.

VI. C'eſt par cette conſideration que S. Auguſtin fortifie les Chrétiens contre la tentation de haine pour leurs ennemis. Mettez-vous, leur dit-il, devant les yeux que vous avez deux ennemis, l'un manifeſte, l'autre caché; que l'homme eſt l'ennemy manifeſte, & le diable l'ennemy caché. Cet homme vous eſt ſemblable ſelon la nature, quoy qu'il ſoit fort different de vous en ce qui regarde la foy & la charité : mais il peut devenir ſemblable à vous en l'un & l'autre. Eſtant donc attaquez par deux ennemis; ſi vous en connoiſſez un par les ſens, connoiſſez l'autre par la foy : aimez l'un, & gardez-vous de la malice de l'autre. Le deſſein de cet ennemy que vous voyez eſt de vous rabbaiſſer dans les choſes par leſquelles vous eſtes au deſſus de luy. Si vous le ſurpaſſez en richeſſes, il veut vous rendre pauvre; ſi c'eſt un honneur, il veut vous en priver; ſi c'eſt en force, il tâche de vous rendre plus foible. Le diable qui eſt cet en-

In Pſ. 54.

» nemy caché en veut faire de même. Il veut
» vous oster ce qui vous met au dessus de luy.
» Or si c'est la felicité temporelle qui vous
» met au dessus des hommes, c'est la charité
» qui vous met au dessus du diable.

On peut appliquer cette même considération à toutes les autres tentations ; puis qu'on y peut toujours découvrir le démon caché, & le dessein qu'il a de nous perdre.

VII. Il y a toujours quelque chose de trompeur dans toutes les tentations, & elles nous font des objets tout autres qu'ils ne sont. Il est donc utile, lors que nous en sommes exemts, de considerer ces mêmes objets & d'en porter un jugement veritable. Et pour le mieux faire il faut se representer quel sentiment on en aura quand on sera prest de mourir, ou aprés la mort. Car ce jugement qui se fait dans la vûë de la mort & de l'éternité est le seul veritable, & tous les autres sont faux & trompeurs.

VIII. Mais quelque soin que nous apportions pour nous préparer aux tentations, il faut reconnoistre humblement devant Dieu que nous sommes dans l'impuissance de resister d'une maniere chrétienne non seulement aux plus grandes, mais aussi aux plus petites. Car, comme dit un grand Pape, comme nous les surmontons lors que Dieu nous assiste, elles nous surmontent aussi infailliblement lors qu'il ne nous assiste

pas : *Neceſſe eſt ut quo auxiliante vincimus, eo iterum non auxiliante vincamur.* Innoc. I. ad PP. Conc. Carth. ap. Aug. Ep. 91.

IX. Pour concevoir plus vivement l'état où nous ſommes dans ce monde parmi les tentations qui nous attaquent, on peut ſe repreſenter tous les hommes comme ſuſpendus au milieu de l'air par un filet delié, dont Dieu tient le bout, & ayant ſous eux un gouffre épouvantable remply d'une infinité de monſtres qui s'élancent vers eux pour les devorer, mais qui ne leur ſçauroient nuire tant que Dieu les tient ainſi attachez. Qui pourroit s'imaginer que ces miſerables, au lieu de jetter continuellement les yeux, & de pouſſer des cris vers Dieu, dont leur vie dépend ſi abſolument, ne fiſſent effort au contraire que pour rompre ce fil qui les y tiendroit attachez, que pour l'obliger à les abandonner & à les laiſſer tomber dans ce précipice? C'eſt neanmoins ce que les hommes font tous les jours. Et c'eſt ce que nous ferons nous-mêmes, ſi Dieu ne nous garantit de cette tentation comme des autres.

Rien ſans doute ne ſeroit plus capable de nous humilier devant Dieu & de nous faire haïr cette vie que la vûë de cet état ſi nous le concevions comme il faut. Et l'attache que nous avons au monde, la crainte que nous avons de le quitter, eſt une preuve évidente que nous n'en avons tout au plus

qu'une idée sombre & confuse, dont notre cœur n'est nullement penetré.

X. Mais en nous humiliant sous la main de Dieu par la vûë de nos dangers, il faut se relever en même temps par celle de ses misericordes, & par l'experience de celles qu'il nous a faites nonobstant nos infidelitez & nos ingratitudes ; & il faut dire avec confiance en sa bonté, qu'il nous a délivrez, qu'il nous délivre, & qu'il nous délivrera de tous ces perils : *Eripuit, eripit, eripiet.*

XI. Ainsi cet exercice doit consister à concevoir dans son cœur des sentimens d'humilité, de crainte, de dégoût du monde, d'esperance & de confiance. Mais afin que tout cela ne se reduise pas à des vûës generales, qui pourroient n'être que de pures speculations, il faut tâcher de les appliquer à des pratiques particulieres, en se prescrivant certaines actions pour résister aux tentations qu'on aura prévûës, & particulierement à celles où l'on succombe le plus ordinairement, comme des actions de douceur envers ceux dont l'humeur nous porte à l'aigreur & à l'impatience; de silence & de retenuë dans les occasions où l'on a accoûtumé de se trop répandre, de mortification dans celles où l'on est tenté d'intemperance & de relâchement.

Et sur tout il faut se préparer contre la tentation des tentations & qui donne lieu à

toutes les autres, qui est l'oubli de Dieu & le manquement de vigilance, en renouvellant devant Dieu tous les jours les resolutions que l'on doit avoir souvent prises de se tenir attentif à sa presence, & en luy demandant la grace de les observer.

CHAPITRE X.

Quel est l'usage que l'on doit faire de cet exercice.

IL n'y aura sans doute personne à qui il ne vienne dans l'esprit en lisant ce que nous avons dit ci-dessus touchant les diverses partiesde cet exercice dumatin, qu'il n'y en a aucun qui ne pût occuper tout le temps que l'on destine à l'Oraison, & que non seulementcet exercice entier absorbera toute l'Oraison, mais que les premieres parties ôteront souvent le temps qu'on voudroit donner aux autres ; qu'ainsi il y en aura qui s'arrêteront à adorer Dieu, ce qui fait l'entrée de cet exercice; d'autres qui employeront leur temps à la consideration de ses bienfaits, ce qui fait la seconde ; & qu'il y en aura peu qui parviennent jusqu'à la derniere, & qui par consequent soient en état de s'entretenir d'autres sujets de prieres que de ceux-là.

J'ay déja prévenu cette objection en quel-

que endroit. Mais je croi devoir ajoûter ici que si c'est Dieu qui nous tient occupez de quelques-unes des considerations que nous avons marquées, il est vrai que nous y pouvons être long-temps arrêtez, mais aussi nous nous en devons tenir heureux. Et en ce cas nous ne devons pas nous mettre en peine d'aller plus avant, puisque nous serions arrivez d'abord par cette voïe abregée au terme où nous prétendions aller. Toutes ces diverses considerations ne tendant qu'à allumer en nous l'amour de Dieu, si Dieu l'allume par une seule, nous avons ce que nous devions prétendre, & nous faisons en l'aimant, beaucoup plus que par toute cette diversité d'actes. Cet amour même les comprend tous, parce que Dieu les y découvre, & qu'il voit qu'une ame qui l'aime véritablement est humble & reconnoissante, qu'elle déteste ses pechez, qu'elle est resoluë de les éviter par toutes les voyes qu'elle croit y pouvoir servir.

Mais si Dieu laisse davantage notre esprit à soy-même, & qu'il ne l'assiste pas d'une maniere particuliere, il n'est pas vray que toutes ces considérations suffisent pour l'occuper tout le temps, je ne dis pas d'une heure, mais d'une demie-heure & de beaucoup moins.

Car premierement il n'est pas besoin de repasser tous les jours dans son esprit toutes

ces considerations. On ne les a proposées qu'afin qu'on en pust choisir tantost l'une & tantost l'autre, selon qu'on en seroit plus touché.

2. Quand l'esprit n'est pas arresté par un mouvement sensible du cœur, il parcourt tout d'une vûë une infinité de choses ; & comme c'est l'estat de la pluspart du monde, il y en aura peu qui se plaignent dans la pratique, que cet exercice les embarrasse de trop de considerations, & les tient trop long-temps occupez.

3. Quand on se sent fortement attiré à s'entretenir devant Dieu de quelque sujet particulier, on peut reduire les considerations que nous avons marquées à des vûës plus generales ; comme par exemple à des actions de graces pour tous les bienfaits de Dieu sans les envisager en détail, & ainsi des autres. Et estant ainsi reduites, ce ne seront que six petites prieres, qui pourront presque estre renfermées dans autant de versets de quelque Pseaume.

L'on adorera Dieu, par exemple, d'une seule vûë d'esprit en luy disant : *Seigneur, qui est semblable à vous ? Domine Deus virtutum quis similis tibi ?* ou bien par ces paroles de saint Thomas : *Mon Seigneur & mon Dieu : Dominus meus & Deus meus.* On le remerciera de tous ses bienfaits en lui disant : *Que rendrai-je au Seigneur pour*

tous les biens qu'il m'a faits? QUID *retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi?* On entrera dans un esprit de componction en disant : *Seigneur, ayez pitié de moy qui suis un pecheur :* DEUS *propitius esto mihi peccatori.* On se souviendra de la fin derniere de ses actions en disant : *Que vos tabernacles sont aimables, ô Dieu des armées ! Mon ame brûle du désir de se voir dans votre palais :* QUAM *dilecta tabernacula tua Domine virtutum ! Concupiscit & deficit anima mea in atria Domini.* On disposera & on reglera ses actions en les prévoyant tout d'une vûë, & disant à Dieu : *J'ay juré, j'ay resolu de garder tous les commandemens de votre justice :* JURAVI *& statui custodire judicia justitiæ tuæ.* On se préparera aux tentations en disant : *Seigneur, soyez attentif à me secourir. Hâtez-vous, Seigneur, de m'assister.* DEUS *in adjutorium meum intende. Domine ad adjuvandum me festina.*

Il est donc inutile de craindre que l'esprit ne soit trop chargé de ces considérations ; puisque l'on n'en prend que ce que l'on en veut, qu'autant que l'on y trouve d'ouverture, que l'on s'en sent touché, & que Dieu nous applique par sa lumiere & par les mouvemens de son esprit.

Mais il est bon néanmoins de se les rendre presentes pour y revenir quand on ne trouve aucune entrée dans les autres medi-

tations particulieres. Car ces vûës tendant directement à la pratique de la vertu & à la correction de nos mœurs, sont toujours les plus utiles ; & comme elles comprennent nos desirs generaux & particuliers, on y peut passer de toutes les autres considérations.

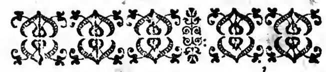
Il arrivera même si l'on s'y exerce, qu'outre les considérations que nous avons marquées, l'esprit en formera une infinité d'autres semblables, qui devenant tres-presentes à l'esprit, luy serviront de retraite lors qu'il se sentira dans la sterilité & dans le dégoût. Et cela ne doit pas être compté pour un petit avantage, puisque l'on trouvera par là en même temps le secret de s'occuper de bonnes pensées, & de se délivrer des mauvaises.

Enfin, comme nous avons déja dit, il y a bien des gens à qui leur état ou la qualité de leur esprit, ne permet pas de donner ny une heure ny une demie-heure à l'Oraison mentale, & d'autres qui aiment mieux choisir un autre temps que le matin & la faire en lisant l'Ecriture ou quelque Livre de pieté, & en s'arrêtant selon qu'ils se trouvent touchez de ce qu'ils lisent.

Toutes ces personnes ne laissent pas d'avoir besoin de l'Exercice du matin, puis

qu'il faut qu'ils adorent Dieu, qu'ils le remercient de ses bienfaits, qu'ils luy demandent pardon de leurs pechez, qu'ils pensent à leur fin derniere, qu'ils prévoyent & disposent leurs actions, qu'ils se préparent aux tentations. Mais ils peuvent en demeurer là, & n'y pas joindre des sujets particuliers. Et ainsi à l'égard de ces personnes, l'Exercice que nous avons décrit tenant lieu de toute leur méditation, puis qu'elles n'en font point d'autre à cette heure-là, on ne doit pas craindre qu'il leur ôte le temps qu'elles destinoient à d'autres sujets.





TRAITÉ DE LA PRIERE.

PREMIERE PARTIE.

LIVRE SECOND.

Methode de mediter les sujets particuliers.

CHAPITRE PREMIER.

Qu'il est utile outre ces sujets generaux de s'appliquer encore chaque jour à quelques sujets particuliers.

LE Saint Esprit qui a tant fait écrire de differentes veritez dans les Livres saints qui en a tant inspiré aux Peres, qui nous en découvre tant dans les évenemens ordonnez & reglez par sa providence & par ce qui se passe en nous & autour de nous, n'a pas sans doute intention que nous ne nous y appliquions point, que nous ne

nous en servions point pour la nourriture de nos ames, que nous demeurions affamez au milieu de tant d'alimens spirituels que sa bonté nous a préparez, & pauvres dans une si grande abondance de richesses.

Et l'Eglise de même proposant le long de l'année à la devotion des fidelles tant de differens mysteres, tant de saintes solemnitez, & leur marquant même chaque jour certains Saints à honorer, ne prétend pas sans doute que ce ne soient que des spectacles steriles, dont ils ne tirent aucun fruit pour s'animer à l'amour de Dieu, pour s'avancer dans la vertu, & pour se corriger de leurs défauts.

Il faut donc se nourrir, s'enrichir, se fortifier, s'instruire par toutes les diverses veritez & les differentes instructions renfermées dans toutes ces sources ; & l'on en doit dire ce que saint Augustin dit en particulier de l'Ecriture sainte : *Ces forests n'auront-elles point leurs cerfs, qui s'y retirent, qui s'y promenent, qui y paissent, qui s'y reposent, & qui ruminent la pasture qu'ils y auront prise ?*

Con-fess. l. 11. c. 2.

Ainsi il n'est pas juste de borner tout à fait la pieté des fidelles aux objets ausquels nous avons dit qu'ils se doivent principalement appliquer, & que nous avons renfermez dans l'exercice du matin. Ils peuvent passer à d'autres, quand ce ne seroit

que pour éviter le dégoust que la misere humaine fait trouver dans ceux où l'on s'applique si souvent, quelque saints & quelque importans qu'ils puissent être.

Dieu s'estant accommodé à cette infirmité des hommes par la diversité des instructions qu'il leur a données, & leur ayant même souvent proposé les mêmes veritez sous differentes formes & sous differentes images pour les leur rendre moins ennuyeuses, il ne leur faut pas rendre cette condescendance inutile, & il les faut plutost porter à s'en servir pour leur édification.

En meditant même ainsi les veritez de l'Ecriture & les autres objets de pieté que l'Eglise nous propose, on ne s'éloignera pas de ceux ausquels on se sera appliqué dans l'exercice du matin. Car toutes les instructions qu'on en tirera se termineront toujours à aimer & à adorer Dieu, à le remercier de ses bienfaits, à entrer dans des sentimens de componction, à découvrir les tentations, à regler ses actions, à mépriser le monde, & à desirer le ciel : de sorte que ce ne sera que continuer le même exercice par où l'on aura commencé, mais par des considerations differentes qui en osteront le dégoust.

Or comme toutes les actions de pieté qui se peuvent pratiquer le long de la journée & en divers temps, se peuvent aussi assigner

à un certain temps reglé, afin que les occupations ne nous les fassent pas oublier & ne nous en détournent pas, il est clair qu'il est bon, aprés avoir satisfait à l'exercice dont nous avons parlé au livre précedent, de prendre encore ou immediatement en suite ou à une autre heure du jour, un certain temps pour s'appliquer à ces autres objets que l'on choisira pour sujet de l'Oraison.

Pour en donner une idée plus distincte, on peut dire en general que ces sujets d'occupation & d'entretien devant Dieu peuvent estre de deux sortes. Car ou ils seront pris de nos besoins & de nos attraits particuliers, ou ils seront tirez des objets communs de pieté, qui sont proposez à la devotion de tous les fidelles.

J'appelle sujets pris de besoins & d'attraits particuliers, quand on se propose, par exemple, de mediter sur la vocation qu'on doit embrasser, comme le Mariage, la Religion, les Ordres sacrez : quand on s'occupe d'une certaine vertu, dont on a beaucoup de besoin ; d'un vice où l'on est porté ; d'une passion que nous sentons vivement, & qui nous engage en diverses fautes; des devoirs de sa condition & de son estat : quand ayant été frappé de quelque accident extraordinaire, on en prend sujet de mediter le néant & la misere de cette vie : quand on s'applique

aux moïens particuliers de surmonter quelque tentation qui nous attaque ; & enfin quand on prend pour matiere de sa priere quelque verité dont on est particulierement touché, & qui nous est fort importante pour la conduite de notre vie.

Ces sujets particuliers étant liez avec nous par l'interêt évident que nous avons de nous en instruire, & par quelque attrait que nous sentirons à y penser, sont sans doute les plus favorables pour s'entretenir devant Dieu. Car premierement ils sont plus dans l'ordre de la providence, qui permet ces évenemens & ces besoins, & qui nous oblige parlà d'y être particulierement attentifs ; & de plus notre esprit s'y applique plus facilement qu'à d'autres, & y trouve d'ordinaire plus d'ouverture.

Tous les objets que nous avons marquez dans l'exercice du matin peuvent en cette maniére devenir les sujets de l'Oraison toute entiere, s'il arrive quelque chose qui nous y applique en particulier, & qui fasse que notre esprit en soit frappé.

Si nous nous sentons, par exemple, dans quelque occasion touchez particulierement de quelques bienfaits de Dieu : si nous nous sentons pressez de quelque tentation : si quelque rencontre nous porte à rentrer plus vivement en nous-mêmes, à nous examiner avec plus de soin : si nous sommes saisis

de la pensée de la mort ou de la crainte de l'enfer, il est bon d'en faire alors le sujet de sa priere.

L'attention que l'on doit avoir le long du jour à la presence de Dieu peut fournir quantité de ces sujets particuliers d'Oraison, & l'on les doit ordinairement préferer à ceux pour lesquels on sent moins d'attrait, & ausquels l'esprit n'est pas attaché par quelque vûë, & quelque sentiment qui l'y arréte.

Si l'on avoit soin de ramasser ainsi ces sortes de sujets on trouveroit peut-être quelque remede à cette dissipation, cet égarement, & cette instabilité d'esprit, que tant de personnes éprouvent en s'appliquant au sujet de meditation qui se trouve dans la suite de quelque Livre qu'elles ont choisi.

Mais comme on n'a pas neanmoins toujours des sujets de ce genre-là, & que la rencontre même des fêtes & des solemnitez nous donne de l'attrait pour les objets communs proposez à tous les fidelles, on en doit faire aussi le sujet de son Oraison, & l'on ne doit point sur tout laisser passer les grandes solemnitez que l'Eglise a établies sans avoir tâché de tirer par la meditation le fruit qu'elle a eu dessein de nous procurer.

CHAPITRE II.

Comment il faut pratiquer la methode de diviser l'Oraison en meditations, affections, & resolutions.

IL n'y a rien de plus ordinaire que de prescrire à ceux qui s'occupent devant Dieu de quelque sujet d'Oraison, de considerer ce sujet, d'en faire naistre des affections, & ensuite de former des resolutions pour pratiquer certaines vertus, & combattre certains défauts.

Cet ordre paroist n'avoir rien que de naturel. Car le but de la contemplation de la verité est de l'aimer ; ce qui comprend les affections. Et si l'amour est veritable il doit produire naturellement les actions qui sont comme renfermées dans la resolution de les faire.

On peut dire en ce sens que l'Oraison ne dispose pas à la vie Chrétienne, mais qu'elle la contient toute. Car si nos resolutions sont sinceres & effectives, Dieu y voit toutes les bonnes actions comme dans leur source & dans leur racine, puis qu'il ne regarde dans nos actions, même quand elles sont faites, que la bonne volonté qui les a produites.

Mais pour ne se pas tromper, il faut bien

distinguer les affections qui sont la veritable priere, & qui en font tout le merite, & les resolutions effectives qui contiennent les bonnes actions, & qui en sont la racine, de ce que l'on appelle d'ordinaire dans l'Oraison, *affections & resolutions*.

Car les veritables affections ne tiennent point ainsi une place separée dans notre Oraison, de ce qu'on appelle Considerations. Elles peuvent fort bien les accompagner, & même les préceder. On peut porter à l'Oraison l'affection toute émuë, & toute enflammée; & l'on doit même tâcher que les considerations ne soient pas seches & steriles, mais qu'elles soient toujours animées de quelques mouvemens de la volonté. Il n'arrive que trop souvent aussi qu'aprés avoir fait une meditation fort reguliere & avoir passé des considerations aux affections, on n'a pourtant aucune affection veritable dans le cœur.

Il en est de même des resolutions effectives. Elles sont renfermées dans l'affection sincere, & souvent Dieu les voit dans le cœur dés le commencement de l'Oraison. Souvent aussi il ne les y voit pas aprés qu'on les a le plus fortement conceuës & exprimées dans son esprit. Car il ne faut pas s'imaginer que la volonté agisse avec un ordre si reglé, ny qu'elle laisse ainsi faire à l'esprit son action sans s'en mêler,

& qu'ensuite elle commence à s'ébranler par les affections en faisant taire l'esprit, & puis qu'elle commence d'agir d'une autre sorte en formant des resolutions. Tout cela n'est point ainsi distingué dans l'esprit. Souvent il connoît, il aime, il forme des resolutions tout à la fois.

On ne sçauroit même separer absolument la considération de l'affection. Car quoy qu'on puisse bien connoître la verité sans l'aimer, on ne la peut aimer sans la connoître. Et les resolutions de même renferment toujours & des affections & des connoissances de ce que l'on se resout de faire, & des motifs qui nous y portent, puisque ce sont ces motifs qui font impression sur l'esprit, & qui le déterminent à prendre ces resolutions.

Quelle est donc l'utilité de cette distinction de l'Oraison en trois parties, & qu'est-ce que l'on entend par ces *affections* & ces *resolutions* que l'on separe ainsi des *considerations*? Le voicy:

C'est que l'on peut considérer trois choses à l'égard de l'objet de pieté qui fait le sujet & la matiere de notre Oraison.

1. Ce que cet objet est en luy-même ; 2. quels mouvemens il doit exciter en nous; 3. quelles actions ces mouvemens doivent produire.

La vûë de l'objet en luy-même s'appelle

consideration La vûë des mouvemens qui en doivent naître s'appelle affection. Et la vûë des actions où ces mouvemens nous doivent porter, s'appelle resolution.

Si je considere Jesus-Christ sur le calvaire & que je contemple l'excés de ses souffrances tant exterieures qu'interieures : si je tâche d'entrer dans le cœur de Jesus-Christ où je trouve tous les hommes & moy en particulier, & que j'y découvre que mes pechez ont fait partie de ses souffrances, que ce sont eux qui l'ont attaché à cette Croix, cela s'appellera encore considération. Si je viens à considérer quels mouvemens de reconnoissance, d'amour, de componction, de haine du peché, de penitence ces souffrances d'un Dieu doivent produire dans notre cœur, que je me forme une idée de ces mouvemens interieurs comme si je les avois effectivement, cela s'appellera affection. Et enfin si j'applique ces mouvemens à des actions particulieres par la vûë de ce qu'ils doivent produire en nous, & que je conçoive fortement l'idée de ma volonté déterminée à ces actions, cela s'appelle resolution.

Ainsi dans la verité les affections & les resolutions que l'on separe des considérations, ne sont en effet que des considérations d'un autre genre ; & tous ces trois genres de considérations, tendent à exciter dans le

cœur les veritables affections, & les veritables resolutions, qui sont des mouvemens de la volonté, & des effets de l'amour, ou plûtôt l'amour même.

Mais ce qui fait que l'on donne le nom d'affection à la vûë de ces mouvemens qui doivent naître de la considération de l'objet, est que rien n'est plus propre à exciter les sentimens du cœur, que l'idée vive de ces sentimens. Qui dit avec le Prophete Roy, *Quid mihi est in cælo, & à te quid volui super terram?* SEIGNEUR *quelle autre chose que vous désiray-je dans le ciel & sur la terre?* se forme l'idée d'un cœur embrasé de l'amour de Dieu, qui méprise toutes les creatures, & qui trouve tout son bien en Dieu, & par cette idée il dispose son cœur à concevoir quelques mouvemens semblables à celuy qu'il conçoit. Il est vray que cela n'arrive pas toujours, & que l'on a souvent bien de ces idées affectives sans avoir aucune affection veritable dans le cœur. Et c'est ce qui nous doit empêcher de conclure avec assurance, qu'aprés avoir passé par le degré des affections, nous aïons eu dans le cœur tous ces sentimens pour Dieu que nous avons conçus, puis qu'il se peut fort bien faire, & qu'il arrive même tres-souvent que cela ne se passe que dans l'esprit, sans que le cœur y ait de part, ou que s'il y en a, ce ne soient que des

Ps. 7.

ſentimens humains qui ayent l'amour propre pour principe.

Mais pourvû qu'on ait ſoin d'éviter cette illuſion, on ne ſçauroit juſtement blâmer, qu'aprés avoir conſideré une verité ou un myſtere, aprés nous en être ſervis comme d'un flambeau pour découvrir nos obligations & nos défauts, nous tâchions de concevoir des idées vives des mouvemens que ces objets devroient produire, & que nous les exprimions par des paroles interieures comme ſi nous les reſſentions. Peut-être les avons-nous en effet, peut-être ne les avons-nous pas; mais il eſt toujours utile de pratiquer un moyen, qui eſt de luy-même propre à les faire naître, comme il eſt utile de prononcer des Pſeaumes pleins de ſaintes affections pour tâcher d'imprimer ces affections dans ſon cœur.

Voilà quelle eſt la fin & l'utilité de cette partie d'Oraiſon que l'on appelle *affections.*

L'on en peut dire autant de celle qu'on appelle *reſolutions.* Car il eſt bien vray qu'il eſt aſſez ordinaire que celles que l'on forme ainſi dans la priere, ne ſoient que de ſimples penſées & des idées des actions particulieres, où les mouvemens que nous avons ou que nous devrions avoir, nous doivent porter: mais il eſt bon de ſe remplir de ces penſées, parce qu'elles ſont le

moyen ordinaire de les avoir effectivement, Dieu ayant accoûtumé d'agir fur le cœur par la penfée. N'eft-il pas utile, par exemple, pour fe foumettre à la volonté de Dieu dans toutes les rencontres fâcheufes de la vie, de dire avec David : *Nonne Deo fubjecta erit anima mea ?* O MON *ame ne ferez-vous donc pas foumife à Dieu ?* N'eftil pas utile de dire avec le même Prophete: JURAVI *& ftatui cuftodire judicia juftitiæ tuæ.* J'AY FAIT *ferment & j'ay refolu de garder les regles de votre juftice.* Ce font pourtant des actes qu'on peut appeller du nom de *refolutions*, & l'on en peut trouver plufieurs autres exemples dans l'Ecriture.

Pf. 61.

Pf. 118.

Ce feroit donc également s'abufer de blâmer ces refolutions conçûës, & de s'imaginer qu'elles font toujours auffi fortes & auffi expreffes dans notre cœur, que les paroles avec lefquelles nous les exprimons, nous les reprefentent. Il ne les faut pas blâmer, puis qu'elles font utiles pour imprimer effectivement dans notre cœur les veritables refolutions, & pour nous difpofer aux bonnes œuvres. Il ne faut pas y avoir trop de confiance, parce que nous ne fçavons pas en quel degré elles font, & que nous devons de plus eftre perfuadez que la force de les executer n'eft pas dans nous, mais dans le fecours de Dieu.

Et c'est ce qui fait voir que toutes ces resolutions doivent estre des especes de prieres, c'est-à-dire qu'en les formant nous devons en même temps reconnoistre devant Dieu que nous ne les pouvons executer que par sa grace, & la lui demander avec humilité : mais il ne s'ensuit nullement delà qu'il ne soit pas bon de les former ; car on peut fort bien faire des resolutions à l'égard des choses pour lesquelles nous avons besoin de l'assistance de Dieu.

Ce seroit abuser, par exemple, de la doctrine de la grace qui nous enseigne, que l'on ne sçauroit accomplir les vœux, ou de pauvreté, ou d'obéïssance, ou de chasteté, que par une assistance particuliere de Dieu, que d'en conclure qu'il ne faut point faire de vœux, puisque nous n'avons pas de nous mesme la force de les accomplir. Et S. Augustin refute expressément cet abus, en montrant que la persuasion où nous devons être que l'accomplissement des vœux dépend de la grace, ne nous doit pas empescher d'en faire si Dieu nous y appelle.

In Ps. 76. *Ne faites pas, dit-il, difficulté de faire des vœux ; car ce ne sera pas par vos propres forces que vous les accomplirez. Si vous mettez votre confiance en vous-mêmes, vous succomberez ; mais si vous la mettez en celuy à qui vous faites ces vœux, soyez asseurez de l'accomplissement* : NE SITIS *pigri ad*

ad vovendum, non enim viribus vestris implebitis. Deficietis si de vobis præsumitis; si autem de illo cui vovetis, vovete, securi reddite.

On peut dire le même de nos resolutions. Elles seroient toutes temeraires, si nous croiyons les pouvoir accomplir par nos propres forces. Mais si nous mettons notre confiance en Dieu, si nous luy demandons son secours en les faisant, s'il voit dans notre cœur que c'est en luy que nous mettons notre appuy, c'est une pratique tres-utile que de former de ces sortes de resolutions qui appliquent les veritez generales & les affections au détail de nos actions, & qui nous empeschent de nous flatter par des lumieres & des mouvemens steriles & sans effet.

Ainsi ce n'est pas contre ces sortes de resolutions que saint Augustin dit : que *le juste prie beaucoup plus qu'il ne promet* : PLUS *precatur quàm pollicetur.* Car ces promesses qu'il rejette sont celles qui naissent de la confiance qu'on a en soy-même ; au lieu que ces resolutions dont nous parlons & que nous approuvons, doivent naistre de la confiance que nous avons en Dieu, & ne sont en effet qu'une espece de priere par laquelle nous exposons à Dieu nos desirs.

Voila quel est l'usage legitime de cette division d'Oraison en trois parties, qui ne

sont, comme nous avons dit, que trois sortes de considerations, de pensées, & de veuës differentes. Il faut seulement remarquer que l'on ne doit nullement estre attaché à cet ordre, & que si la consideration émeut d'abord l'affection, & que l'affection en suite applique l'esprit & le tienne suffisamment occupé par un mouvement interieur, il n'y a qu'à suivre cet attrait en laissant l'ordre & la methode qui n'est qu'un secours pour ceux qui ne s'en peuvent passer, mais qui ne doit pas estre un lien pour empêcher l'ame de suivre avec liberté les mouvemens qu'il plaira à Dieu de luy inspirer.

CHAPITRE III.

S'il est bon dans la priere de rapporter tous les objets dont on s'occupe à la vie crucifiée, la pauvreté, le dépoüillement, l'aneantissement, les privations.

IL n'est pas question icy des mouvemens particuliers que Dieu peut inspirer à certaines ames. Car il est certain que comme il y a des tresors infinis dans la pratique de chaque vertu, & que Dieu qui les donne toutes en quelque degré à tous ses Saints, les veut faire éclater en un degré éminent en quelques-uns ; il est certain, dis-je,

qu'il peut tenir l'esprit d'un Juste occupé toute sa vie d'un certain objet particulier, comme de la pauvreté & des souffrances, en ne laissant pas de luy donner dans les occasions les graces nécessaires pour satisfaire aux autres devoirs.

Mais il est question s'il faut faire de l'application particuliere aux souffrances, à l'aneantissement, à la vie crucifiée; une voye ordinaire pour tout le monde, & s'il faut tellement s'en occuper, qu'on fasse rouler toute sa spiritualité sur ces objets, qu'on n'en prenne point d'autre pour sujet de ses meditations, qu'on y renferme toute la vie chrétienne, & qu'on s'imagine que la grace & l'esprit de l'homme nouveau en tant que different du vieil homme, consiste uniquement dans l'amour de ces objets, & que c'est là précisément cette vie *surhumaine*, dont nous sommes obligez de vivre en qualité de Chrétiens. C'est ce qui se peut éclaircir par les remarques suivantes.

1. Quoi qu'il soit vray que la vie chrétienne est une vie *surhumaine*, parce qu'elle surpasse la force des hommes, il n'est pas vray qu'il n'y ait point d'autre vie *surhumaine*, que d'aimer les mépris, les croix & la pauvreté. Aimer la justice, la verité, l'équité, la sagesse, la douceur, l'obeïssance, la reconnoissance, le support du prochain; ne chercher point ses interêts, mais ceux de

Jesus-Christ; ne vivre point selon ses inclinations, mais selon la volonté de Dieu; aimer & glorifier Dieu en tout, ne sont pas des actions moins surhumaines que d'aimer les souffrances & les abjections. La nature corrompuë n'en est pas plus capable, & il n'est pas moins besoin de la grace de Jesus-Christ liberateur pour pratiquer tous les devoirs ausquels ces vertus nous engagent.

2. Nous ne devons pas nous contenter d'aimer Jesus-Christ pauvre, humilié, souffrant & anéanti. Il faut aimer Jesus-Christ juste, sage, obeïssant, doux & humble de cœur, compatissant, charitable, tout possedé de l'amour de son Pere & de zele pour sa gloire. Il n'est pas moins aimable dans toutes ces qualitez; & l'homme corrompu n'est pas plus capable de les aimer purement, que d'aimer ses humiliations, sa pauvreté, & ses souffrances.

3. Quoique l'esprit de l'homme nouveau soit entierement opposé à celuy du vieil homme, il n'est pas neanmoins entierement opposé à celui d'Adam innocent; parce que l'esprit d'Adam innocent n'est pas l'esprit du vieil homme, mais que cet esprit du vieil homme est seulement celui d'Adam pecheur & corrompu. Adam innocent n'est point ce vieil homme qu'il faut crucifier & dont S. Paul dit, *que notre vieil homme a été crucifié avec Jesus-Christ* : ce n'est point le

Rom. 6. 6.

vieil homme, dont il faut ſe dépoüiller ſelon le même Apôtre, pour ſe revêtir du nouveau ; & bien loin qu'il y ait cette oppoſition entre Adam innocent & l'homme nouveau, il eſt certain que l'homme nouveau tend à nous faire ſatisfaire aux principaux devoirs qui étoient commandez à l'homme innocent.

Adam étoit obligé de n'attacher ſon amour à aucune creature. Il en auroit uſé, mais il n'en auroit point joüi. Il étoit obligé de rapporter tout à Dieu. Et ſi l'on appelle s'anéantir de ne rechercher jamais ſa propre gloire, mais celle de Dieu, & de ſe conſiderercomme un néant en ſa preſence, il y étoit obligé auſſi bien que nous, & il auroit pratiqué cette eſpece d'aneantiſſement comme les Anges le pratiquent dans le ciel, où ils ne font autre choſe, ſelon ſaint Auguſtin, que de ſe regarder comme vils en la preſence de Dieu.

Adam étoit obligé d'aimer en tout l'ordre & la juſtice deDieu& ſes loix éternelles. Enfin il étoit obligé d'aimer Dieu en toutes choſes, & de l'adorer en eſprit & en verité.

Il auroit pratiqué excellemment tous ces devoirs s'il fût demeuré innocent,& ſa vertu auroit été en ce point au deſſus de celle des Saints, d'autant plus qu'elle n'auroit eté mêlée d'aucun défaut pour lequel il eût eu beſoin de la remiſſion des pechez.

étroite obligation en toutes sortes de degrez. Il ne faut jamais manquer à pratiquer la justice : mais il y a bien des rencontres où la pratique de la pauvreté & des croix n'est que de conseil. Dieu permet même ordinairement aux Chrétiens d'attendre pour les embrasser l'ordre de sa providence, & de ne les pas prévenir. Et pourveu qu'ils reçoivent avec soumission & avec humilité, la pauvreté, le mépris & les souffrances quand Dieu les leur envoye, pourveu qu'ils soient disposez au fond du cœur de ne pas abandonner Jesus-Christ, quelque misere, quelque indigence, quelques douleurs qui les pressent, pourveu qu'ils ayent soin de pratiquer quelque penitence pour reparer leurs fautes journalieres, Dieu souffre en eux beaucoup de foiblesses à l'égard de ces objets. Mais il ne souffre point qu'ils soient impies, injustes, intemperans, temeraires, menteurs, médisans, présomptueux, impurs. Il ne souffre point qu'ils n'aiment point sa loy, qu'ils se recherchent continuellement eux-mêmes, qu'ils rapportent tout à eux. Et c'est aussi contre ces vices qu'il faut particulierement veiller.

Je sçay que qui aimeroit bien la pauvreté, la croix & les souffrances, éviteroit la plus grande partie des pechez, & pratiqueroit la pluspart des devoirs du Christianisme. Mais premierement on ne voit pas

pourquoi il seroit besoin de ce tour, de n'aimer les autres vertus que par rapport à la pauvreté, au mépris & aux croix, & de ne haïr les vices que parce qu'ils y sont contraires. Les vertus sont aimables, parce qu'elles nous sont commandées par la loy de Dieu. Les vices sont dignes de haine, parce qu'ils sont contraires à cette loy. Et cette loy est aimable, & adorable par elle-même, parce qu'elle n'est autre chose que la verité & la justice éternelle & immuable, c'est à dire Dieu même. Il n'est donc point besoin d'aucun tour ny d'aucune consequence pour nous les faire aimer.

2. Il y a certaines vertus, & certains devoirs, ausquels l'amour de la pauvreté, du mépris & des souffrances ne paroît pas porter fort directement. Car on peut estre tres occupé de ces objets, & estre neanmoins temeraire & précipité dans ses jugemens. On peut se laisser transporter par le mouvement d'un zele dereglé; usurper des fonctions ausquelles on n'est pas appellé; condamner des innocens & leur imputer de faux crimes, ou par une prévention aveugle, ou par une credulité indiscrete. On peut ne connoistre pas les bornes de ses dons, & se rendre le maistre des autres, lorsque l'on n'a ni le caractere ni la lumiere necessaire pour cela. On peut appuyer par ignorance des abus & de méchantes maximes, parce qu'on

les voit autoriſées par des gens qu'on eſtime par caprice & par paſſion. On peut ſe mêler d'une infinité d'affaires qui ſont au deſſus de ſoy, s'engager dans de fauſſes ſpiritualitez & y engager les autres. On peut ſuivre des aveugles, être aveugle & guide d'aveugles : Tout cela, dis-je, ſe peut rencontrer dans un eſprit rempli de ſpeculations ſur J. C. pauvre, humilié, ſouffrant, & qui croit reſſentir divers mouvemens à l'égard de ces états du Fils de Dieu.

Tant s'en faut même que la grande application qu'on y a, ſerve à découvrir les fautes de ce genre-là, que c'eſt peut-être ce qui nous les cache. Car l'eſprit de l'homme eſt toujours étroit & borné. La trop grande attention à un objet luy dérobe la vûë des autres & les lui fait voir moins exactement. Qui enviſage fortement une choſe par une de ſes faces, ne la voit plus par les autres. Il faut donc tâcher de voir la loy de Dieu & la volonté de Dieu ſur nous par toutes leurs faces, & ſur tout par celles ſous leſquelles l'Ecriture nous les preſente. Elle ſçait nos beſoins, elle y ſçait proportionner ſes remedes. Ne renonçons point aux ſecours qu'elle nous donne, & ne nous appliquons point par phantaiſie à un devoir du Chriſtianiſme, en negligeant de faire attention à tous les autres qu'elle ne nous commande pas moins fortement, & qui ne ſont pas

moins necessaires pour la conduite de notre
Pſal. 118. vie. *Je ne feray point confondu*, dit David, *ſi je ſuis inſtruit de tous vos commandemens.* Nous avons donc ſujet de craindre d'être confondus, ſi nous ne ſommes inſtruits que de quelques-uns.

Honorons, aimons, imitons la pauvreté, les humiliations & les ſouffrances de Jeſus-Chriſt; mais n'aimons pas, & n'imitons pas avec moins d'ardeur l'eſprit de verité, de juſtice, de benignité, de zele pour Dieu, de douceur pour le prochain, qui paroiſſent dans toutes ſes actions. Meditōns & aimons la loy de Dieu toute entiere & en elle-même, parce qu'elle eſt toute juſte & toute ſainte; & appliquons-nous davantage aux devoirs les plus frequens.

C'eſt la ſpiritualité que l'on trouve dans tous les livres des ſaints Peres, & par laquelle ils ont conduit & ſauvé les ames. C'eſt celle que ſaint François de Sales a enſeignée dans les ſiens. On ne voit donc pas pourquoy on prendroit maintenant d'autres routes, & pourquoy l'on prétendroit acquerir la perfection par d'autres moyens. Ce que l'on doit conclure de ceci, eſt, que chacun doit s'inſtruire exactement & en particulier des regles de tous ſes devoirs, les puiſer dans la doctrine & dans l'exemple de Jeſus-Chriſt & des Saints, les mediter & s'en entretenir devant Dieu, &

qu'on ne se doit pas facilement borner à certaines vertus, principalement si on est dans un genre de vie qui oblige à beaucoup de differens devoirs, & qui ait besoin de diverses regles. Car il y en a dont les devoirs sont si peu étendus, qu'il est facile de les réduire tous à quelques vertus particulieres qui renferment toutes les autres.

CHAPITRE IV.

Des meditations qui ont pour objet la vie & la mort de Jesus-Christ. Etenduë de ses mysteres, & principalement de celuy de la croix. Utilité de l'avoir presente, & de la mediter souvent. Que cette meditation est particulierement necessaire à ceux qui commencent.

COmme nous avons montré dans le chapitre précedent que l'on ne se devoit pas facilement borner à la meditation de certaines vertus particulieres, ni appliquer son esprit à certaines vûës de pauvreté, de souffrance & d'aneantissement ; on peut dire de même que l'Eglise nous proposant pour notre instruction toutes les actions & toutes les paroles de Jesus-Christ, tous les livres de l'Ecriture, les actions & les paroles des Saints, il ne se faut pas facilement priver de cette varieté d'instruc-

tions, qui nous sont quelquefois necessaires selon les occasions, & qui nous font envisager les mêmes veritez par differentes faces, qui ont toutes quelque utilité.

C'est la regle generale; mais cette regle peut recevoir diverses exceptions selon les états & les besoins des ames. C'est pourquoy il est necessaire de faire quelques remarques sur ce sujet.

La premiere est que ce n'est pas la même chose de ne s'attacher qu'à une vertu particuliere, & de ne s'attacher qu'aux mysteres de Jesus-Christ, ou même à un seul mystere; parce que les vertus particulieres ont une étenduë plus bornée, au lieu que non seulement toute la suite des mysteres de Jesus-Christ, mais même certains mysteres en particulier sont si feconds qu'on y trouve sans peine tout l'Evangile.

Que ne peut-on point trouver, par exemple, dans la croix de Jesus-Christ, en l'y considerant comme assis dans une chaire pour instruire tous les hommes selon la pensée de saint Augustin; & y a-t-il quelque passion, quelque vice, quelque défaut dont on ne trouve le remede dans la consideration de ses souffrances? Car si ce grand Saint a pû dire en general de la vie de Jesus-Christ: *Quel orgueil peut estre gueri, s'il ne l'est par l'humilité du Fils de Dieu? Quelle avarice peut estre guerie, si elle ne*

De Agon. Christ. c. 11.

l'est par la pauvreté du Fils de Dieu ? Quelle colere peut estre guerie, si elle ne l'est par la patience du Fils de Dieu ? Quelle impieté peut estre guerie, si elle ne l'est par la charité du Fils de Dieu ? On peut dire tout cela à l'égard de sa Passion, où son humilité, sa pauvreté, sa patience, sa charité paroissent d'une maniere si éclatante ; & on le peut dire à l'égard de tous les autres vices, & de tous les autres défauts: toutes les vertus qui y sont contraires se trouvant excellemment dans Jesus-Christ souffrant & mourant pour nous.

Qui pourroit se plaindre d'aucune injure, d'aucun mauvais traitement, d'aucune injustice, d'aucun mépris, si l'on consideroit bien ce que l'on merite & ce que meritoit Jesus-Christ, ce que l'on souffre & ce qu'il souffroit ? Qui ne rougiroit en regardant la petitesse de ses maux comparée à la grandeur de ceux de Jesus-Christ ? & qui ne diroit avec saint Gregoire de Nazianze : *Helas, combien suis-je éloigné de ce modelle ! Où sont les crachats, les fouets, les épines, le vinaigre, le fiel, la couronne d'épines, le roseau, les cloux, la croix, & tout le reste de ce que Jesus-Christ a souffert ?* Or. 28.

Quelle delicatesse, quels plaisirs, quelles pompes pourroient subsister à cette veuë, si les hommes avoient cet objet aussi present qu'ils devroient ? On en peut voir quelque

effet le jour que l'Eglise destine à honorer ce mystere. Car quoy que l'impression qu'il fait sur la pluspart des Chrétiens soit fort superficielle, elle suffit neanmoins pour leur faire changer entierement de conduite pour faire cesser leurs vains divertissemens ; parce qu'elle leur fait juger que les joyes du monde ne conviennent pas à ce jour-là. Or ce que le bon sens leur fait juger à l'égard d'un seul jour, la pieté nous le devroit faire juger & pratiquer à l'égard de tout le temps de nôtre vie. Car la passion de Jesus-Christ ne doit point estre une feste passagere pour des Chrétiens. C'est la feste de toute leur vie. Toute l'Eternité est destinée à joüir de Jesus glorifié. Et toute la vie presente doit estre occupée à penser à Jesus-Christ crucifié, à se remplir de luy, & à l'imiter.

La Croix n'a point été un objet passager pour Jesus-Christ. Il ne l'a jamais perduë de vûë depuis le commencement de sa vie jusqu'à la consommation de son sacrifice. Ne seroit-il donc pas bien juste que les Chrétiens, qui sont ses membres, ne perdissent aussi jamais de vûë cet objet ; qu'ils fissent toutes leurs actions au pied de la croix & qu'ils s'en servissent comme d'une regle pour discerner ce qui leur est permis de ce qui ne l'est pas ? Ils sont enfans de la croix. C'est là que Jesus-Christ les a enfan-

tez. Tout ce qui ne se peut faire au pied de la croix est indigne d'eux.

Si l'on ne fait donc pas de ce grand objet l'unique sujet de ses meditations, au moins seroit-il juste d'en faire le principal, & d'avoir toujours la Passion de Jesus-Christ, & même toutes les souffrances de sa vie tres-presentes à l'esprit, pour s'en servir comme d'un remede general à toutes sortes de tentations & de pechez.

C'a été en particulier la devotion de saint Bernard, comme il le marque expressément dans un endroit de ses Sermons sur les Cantiques. Mes freres, dit-il, dés le commencement de ma conversion au lieu du grand nombre de merites que je sçavois me manquer, j'ay eu soin de me faire un petit bouquet & de le placer sur mon sein, aprés l'avoir assemblé de toutes les douleurs, de toutes les amertumes de mon Seigneur, c'est-à dire premierement des necessitez qu'il a souffertes dés sa plus tendre enfance; ensuite des travaux qu'il a endurez en prêchant, de ses fatigues, de ses divers voyages, de ses veilles, de ses prieres, de ses tentations, de ses jeûnes, des larmes qu'il a versées par compassion, des embûches qu'on lui a dressées, des dangers que ses faux freres lui ont fait courir, des outrages, des crachats, des soufflets, des risées, des reproches, des cloux, & autres choses

Serm. 43. n. 3.

» semblables que l'Evangile en quantité d'en-
» droits rend témoignage qu'il a souffertes
» pour le salut du genre humain. Et parmy
» tant d'autres petits rameaux de cette myrrhe
» odoriferante, j'ay crû que je ne devois pas
» oublier cette myrrhe même dont on luy
» donna à boire sur la croix, ny celle dont
» on l'embauma dans le sepulchre; parce que
» dans la premiere il a pris sur luy l'amer-
» tume de nos pechez, & dans l'autre il a
» consacré l'incorruptibilité future de nos
» corps. Tant que je vivray je publieray hau-
» tement des graces si extraordinaires; je
» n'oublieray jamais des faveurs si signalées,
» puisque c'est à ces faveurs que je suis re-
» devable de ma vie.
» Ce bouquet salutaire a été reservé pour
» moy. Personne ne me le ravira. Il demeu-
» rera sur mon sein. J'ay cru que la sagesse
» consistoit à méditer sur ces choses. J'ay mis
» en cela la perfection de la justice, la ple-
» nitude de la science, les richesses du salut,
» l'abondance des merites. Elle m'ont servi
» quelquefois d'un breuvage salutaire par son
» amertume, & quelquefois d'une onction
» de joye douce & agréable. C'est ce qui me
» releve dans l'adversité, me retient dans la
» prosperité, & me fait marcher avec sureté
» dans une voye royale entre les biens & les
» maux de cette vie, en écartant les perils
» qui me menacent à droit & à gauche. C'est

ce qui me concilie les bonnes graces du juge du monde, en me figurant doux & humble celuy qui eſt redoutable aux Puiſſances; en me repreſentant non ſeulement favorable, mais même imitable, celuy qui eſt inacceſſible aux Principautez, & terrible aux Rois de la terre. C'eſt pourquoy j'ay toujours cet objet dans la bouche, comme vous le ſçavez; je l'ay toujours dans le cœur, comme Dieu le ſçait. Il n'y a rien de plus ordinaire dans mes écrits, comme cela paroiſt clairement; & je n'ay point en ce monde de philoſophie plus ſublime, que de connoiſtre Jeſus & Jeſus crucifié. Je ne m'enquiers point comme l'Epouſe, où repoſe durant le midy celuy que j'embraſſe avec joye, parce qu'il demeure ſur mon ſein. Je ne demande point où paiſt ſon troupeau en plein midy celuy que je contemple comme Sauveur ſur la croix. Ce que l'Epouſe cherche eſt plus relevé; mais cecy eſt plus doux & plus facile. L'un eſt du pain, & l'autre du lait.

Ce que ſaint Bernard dit icy, que ceux qui ne ſont pas capables des veritez plus relevées, ſe doivent nourrir de la Paſſion de Jeſus-Chriſt, nous donne lieu de faire une ſeconde remarque, qui eſt que ſelon les maiſtres de la vie ſpirituelle, la meditation de la vie de Jeſus-Chriſt, & principalement de ſa Paſſion, a une proportion par-

ticuliere avec l'état de ceux qui commencent. Car encore qu'il soit vray, comme dit saint Augustin, *que Jesus-Christ crucifié est en même temps & le lait de ceux qui sont à la mammelle, & la viande de ceux qui sont avancez.* CHRISTUS *crucifixus & lac sugentibus, & cibus est proficientibus,* on peut dire neanmoins, que cette nourriture est particulierement propre à ceux qui commencent de servir Dieu. Et c'est pourquoy saint Laurent Justinien marquant les exercices qu'on doit prescrire à des Novices, donne cet avis à ceux qui les conduisent : *Que ceux, dit-il, à qui Dieu a donné la charge des ames fassent tout ce qu'il leur est possible pour les instruire dans la vie spirituelle, & sur tout qu'ils s'appliquent à imprimer dans leurs cœurs un amour tendre vers Jesus-Christ. Il n'y a point de sentiment plus doux à l'ame, ny d'amour plus utile, ny de pensée plus proportionnée à cet état ; & l'on ne sçauroit donner de sujet de meditation plus propre à un Novice que la vie de Jesus-Christ, & principalement sa Passion. C'est le lait spirituel qui leur est necessaire pour les faire entrer dans la voye de Dieu, & pour faire que leur esprit qui estoit accoutumé aux plaisirs sensuels & aux pensées des choses du monde, s'en separe peu à peu, & apprenne à rechercher sans danger & d'une maniere spirituelle un goust sen-*

In Joan. tract. 98.

De discip. & perfect. monasticæ conversat. c. 3.

sible dans la chair de son Sauveur, & à former des pensées spirituelles sur des objets corporels.

Il montre ensuite la necessité de suivre cet ordre par le double danger de ceux ou qui s'appliquent entierement dés le commencement de leur conversion aux affaires temporelles, ou qui se donnent à des méditations trop spirituelles & trop élevées, & qui tombent par là dans la vanité & dans la curiosité.

Enfin c'est par ce moyen qu'on parvient à une certaine sorte d'amour de Jesus-Christ, qui a encore quelque chose de charnel, & qui n'est pas parfaitement spirituel & épuré, mais qui apporte neanmoins de tres-grands profits à l'ame à qui Dieu le donne, comme saint Bernard l'enseigne expressément en ces termes.

C'est, dit-il, un amour qui a quelque chose de charnel que celuy qui a pour objet la chair de Jesus-Christ, & les chosesqu'il a faites pendant qu'il en étoit revêtu. Celuy qui est plein de cet amour est aisément « touché & attendri de tous les discours qui « concernent ce sujet. Il ne voit rien plus vo- « lontiers. Il ne lit rien avec plus d'ardeur. « Il ne repasse rien plus souvent dans sa me- « moire. Il n'a point de meditation plus dou- « ce, & plus agréable. Les sacrifices de ses « prieres en deviennent plus parfaits, & ref- «

In Cant. Serm. 20. n. 7.

» semblent à une victime grasse & belle.
» Toutes les fois qu'il fait oraison, l'image
» sacrée de l'Homme-Dieu se presente à ses
» yeux, ou comme naissant, ou comme atta-
» ché au sein de sa mere, ou comme ensei-
» gnant, ou comme mourant, ou comme res-
» suscitant, ou comme montant au ciel: & la
» pensée de ces choses anime l'ame à l'amour
» des vertus, chasse les vices de la chair, ban-
» nit ses attraits, calme ses desirs.

» Pour moy je pense que ç'a été la princi-
» pale cause pourquoy Dieu qui est invisi-
» ble, s'est voulu rendre visible par la chair
» qu'il a prise, & converser comme homme
» parmi les hommes, afin d'attirer d'abord à
» l'amour salutaire de sa chair adorable les
» affections des hommes charnels, qui ne sça-
» vent aimer que charnellement, & les con-
» duire ainsi par degrez à un amour tout à
» fait pur & spirituel. Ceux-là n'étoient-ils
» pas encore dans la bassesse de ce degré, qui
» disoient : *Vous voyez que nous avons quitté*
» *toutes choses pour vous suivre.* Ils ne les
» avoient sans doute quittées que par le seul
» amour de la presence corporelle de Jesus-
» Christ, puisqu'ils ne pouvoient souffrir qu'il
» leur parlât seulement de sa Passion salutaire
» & de sa mort, & que la gloire de son Ascen-
» sion les toucha d'une tristesse sensible.

» Ensuite parlant des utilitez de cet amour
» qu'il appelle charnel. La douceur, dit-il,

qui naît de cet amour occupe tout le cœur, « le retire tout pour soy de l'amour des crea- « tures sensibles, & l'affranchit des charmes « & des attraits de la volupté charnelle; car « c'est-là aimer de tout son cœur. Autrement « si je préfere à la chair de Jesus-Christ mon « Seigneur quelque autre chose que ce soit, « quelque proche qu'elle me puisse être, ou « quelque plaisir que j'en puisse recevoir, en « sorte que j'en accomplisse moins les choses « qu'il m'a enseignées par ses paroles & par « son exemple, pendant qu'il demeuroit en « ce monde. n'est-il pas clair que je ne l'aime « pas de tout mon cœur, puisque j'ay di- « visé ce cœur, que j'en donne une partie à « l'amour de sa chair sainte, & que je reserve « l'autre pour la mienne propre? Car il dit « luy-même: *Celuy qui aime son pere ou sa* « *mere plus que moy, n'est pas digne de moy;* « *& celuy qui aime son fils ou sa fille plus que* « *moy, n'est pas non plus digne de moy.* Donc « pour le dire en peu de mots, aimer Jesus- « Christ de tout son cœur, c'est préferer l'a- « mour de sa chair sacrée à tout ce qui nous « peut flatter dans la nôtre propre, & dans « celle d'autruy. «

Il décrit aprés cela un amour plus spirituel & plus élevé, qui n'a pas tant pour objet le Verbe chair, que le Verbe sagesse, le Verbe justice, le Verbe verité. Mais s'il préfere ce second amour, il ne laisse pas

d'approuver le premier; parce, dit il, que par luy la vie de la chair eſt bannie, & le monde eſt mépriſé & vaincu.

Tout cela fait voir, que comme il y a des degrez dans les dons de Dieu, & que l'amour ſpirituel eſt ordinairement précedé par un amour moins ſpirituel, il faut que la pieté nous faſſe ſuivre ordinairement cet ordre, & que nous paſſions par ce degré de l'amour de Jeſus-Chriſt homme, pour parvenir à celuy qui regarde plus directement Jeſus-Chriſt comme ſageſſe & comme juſtice. Autrement en mépriſant ce premier degré, on eſt en danger de ne parvenir jamais au ſecond, & de n'avoir jamais de devotion ni ſenſible ni ſpirituelle.

On peut dire même que c'eſt en quelque ſorte mépriſer le deſſein de l'Incarnation, que de rejetter cette devotion ſenſible envers l'humanité de Jeſus-Chriſt, & de condamner la pratique de ceux qui tâchent de l'avoir preſente, en ſe le repreſentant dans quelque myſtere, comme dans ſon enfance, dans ſa vie laborieuſe & inconnuë, & principalement dans ſa croix, ſous prétexte de s'attacher à l'amour de la verité & de la juſtice détaché de toutes les images ſenſibles. Car les Peres nous enſeignent qu'une des fins que le Fils de Dieu a euës dans ce myſtere ineffable, a été de s'accommoder à la foibleſſe des hommes, & de

les élever à l'amour de la ſageſſe éternelle, en leur preſentant cette ſageſſe devenuë viſible & reveſtuë de l'humanité ; & qu'il a fait en cela comme les nourrices qui changent en lait les alimens trop ſolides & les font ainſi paſſer de leur chair en celle de leurs enfans.

Et il ne s'enſuit pas de là que les mouvemens d'amour & de tendreſſe que l'on peut concevoir envers Jeſus-Chriſt en ſe ſervant de l'imagination pour ſe le repreſenter ſoient purement naturels, de ce qu'on en peut concevoir de pareils en ſe repreſentant d'autres objets purement humains. Car qui ne ſçait que Dieu cache les operations de ſa grace ſous le voile de mouvemens qui ne paroiſſent pas manifeſtement ſurnaturels, & qu'il le fait ainſi pour nous empeſcher d'avoir une certitude entiere qu'il agit en nous & qu'il poſſede notre cœur ?

On doit donc croire que Dieu joint ſouvent un veritable amour de ſa Divinité à ces mouvemens ſenſibles envers l'humanité de Jeſus-Chriſt ; qu'il fait aimer Jeſus-Chriſt Dieu par Jeſus-Chriſt homme ; qu'il inſinuë dans le cœur l'amour de ſa juſtice & de ſa ſageſſe par le moyen de cet amour tendre de ſa chair divine. Mais auſſi pour éviter les abus qui ſe peuvent gliſſer dans cette devotion, & pour ne faire pas plus

d'état qu'il ne faut de ces mouvemens sensibles, il faut aussi sçavoir qu'il peut fort bien arriver que des gens peignant dans leur imagination l'image de Jesus-Christ d'une maniere toute naturelle, & s'excitant en suite à regarder cet objet, conçoivent des sentimens tendres, qui ne soient pas plus surnaturels que ceux que l'on conçoit quelquefois dans la lecture d'une histoire toute prophane; & qu'ainsi c'est par les effets de cette devotion sensible qu'il en faut juger. Car si elle sert à nous détacher du monde; si elle nous rend exacts à l'observation de toutes les loix de Dieu, si elle nous ouvre les yeux de l'ame pour mieux connoistre nos devoirs; si l'on puise dans cette source l'équité, la justice, la compassion & la charité envers le prochain, on peut croire avec raison que Dieu nous communique ses graces par cette devotion, & qu'il se sert de ce degré ordinaire pour nous élever à son amour. Mais si cette devotion sensible n'a point de suite dans la vie; si l'on se contente de s'attendrir en considerant cette image interieure de Jesus-Christ que l'on s'est formée; & que hors de là on soit aussi temeraire dans ses jugemens, aussi vif dans ses ressentimens, aussi attaché à ses interests, à ses plaisirs, à ses divertissemens qu'on l'estoit auparavant; si l'on ne tire de là aucune lumiere pour se mieux connoistre,

noître, aucune force pour vaincre les principales paſſions, on a grand ſujet de craindre qu'il n'y ait rien que d'humain & de naturel dans tous ces ſentimens de devotion, & que le diable ne s'en ſerve pour amuſer l'ame par une fauſſe apparence de pieté, & pour l'empêcher de reconnoître les liens de l'iniquité qui la tiennent enchaînée.

Pour demeurer donc dans de juſtes bornes à l'égard de cette devotion envers l'humanité de Jeſus-Chriſt, il ne faut ni la condamner à cauſe de l'abus qu'on en peut faire, ni approuver cet abus, à cauſe de l'utilité qu'on peut tirer de cette devotion; mais il faut s'attacher aux maximes que les Peres nous ont données pour nous y conduire, qui conſiſtent à reconnoiſtre qu'il y a quelque néceſſité depréferer au commencement les prieres qui ont pour objet la vie de Jeſus-Chriſt, à celles qui ayant des ſujets plus ſpirituels & plus élevez, ſont par cela même moins proportionnées à la foibleſſe de ceux qui ſont dans l'enfance de la grace, qu'il faut ſe ſervir de cet amour ſenſible de l'humanité de Jeſus-Chriſt, pour reſiſter à l'impreſſion des objets du monde, & pour s'élever à l'amour de la ſageſſe; & que même quelque avancé que l'on ſoit, il ne ſe faut jamais ſeparer abſolument de l'humanité de Jeſus-Chriſt; qu'il eſt toujours bon

de considerer les vertus en Jesus-Christ Dieu & homme, & de remonter à cette source sacrée, parce que l'on peut trouver dans l'humanité divine de Jesus-Christ non seulement le lait des enfans, mais aussi la viande solide des personnes avancées & qui sont parfaites en Jesus-Christ selon le langage de l'Apôtre.

CHAPITRE V.

Considerations generales sur les mysteres de Jesus Christ.

LES considerations particulieres que l'on fait sur ce que l'on prend pour sujet d'oraison, doivent estre fondées sur certaines veritez generales qu'il faut avoir dans l'esprit, & qui peuvent seules fournir un sujet suffisant de méditation, quand on n'a pas d'autres ouvertures. Nous en proposerons icy plusieurs de ce genre sur les principaux sujets dont on peut faire la matiere de ses oraisons en commençant par les mysteres & les actions de Jesus-Christ qui doivent être les plus ordinaires.

I. Jesus-Christ est adorable dans tous ses états, puis qu'il est Dieu dans tous ses états. Il est dans tous mediateur de Dieu & des hommes, & il a operé dans tous leur salut, n'y en ayant aucun dont il ne

soit vray de dire, *Deus erat in Christo mundum reconcilians sibi* : DIEU *estoit en Jesus-Christ reconciliant le monde à soy-même.* 2. Cor. 5. 19.

Car Jesus-Christ ne nous a pas seulement reconciliez par sa mort, mais aussi par toutes ses souffrances. Le premier acte de soumission qu'il a rendu à son Pere au premier moment de son Incarnation, auroit été suffisant pour operer notre salut, & il n'y a voulu joindre toutes les autres actions de sa vie & de sa mort, qu'afin de rendre sa redemption plus abondante, & pour nous instruire plus pleinement par ses exemples.

Nous luy devons donc dans tous ses états nos adorations, nos hommages, nos reconnoissances. Nous devons le regarder en tous comme nous y ayant délivrez de nos pechez, comme nous y ayant retirez de l'enfer, comme nous y ayant merité le ciel. Et nous devons tâcher d'avoir des sentimens proportionnez à ces bienfaits ineffables.

II. Non seulement il y a operé le salut des hommes en general, mais il nous y avoit en particulier dans l'esprit, il nous y a destiné ses graces, & en particulier celle par laquelle il nous donne la volonté & le temps de considerer ce mystere ce jour-là même. Il a eu expressément intention de nous la meriter. Et ce que nous faisons en l'adorant & le priant, est un effet de cette application qu'il a eue à nous.

Pensons donc à luy puis qu'il pensoit à nous, & qu'en pensant à nous, il nous a merité la grace de penser à luy. Ne rendons pas inutiles par notre infidelité ces regards favorables de Jesus-Christ sur nous. Prions-le qu'il nous fasse la grace d'y cooperer, & d'entrer dans les vûës generales & particulieres qu'il a euës dans le mystere qui fera le sujet de nôtre oraison.

Aug. Epist. 3. III. *Jesus-Christ*, dit saint Augustin, *est venu pour instruire & pour secourir les hommes* : IN MAGISTERIUM *& adjutorium.* Il nous a instruits non seulement par ses paroles, mais aussi par ses actions. Car comme le remarque le même saint Augustin, toute la vie de Jesus-Christ est nôtre modelle, nôtre instruction, & nôtre exemple: *Tota vita Christi disciplina morum fuit.* Il faut donc l'écouter dans tous ses mysteres, & estre attentifs à ce qu'il nous y enseigne.

De vera Relig. c. 10.

IV. Pour le découvrir il faut considerer ce qu'il y a souffert, & ce qu'il y a méprisé; puisque, comme dit saint Augustin, on ne sçauroit pecher qu'en desirant ce qu'il a méprisé, & en voulant éviter ce qu'il a souffert : *Non enim ullum peccatum committi potest, nisi dum appetuntur ea quæ ille contempsit, aut fugiuntur quæ ille sustinuit* : ET C'EST *pourquoy*, dit-il encore, *pour faire voir combien toutes les choses*,

De agone Christi. c. 11.

dont le desir porte les hommes au peché, sont viles & méprisables, il a voulu s'en priver : Et pour les empescher de craindre celles dont la fuite les engageroit à s'écarter de la verité, il a voulu les souffrir : OMNIA *quæ habere cupientes non rectè vivebamus, carendo vilia fecit : Omnia quæ vitare cupientes à studio deviabamus veritatis, perpetiendo dejecit.*

V. Il y a des instructions & des graces particulieres attachées à chaque mystere ; mais il faut les y puiser & par la priere & par les dispositions saintes avec lesquelles nous les devons honorer. Et c'est le défaut de ces dispositions qui fait qu'il y en a beaucoup qui ne participent point à la grace des mysteres.

Tout ce qui est écrit du Sauveur, dit saint Bernard, peut servir à la guerison de nos ames. Voyons donc si nous n'avons pas lieu de dire : *Nous avons traité Babylone de ses playes, mais elle n'est point guerie.* « Que chacun pense donc ce qu'operent en « luy ces remedes si salutaires. Car il y en a « à qui Jesus-Christ n'est point encore né. « Il y en a à l'égard de qui il n'a point souf- « fert ; d'autres ausquels il n'est point res- « suscité ; d'autres à qui il n'est point encore « monté aux cieux ; d'autres enfin à l'égard « de qui il il n'a point encore envoyé le saint « Esprit. Car quel effet l'humilité de son «

De divers. serm. 44.

» Incarnation, par laquelle il s'est aneanti
» lui-même, en prenant la condition de ser-
» viteur, quoy qu'il fust Dieu par sa nature,
» & qu'il ne crust pas que ce fust pour luy
» une usurpation d'être égal à Dieu, quel
» effet, dis-je, cette humilité a-t-elle dans
» un orgueilleux, & quelles traces en trouve-
» t-on dans ceux qui desirent les honneurs &
» les richesses du monde de tout leur cœur ;
» Votre conscience, mes freres, ne ressent-
» elle pas de la joye de ce que vous pouvez
» dire ; *Un enfant est né pour nous.* Il y en a
» à l'égard de qui Jesus-Christ n'est point
» mort, puis qu'ils fuyent les travaux &
» qu'ils craignent la mort, comme si Jesus-
» Christ avoit été victorieux d'une autre ma-
» niere qu'en souffrant les travaux & la mort.
» Il y en a à qui Jesus-Christ n'est point en-
» core ressuscité, & qui durant tout le jour
» souffrent une espece de mort dans l'afflictiõ
» de la penitence, & dans des travaux pleins
» d'inquietudes & de troubles, sans avoir en-
» core reçu aucune consolation spirituelle.
» Que si la misericorde de Dieu n'abregeoit
» ces jours, qui pourroit subsister dans un
» état si penible ? Il y en a à l'égard de qui
» Jesus-Christ est ressuscité, mais il n'est pas
» encore monté au ciel, parce qu'il demeure
» encore en quelque sorte avec eux dans la
» terre par la devotion tendre qu'il leur don-
» ne. Ceux-là sont continuellement touchez

de sentimens de pieté. Ils pleurent dans leurs « oraisons. Ils soupirent dans leurs medita- « tions. Leur vie est une feste continuelle. « Ils ne cessent point de chanter *Alleluia.* « Mais il faut que ce lait leur soit osté, afin « qu'ils apprennent à se nourrir de viandes « solides. Il leur est avantageux que Jesus- « Christ s'éloigne d'eux, & que cette devo- « tion temporelle leur soit ostée. Mais qui « les rendra capables de cette privation? Ils « se plaignent que Dieu les a quittez, qu'il a « retiré sa grace d'eux. Mais qu'ils attendent « un peu, & qu'ils demeurent en repos dans « Jerusalem jusqu'à ce qu'ils soient revestus « d'enhaut d'une vertu plus solide, & qu'ils « reçoivent de plus grandes graces de l'esprit « saint. C'est ainsi que les Apostres furent « élevez à un plus haut degré, & qu'ils com- « mencerent à marcher d'une maniere plus « parfaite dans la voye du salut au jour de la « Pentecôte. Leur pieté ne consistoit plus « alors à répandre quelques larmes, mais à « triompher par une victoire pleine & entie- « re de leurs communs adversaires, & à fou- « ler satan sous leurs pieds. «

VI. Aprés donc que nous aurons consi-deré Jesus-Christ dans un Mystere comme notre docteur & notre maître; aprés que nous aurons tâché d'écouter avec humilité & avec respect les instructions qu'il nous y donne; aprés l'y avoir consideré comme

ſource de graces & particuliérement de celles qui nous ſont accomplir ce qu'il nous enſeigne par ce myſtere même, nous devons faire reflexion ſur notre vie paſſée & ſur notre diſpoſition preſente pour reconnoître de quelle ſorte nous avons pratiqué ces ſaintes inſtructions, quelles impreſſions elles ont fait ſur nous, & de quelle ſorte nous participons à la grace du Myſtere. Si nous ſentons en nous quelques diſpoſitions qui y ſoient conformes, & ſi nous avons un amour ſincere & effectif des veritez qu'il nous y enſeigne, il faut l'en remercier. Mais ſi nous ne découvrons au contraire en nous qu'une diſpoſition toute oppoſée à l'exemple que Jeſus-Chriſt nous y donne, quel ſujet de confuſion & de gemiſſement doit-ce être pour nous? Helas, nous ſommes proches des eaux vives qui rejailliſſent à la vie éternelle, & nous ne laiſſons pas de mourir de ſoif! Nous ſommes environnez de viandes celeſtes & incorruptibles, & la faim nous accable! Nous ſommes glacez auprés de ce feu qui a embrazé tant de Saints! Les treſors que Dieu nous a tant de fois offerts n'ont fait qu'augmenter nôtre pauvreté, parce que nous les avons miſerablement diſſipez, au lieu de nous en enrichir!

VII. Ce qu'il y a encore de plus terrible, c'eſt que ces graces des Myſteres qui nous ont été offertes, ſe tourneront contre nous

si nous n'avons soin de préparer & d'ouvrir notre cœur pour les recevoir. Si elles ne nous attirent au ciel, elles deviendront un poids qui nous abîmera dans l'enfer. Jesus-Christ nous demandera compte de son Incarnation, de sa naissance, de toute sa vie, de sa mort, de son Ascension, de l'effusion du saint Esprit. Tout cela nous a été offert. Il n'y a que la dureté de notre cœur qui nous ait empêchez de puiser une abondance de graces dans ces sources sacrées qui nous ont été ouvertes; & cette dureté ne sera pas une excuse devant notre Juge.

VIII. Il faut donc tâcher pendant qu'il est encore temps, pendant que ces sources ne sont point encore fermées comme elles le seront à l'heure de notre mort, d'en faire un meilleur usage que nous n'avons fait, & d'y puiser ce que nous n'y avons pas encore puisé. Et comme la cause n'en est pas dans ces sources, qui sont toujours pures, nettes, abondantes, intarissables, il la faut chercher en nous. Elle est quelquefois assez visible; & alors nous nous devons appliquer à y remedier effectivement, en demandant à Dieu qu'il fortifie en nous ce desir, & qu'il nous en accorde l'accomplissement. Mais quelquefois elle nous est inconnuë, parce que l'aveuglemẽt que l'amour propre nous cause, nous en dérobe la connoissance; & alors il n'y a point d'autre remede que d'en

gemir devant Dieu, que de s'humilier profondement, que de reconnoistre notre aveuglement & notre misere, que de prier Dieu qu'il nous éclaire & qu'il nous empêche de nous égarer.

IX. Il ne sera pas difficile de concevoir par ces considerations les mouvemens de reconnoissance, de crainte, d'humiliation, de penitence, qui en devroient naistre, ny de les exprimer par des paroles interieures propres pour nous les imprimer dans le cœur ; de demander à Jesus-Christ qu'il nous purifie pour nous rendre capables de participer à ses Mysteres, & de former des resolutions pour réduire en pratique les instructions qu'il nous y donne, & pour remedier aux causes qui nous empêchent d'en profiter. Et c'est ce qu'on appelle *affections & resolutions*, dont nous avons marqué ailleurs l'usage & l'utilité.

CHAPITRE VI.

Considerations generales sur les paroles de Jesus-Christ.

I. ON peut se servir à peu prés de la même methode pour mediter les paroles de J. C. que pour mediter les Mysteres. Toutes les paroles de J. C. sont adorables, puisque ce sont les paroles d'un

Dieu. C'est pourquoy il dit luy-même de ses paroles, que le ciel & la terre passeront, mais que ses paroles ne passeront point. Il les faut donc écouter avec un profond abbaissement de notre cœur & avec l'adoration duë à la souveraine verité. Car l'on peut dire de ces paroles ce que S. Augustin dit de l'Eucharistie, qu'on ne s'en doit point nourrir sans les avoir auparavant adorées. Et c'est pourquoi les Conciles se servent de cette expression : *Sancta & adoranda verba Scripturarum* : LES *saintes & adorables paroles de l'Ecriture.*

II. Il ne les faut pas écouter simplement comme étant dites aux hommes en general, mais comme étant écrites pour nous en particulier. Car J. C. en les prononçant nous les a destinées, nous a eu dans l'esprit, & en a voulu faire les regles de notre instruction. C'est ce que saint Augustin nous recommande en ces termes: *Ecoutons*, Tract. 30. in Joan. dit-il, *les paroles de l'Evangile comme si c'étoit Jesus-Christ même qui nous parlât ; & ne disons pas. Que ceux là étoient bienheureux qui avoient le bonheur de le voir ! Car ces paroles si précieuses qui sont sorties de la bouche du Sauveur, ont été écrites pour nous, & à cause de nous, & c'est pour nous qu'on les recite* : SIC AUDIAMUS *Evangelium quasi præsentem Dominum ; nec dicamus, O illi felices qui illum videre potuerunt ! Quod e-*

nim pretiosum sonabat de ore Domini, & propter nos scriptum est, & nobis scriptum est, & propter nos recitatur.

III. Jesus-Christ ne nous les a pas destinées seulement lors qu'il les a prononcées, mais de toute éternité; & il a eu même en vûë cette heure précise où nous les lisons & où nous nous appliquons à les méditer. Il nous les a destinées en nous préférant à tant de peuples à qui il n'a pas fait la même grace. Et nous pouvons dire de toutes les paroles de l'Evangile, ce que David dit en
Ps. general des commandemens de Dieu. *Non*
147. *fecit taliter omni nationi, & judicia sua non manifestavit eis.*

Cette destination que Dieu a faite de ses paroles pour nous instruire, cette préference qu'il a faite de nous à tant d'autres hommes, exige sans doute de nous de grands sentimens de reconnoissance, & de grands desirs de cooperer aux desseins de misericorde qu'il a eus sur nous.

IV. Jesus-Christ nous ayant appris que l'homme se nourrit de la parole de Dieu, nous a donné lieu de la considerer comme l'aliment de notre ame : de reconnoistre en la méditant le besoin que nous en avons, & la défaillance où nous tombons si elle ne nous soutient & ne nous fortifie. Et c'est ce qui nous oblige de nous en approcher comme du pain de notre ame, & de prier Dieu

qu'il l'imprime tellement non seulement dans notre memoire, mais aussi dans notre cœur, qu'elle se répande de là dans tous nos mouvemens interieurs & dans toutes nos actions.

On se nourrit de la verité en la recevant avec docilité & avec respect, en y consentant & en s'y soumettant, en l'aimant, en confessant qu'elle est juste & sainte, en desirant sincerement qu'elle regne en nous, en faisant resolution de détruire en nous tout ce qui luy est contraire.

V. Nous ne devons pas seulement regarder la parole de Dieu comme une lumiere pour nous conduire dans le chemin du ciel, comme un aliment pour nous y nourrir, mais aussi comme un adversaire avec qui il nous est commandé de nous accorder dans notre voïage par ces paroles de l'Evangile: Matt. 5. 25.
Esto consentiens adversario tuo citò dum es in via cum eo. Car comme dit saint Augustin, *si nous pechons, la parole de Dieu est notre adversaire. Elle s'oppose à notre volonté, mais pour procurer notre salut. O le bon adversaire*, s'écrie-t-il, *& qu'il nous est utile! Il cherche notre bien & non la satisfaction de nos vains désirs Il ne nous est opposé que pendant que nous sommes nous-mêmes opposez à notre bien. Vous aurez la parole de Dieu pour ennemie tant que vous serez ennemi de vous-même. Commencez d'estre* Aug. de verb. Dom. Serm. 1. vide in Ps. 118. & de decem ch. c. 10.

ami de vous-même, & vous l'aurez pour amie.

VI. Cette parole qui est notre adversaire durant cette vie, parce qu'elle s'oppose à nos mauvais desirs, sera dans l'autre & notre adversaire & notre Juge : *Sermo quem locutus sum vobis, ille vos judicabit in novissimo die.* Elle sera notre juge & un juge inexorable, parce qu'elle est immuable. Tout ce qu'elle condamnera sera condamné. Elle peut en cette vie vivifier les morts. Elle leur peut estre une source de vie. Il y a encore lieu de s'accorder avec elle. Mais elle ne fera plus dans l'autre que briser tout ce qui ne lui sera pas conforme. L'unique moyen de prévenir ce jugement si terrible, est de nous juger nous-mêmes dés cette vie selon cette parole.

Joan. 12. 48.

VII. Les Payens ont connu plusieurs veritez de la loi éternelle, mais ils ne les ont pas regardées comme leur juge. Ils en ont fait un sujet d'entretien ; ils les ont considerées comme quelque chose de beau & d'excellent; ils ont cru que le bien des Etats, & l'excellence même de chacun des hommes en particulier demandoit qu'on les observât ; mais ils n'ont jamais pensé qu'ils seroient jugez par ces veritez, qu'ils auroient à paroître devant le tribunal de la verité, & que toutes leurs actions seroient examinées selon ces regles éternelles & inflexibles.

C'est pourquoy l'on peut dire d'eux à cet égard ce que saint Paul dit en general ; qu'*ayant connu Dieu, ils ne l'ont pas glorifié*, parce qu'ils n'ont point regardé sa loy comme leur souverain Juge. Rom. 1. 21.

VIII. Cette maniere de considerer la verité est particuliere aux Chrêtiens, & c'est une des fins de l'Incarnation, selon S. Augustin, que de redonner ainsi à toutes les veritez écrites par les Payens l'authorité & la certitude qu'elles n'avoient pas parmy eux, afin de les faire regarder en suite comme les regles de nos actions ausquelles il faut necessairement les rendre conformes. Aug. epist. 3.

Nous devons donc nous dire à nous-mêmes en meditant quelque verité que ce soit: Voila sur quoy je seray jugé, si je ne détruits presentement tout ce que j'y voy de contraire en moy.

IX. Il faut donc prendre ensuite cette verité comme un flambeau pour découvrir dans son cœur, dans ses dispositions, dans ses actions tout ce qui n'y est pas conforme.

Mais comme notre amour propre nous en cache une partie de peur que nous ne nous croiyons obligez de le corriger, il faut s'adresser humblement à Dieu pour le prier qu'il éclaire nos tenebres, & qu'il ne permette pas que nous nous trompions nous-mêmes: Il faut nous dire à nous-mêmes que c'est en vain que nous fuyons la lu-

miere de la verité, qu'il faudra tost ou tard paroître devant elle ; que rien ne demeurera caché, lors qu'elle éclairera les tenebres de nos consciences, & qu'elle manifestera les secrets de nos cœurs ; & qu'ainsi il vaut bien mieux s'exposer à elle avec sincerité, pour luy montrer nos playes & luy en demander la guerison, que d'attendre qu'elle nous couvre de confusion à la veuë de toutes les creatures en nous les découvrant malgré nous.

X. Il faut tâcher à l'égard de toute verité d'en connoistre l'étenduë : & connoistre cette étenduë, c'est sçavoir ce qu'elle approuve, & ce qu'elle condamne. Si nous examinions en cette sorte chaque verité, il n'y en auroit gueres qui ne pust nous servir long-temps d'occupation devant Dieu, parce que nous découvririons en nous une infinité de dispositions opposées à cette loi, & qui doivent par consequent estre retranchées.

XI. On y peut considerer la liaison qu'elle a avec les autres loix de Dieu, ce qui nous fera voir qu'elles sont toutes liées, & qu'elles forment toutes ensemble une chaîne indissoluble. Et il faut souhaiter d'estre attaché & lié à cette chaîne sacrée, & de ne s'en separer jamais.

XII. Il faut considerer chaque verité non seulement comme enseignée par Jesus-

Christ, mais aussi comme pratiquée par Jesus-Christ. Car il est le premier modele de toute vertu & de toute justice ; & ses vertus & sa justice sont fecondes & operent dans ses membres des effets de grace pour pratiquer les mêmes vertus.

XIII. En quelque degré que nous penetrions une verité dans cette vie, nous avons sujet de nous humilier ; puis qu'elle le peut être d'une maniere infiniment plus claire & plus étenduë, & qu'une seule verité suffiroit pour remplir notre esprit pendant toute notre vie, si nous la comprenions comme il faut. Mais aussi quelque peu de connoissance que nous en ayons, pourveu que nous la regardions comme divine, nous avons sujet de remercier Dieu, puisque c'est toujours une grande grace de ce qu'il nous la fait regarder en cette maniere, & que nous sommes par là dans la voye de croître dans cette connoissance.

XIV. Le lieu de la verité n'est pas l'esprit, mais le cœur. C'est où elle doit être écrite par le saint Esprit. Elle n'est que loy ancienne, lors qu'elle n'est que dans l'esprit ; mais elle devient loy nouvelle & Evangelique, lors qu'elle est gravée dans le cœur. Nous ne sommes que Juifs en la connoissant ; mais nous sommes Chrétiens en l'aimant. Ainsi il faut beaucoup plus tendre à l'aimer qu'à la connoître. Et pour

cela en la meditant il faut tâcher de lui ouvrir son cœur ; il faut prier Dieu qu'il y grave par son Esprit, & se tenir devant luy comme un vase ouvert pour l'y recevoir, & comme une table rase afin qu'il l'y imprime.

XV. On doit à la verité l'adoration & l'amour, & de plus la conformité, en approuvant ce qu'elle approuve, en condamnant ce qu'elle condamne & dans sa vie passée, & dans ses dispositions présentes, & dans les desseins que l'on a pour l'avenir. Et c'est sur cela qu'on peut facilement juger des affections & des resolutions où la meditation de chaque verité nous doit porter.

CHAPITRE VII.

Du profit que l'on doit tirer des endroits de l'Ecriture, que l'on n'entend point, & des veritez sur lesquelles on n'a aucune ouverture.

IL arrivera souvent qu'en lisant l'Ecriture & en la faisant le sujet de notre meditation, il y aura bien des endroits où l'on n'entendra rien, & où l'on ne trouvera aucune lumiere, & alors le remede est de les passer pour se nourrir de ceux qui nous sont proportionnez. Mais on peut aussi quelquefois s'y arrester avec fruit &

se nourrir de cette obscurité même, parce qu'elle peut donner lieu à plusieurs considerations édifiantes.

I. Saint Augustin en fournit plusieurs dans un de ses Sermons sur les Pseaumes sur ce verset : *Suscipiens mansuetos Dominus.* Par exemple, dit-il, vous n'entendez pas, vous entendez peu, vous ne comprenez pas le sens de quelque passage de l'Ecriture : Hé bien ! honorez l'Ecriture de Dieu, honorez la parole de Dieu quoy que vous ne l'entendiez pas. Que votre pieté vous fasse attendre humblement qu'il vous en donne l'intelligence. Ne soyez pas assez temeraire & assez insolent pour blâmer cette obscurité de l'Ecriture, ou pour luy imputer quelques défauts. Il n'y a rien dans l'Ecriture de défectueux, & s'il y a de l'obscurité, ce n'est pas que Dieu vous en refuse absolument l'intelligence ; c'est seulement qu'il vous veut exercer par cette recherche. Quand vous trouvez donc quelque chose d'obscur, dites en vous-mêmes que le medecin le fait tout exprés pour vous obliger de frapper à la porte. Il a cette double volonté, & de vous exciter à frapper à la porte, & de vous ouvrir quand vous y aurez frappé. Ne vous irritez donc pas de ce que cette porte se trouve fermée. Soyez doux & pratiquez la docilité. Que le malade ne prétende pas trouver à redire

In Ps. 146.

» aux medicamens qui lui sont presentez par
» son medecin. Il sçait les temperer dans la
» proportion qui luy est propre.

II. Il se sert en un autre endroit de la même comparaison d'un malade & d'un medecin ; & il y ajouste cette instruction :

In Ps. 147. *Avant que vous sçachiez pourquoy Dieu a dit ce que vous n'entendez pas, croyez qu'il l'a dû dire comme il l'a dit. Cette pieté vous rendra capable de chercher le sens ; cette recherche vous le fera découvrir, & cette découverte vous remplira de joye :* Hæc *pietas faciet te capacem ut quæ as quod dictum est ; & cùm quæsieris, invenias, & cùm inveneris, gaudeas.*

Aussi c'est par là qu'il releve la pieté des Catholiques qui lisent l'Ecriture avec humilité, & qu'il blâme l'insolence des heretiques qui font le contraire. *Cogitantes*, dit-il, *tantæ authoritatis eminentiam, latere ibi aliquid crediderunt, quod petentibus daretur, oblatrantibus negaretur, à quærentibus inveniretur, reprehendentibus substraheretur, pulsantibus aperiretur, oppugnantibus clauderetur. Petierunt, quæsierunt, pulsaverunt, acceperunt, invenerunt, intraverunt.*

Cont. Faust. lib. 4. c. 2.

III. Mais quand même on ne parviendroit pas à l'intelligence de ces passages, on peut s'édifier & se nourrir de ce qu'on ne les entend point. Et c'est ce qu'un Autheur

de ce temps a fort bien montré dans un traité intitulé, *Des trois Communions*, par les conſiderations tres-pieuſes qu'il fournit à ceux qui ne comprennent pas le ſens de quelque endroit de l'Ecriture, & que nous rapporterons icy. A Dieu ne plaiſe, dit-il, «
que ce qu'il y a de relevé & d'obſcur dans « P.
l'Ecriture, ne ſoit utile qu'aux ſçavans, & « 662.
ne ſerve qu'à exercer l'intelligence des per- «
ſonnes éclairées. Si nous avons de la foy, «
nous pouvons communier par tout, parce «
que nous pouvons adorer Jeſus-Chriſt par «
tout, & dans les endroits mêmes où nous «
ne pouvons penetrer dans l'obſcurité des «
voiles qui nous le couvrent. Il ſuffit de «
l'aimer & de ſçavoir qu'il y eſt pour l'y «
adorer. Il ſuffit de l'adorer pour y com- «
munier. Quand nous abaiſſons notre petite «
intelligence devant la Majeſté de Jeſus- «
Chriſt & de ſa verité ; quand nous ſommes «
bien-aiſes de voir que Dieu eſt plus grand «
que l'eſprit de l'homme ; quand nous le «
louons dans ce que nous ignorons, & que «
nous confeſſons devant luy que nous ne «
meritons pas même de l'entendre ; quand «
nous nous conſolons de ce que les autres «
entendent ce que nous n'entendons pas ; «
ces paſſages ſi difficiles & ſi obſcurs nous «
ſont peut-eſtre auſſi utiles que les plus «
clairs & les plus faciles. Nous nous nour- «
riſſons par le reſpect qu'ils nous impriment «

» & par consequent nous y communions.
» Nous nous fortifions, non pas en les enten-
» dant, mais en nous humiliant ; & par con-
» sequent nous y communions. Nous aimons
» celuy qui nous parle, quoy que nous ne
» comprenions pas le sens de ses paroles, &
» par consequent nous y communions. Nous
» tremblons enfin devant le juge qui pronon-
» ce nôtre arrest, quoy que nous soiyons trop
» éloignez pour l'entendre ; & c'est en cela
» même que nous y communions. Car il est
» dit que son esprit se repose sur celuy qui
» tremble à sa parole : *Super trementem ser-*
» *mones suos.*

» Il nous nuit, poursuit cet Auteur, d'en-
» tendre l'Ecriture, quand nous sommes si
» malheureux qu'elle ne nous édifie pas ; &
» il nous sert de ne l'entendre pas, quand son
» obscurité même nous édifie. Si les peuples
» d'Allemagne entendant prêcher S. Bernard
» dans une langue étrangere, ne laissoient
» pas d'en être touchez & ne pouvoient re-
» tenir leurs larmes ; est-ce que Jesus-Christ
» ne nous touchera pas, quand il nous par-
» lera d'une maniere que nous ne pourrons
» pas si bien entendre ? Est-ce que la parole
» de Dieu aura moins de force que celle d'un
» homme ? Quand l'Epoux commence à par-
» ler, l'Epouse est déja transportée de joye
» avant que d'avoir encore sceu ce qu'il dit :
» *Vox dilecti mei. Ecce venit saliens in mon-*

cibus, &c. Tout ce qu'elle en sçait, c'est « qu'il vient, & qu'elle l'a entendu; Elle n'a « rien compris de ce qu'il a dit, sinon que « c'est luy, & qu'elle a reconnu que c'est sa « voix & sa parole. Cela suffit à l'Epouse, & « c'est assez pour la rendre toute enflammée « de l'amour de son Epoux. «

Comme donc on ne laisse pas de commu- » nier à l'Autel, quoy qu'on ne voye pas le « Corps de Jesus-Christ; on ne laisse pas aussi « de communier aux paroles de l'Ecriture, « quoi qu'on ne les entende pas, & qu'on « n'y decouvre la verité qu'elle renferme qui « est Jesus-Christ, que par la Foi, qui suffit « également pour se nourrir de la sainte Eu- « charistie & de l'Ecriture. Saint Augustin ne « nous assure-t-il pas que les personnes qui « s'éloignent de l'Autel pour un temps avec « une foy aussi vive que ceux qui s'en appro- « chent, n'honorent pas moins Jesus-Christ. « D'où il est aisé de conclure, que ceux qui « s'en éloignent avec une grande foi, l'hono- « rent davantage, que ceux qui s'en appro- « chent avec une foi médiocre. Ce qui sert « également de regle pour l'Ecriture, & nous « fait voir que si les personnes simples qui y « adorent cette parole divine sans en com- « prendre le sens, ont plus de foi que les per- « sonnes sçavantes qui le comprennent, elles « se remplissent davantage de son esprit. Ce « n'est point la science & la connoissance qui «

mettent la difference dans cette cōmunion spirituelle ; c'est la foy de ceux qui communient. On y reçoit plus, quand on croit plus. Et Jesus-Christ nous dit encore tous les jours dans le secret, ce qu'il a dit plusieurs fois en public dans l'Evangile : *Qu'il vous soit fait selon votre foy.* Ceux donc qui s'approchent de ces deux tables, (car l'Ecrirure designe souvent par ce nom ces deux sortes de communions) & qui reçoivent le corps de Jesus-Christ ou qui entendent sa parole, s'en nourrissent à proportion de la foy qu'ils y apportent, & non à proportion de leur lumiere. C'est la foi qui se nourrit, comme c'est la foi qui prie, dit saint Augustin. *Fides orat.*

IV. Si nous n'entendons pas le sens propre & particulier de chaque endroit de l'Ecriture, nous pouvons en entendre le sens general. Car il n'y a qu'à sçavoir que toute l'Ecriture ne tend qu'à l'établissement de la charité. C'est l'abregé de tous ses preceptes. Qui pratique celuy-là, les pratique tous, & les connoît tous, soit qu'il entende, soit qu'il n'entende pas le sens des passages qui les contiennent. *Ille tenet & quod patet & quod latet in divinis sermonibus, qui charitatem tenet in moribus.* Si nous prenons donc sujet d'aimer Dieu des obscuritez mêmes de l'Ecriture, nous allons

Conc. Moguntinum. ann. 813. v. 3. ex Aug.

à la

à la fin où ce que nous n'entendons pas porte uniquement.

CHAPITRE VIII.

Maniere de mediter sur les Saints par des considerations generales sur leur qualité de Saints.

L'Eglise ayant destiné une grande partie des jours de l'année à honorer les Saints, & ayant en vuë en cela l'édification & l'avantage de ses enfans, ce ne seroit pas seconder ses intentions que de laisser passer sans reflexion toutes ces solemnitez, & de ne pas tâcher d'en tirer les fruits qu'elle nous veut procurer.

Et comme le principal moyen que nous en ayons, est de les prendre pour objet de nos meditations & de nos prieres, il est clair par là qu'il est tres-conforme à l'esprit de l'Eglise de s'appliquer aux Saints qu'elle honore & de tâcher par de saintes pensées de s'unir plus étroitement à eux.

La connoissance qu'on peut avoir de leur vie en peut fournir de differentes selon les differens Saints. Mais il y a certaines considerations generales qu'on peut faire sur leur qualité de Saints & sur la liaison que nous devons avoir avec eux, qu'il est utile d'avoir dans l'esprit, parce qu'elles peuvent

ſuppléer au defaut des conſiderations particulieres, quand on n'en a pas, & qu'elles marquent les ſentimens & les diſpoſitions generales où nous devons eſtre à l'égard de tous les Saints. En voicy quelques-unes de ce genre.

I. L'une des principales cauſes du peu de fruit que les Chrétiens tirent de tant de Saints que l'Egliſe leur propoſe dans le cours de l'année, eſt le peu d'union interieure qu'ils ont avec eux. On les regarde preſque comme eſtant dans un monde ſeparé avec lequel on n'aura jamais aucun commerce. Notre imagination met entre eux & nous une diſtance infinie & de temps & de lieux, & ainſi elle nous les repreſente dans un éloignement qui diminuë infiniment & l'impreſſion de leur exemple & la confiance avec laquelle nous devrions nous adreſſer à eux.

II. Pour reſiſter à ces impreſſions trompeuſes de notre imagination, il en faut prendre de contraires de la doctrine de l'Egliſe. Elle nous apprend que les Saints nous connoiſſent mieux qu'aucun des hommes qui ſont ſur la terre; qu'ils ſont nos plus veritables & nos plus ſinceres amis; qu'ils ne nous regardent pas comme des étrangers, mais comme leurs freres en nous voyant dans l'unité du corps de Jeſus-Chriſt; qu'ils prennent part à nos maux; qu'ils ſont diſ-

posez à les soulager, & qu'ils se réjouïssent lors que par nos prieres & par nos bonnes œuvres nous leurdonnons occasion de nous secourir auprés de Dieu.

III. Nous ne sommes même separez d'eux que pour un moment. Le voile qui nous les cache se romprabien-tôtparnôtre mort; & ce voile étant une fois rompu, nous leur serons éternellement unis, & nous aurons avec eux une communication si intime, que toutes celles que l'on peut avoir avec ses amis en ce monde icy ne sont rien auprés de celle-là. Car les bienheureux penetrant tous les cœurs & les esprits les uns des autres, ils n'auront rien de caché entr'eux & ils ne verront rien en aucun d'eux qui n'augmente leur joye, & ne serve à les lier entr'eux & avec Dieu.

IV. Il les faut donc regarder comme des amis que nous sommes tout prêts de revoir, & avec qui nous devons être éternellement unis. Et comme dans l'éternité leur bonheur sera le nôtre, nous devons commencer d'entrer avec eux dés cette vie dans cet esprit de societé en nous réjouïssant de leur gloire & de leur triomphe.

V. Si la considération du ciel & de la terre nous doit exciter à l'amour de Dieu & à admirer sa puissance, celle des Saints le doit faire beaucoup davantage, parce qu'ils sont les principaux ouvrages de Dieu

& la fin de tous les autres. Tout se rapporte à eux, élemens, astres, cieux, Royaumes, Princes, Rois: *Omnia propter Electos.* Tout ce que nous voyons de grand, de puissant dans le monde n'est que pour eux, & même ceux qui les ont persecutez. Car ils n'ont esté dans ces persecutions que les instrumens de Dieu, qui employoit ce moïen pour élever ses Saints à la grandeur qu'il leur avoit destinée avant tous les temps.

C'est pour cette raison, dit saint Gregoire le Grand, que Salomon dit que le fou sera esclave du sage : *Qui stultus est serviet sapienti* : CAR *le fou est le serviteur du sage, lors même qu'il luy commande avec empire, parce qu'il l'éleve par cette domination qu'il exerce sur luy, à un état plus excellent :* STULTUS *sapienti etiam dominando servit, quem ad meliorem statum premendo provehit.*

Moral. 20. c. 19.

VI. Les Saints ne sont pas seulement les chefs-d'œuvres de la puissance de Dieu, mais aussi les trophées de sa misericorde & de sa grace. Car c'est en eux que nous voyons ce que cette grace peut faire de vases tout brisez & tout rompus tels que sont les hommes. Ainsi chaque Saint doit estre un motif de glorifier la misericorde de Dieu. Et c'est ce qui fait dire à saint Paul, que les Elus sont établis *in laudem gloriæ gratiæ ejus.*

VII. Nous ne devons pas seulement à Dieu sur le sujet de chaque Saint, l'admiration & les loüanges de sa puissance, de sa bonté, & de sa misericorde ; mais nous luy devons aussi une juste reconnoissance. Nous la luy devons au nom de l'Eglise, qui prend part toute entiere à la glorification d'un de ses membres. Nous la luy devons en notre nom, car chaque Saint est un bienfait de Dieu envers nous. C'est un de nos freres que Dieu a fait Roy, & Roy non pour un temps comme ceux de la terre, mais pour toute l'Eternité. C'est un appuy de notre esperance. Il nous fait voir que nos miseres & nos foiblesses ne nous empêchent point d'y arriver avec le secours de sa grace. Il nous en marque le chemin.

VIII. Dieu n'établit pas les Saints dans une souveraine felicité seulement pour eux-mêmes, mais il les rend les canaux de diverses graces qu'il veut répandre sur son Eglise. Ainsi comme les pauvres du monde se pressent auprés de ceux à qui ils sçavent que les Rois ont donné de l'argent à distribuer, nous devons de même par le sentiment de notre pauvreté nous presser auprés des Saints, pour avoir part aux graces dont il les a rendus les distributeurs.

S'il n'arrive donc presque jamais dans le monde qu'on demande l'aumône à plusieurs riches sans en obtenir le soulagement dont

on a besoin, quoy qu'ils se privent de ce qu'ils se donnent ; comment se pourroit-il faire qu'en s'adressant comme il faut à tant de riches du ciel, qui n'épuisent pas leurs richesses en nous y donnant part, nous n'obtenions pas par eux quelque participation de leurs biens.

IX. C'est ce qui nous doit donner lieu de considerer en particulier avec quelle negligence nous avons secondé jusqu'icy les intentions qu'a l'Eglise dans les Festes des Saints. On laisse passer toutes ces solemnitez sans reflexion & sans songer à rien faire de ce que l'Eglise a en vûë en nous les proposant. On n'admire & on ne loüe point Dieu en eux. On n'est point touché des sentimens de reconnoissance. On ne se lie point aux Saints par des mouvemens de charité. On ne se réjoüit point de leur bonheur. On ne s'en sert point pour exciter en soy l'esperance. On n'a point recours à eux. Enfin on regarde simplement ces festes comme distinguant les jours sans avoir aucun soin de suivre par les mouvemens du cœur l'esprit de l'Eglise dans l'établissement de ces saintes solemnitez.

X. Il faut regarder les Saints non seulement comme des Rois éternels, mais comme nos Juges. Car du nombre des hommes qui s'assembleront au jour du Jugement, il y en aura que Jesus-Christ associera à sa

qualité de Juge ; & c'est ce qu'il a promis expressement à ses Apostres en leur disant, qu'*à la venuë du Fils de l'homme ils seront assis sur douze thrônes pour juger les douze tribus d'Israël.* Et comme les Saints seront sans doute de ce nombre, c'est à nous à penser à present à nous les rendre favorables puis qu'il ne sera plus temps de le faire alors ; c'est à nous à les prier qu'ils obtiennent pour nous de Dieu en qualité d'intercesseurs, qu'il nous purifie de tout ce qu'ils seroient obligez de condamner en nous en qualité de Juges.

CHAPITRE IX.

Maniere particuliere de mediter sur la vie des Saints, lors qu'elle nous est connuë.

I. SAint Bernard donne quelques regles pour profiter de l'exemple des Saints dont on n'ignore pas absolument la vie, qu'il est utile d'avoir dans l'esprit quand on fait de ces Saints le sujet de son oraison.

Je pratique, dit il, à l'égard des Saints, une maxime tres-salutaire. Je regarde leurs exemples comme une table couverte de diverses viandes à laquelle je suis assis, & je fais attention à ne pas toucher à celles qui sont pour les autres. Je n'étendray pas la main à la gloire des miracles, de peur

In Nativit. S. Vict. c. 4.

» que si j'usurpois ce que je n'ay point reçu » du ciel, je ne perdisse ce qu'il semble que » j'ay reçu. Je ne leveray point les yeux en » haut avec d'autres pour penetrer les secrets » celestes, de peur qu'estant ébloüi de leur » éclat, je ne sois obligé de les baisser avec » confusion, & d'avoir recours trop tard à » cet avis du Sage : *Ne recherchez point les » choses qui sont trop hautes pour vous, & ne » pretendez point sonder ce qui surpasse vos » forces.* On sert à cette table d'un vin nou» veau, auquel des eaux ont été changées. » Je me garde bien d'en user, parce que je » sçay que ce n'est pas pour moy, & que je » n'ay pas le pouvoir de changer ainsi les éle» mens. Ce Saint commande aux démons » même durant sa vie. Ce sont des viandes » excellentes & de trés-bon goust, mais qui » ne sont pas pour moy; & je n'ay garde d'y » toucher, parce qu'un pauvre comme moy » n'en sçauroit faire d'usage, ny les faire pa» roistre dans ses actions. Mais si je considere » ce qui est devant mes yeux à la table de ce » Saint, j'y apperçois l'équité de ses juge» mens, la regularité inviolable de sa con» duite, l'exemple de sa sainteté, l'uniformité » de sa vie, l'éminence de ses vertus. Voila » les viandes que je puis choisir sans présom» ption, & dont je puis me nourrir utilement; » & si je neglige même de le faire, on m'en » demandera un compte tres-exact.

II. Voicy encore, ajoute-t-il des vian- « des que je croy m'être proportionnées : Si « on me sert à la table de ce riche du pain de « douleur & du vin de componction, je ne « fais point de difficulté d'en user, parce que « je suis pauvre, & qu'en cette qualité les « larmes doivent estre mon pain le jour & la « nuit, & je dois mesler mes pleurs à ce que « je boy. Il faut que les larmes soient mon « partage, puisque j'ay tant commis de pe- « chez qui meritent d'estre pleurez. «

S'il paroist de même dans le Saint que « nous honorons des exemples de temperan- « ce, de justice, de prudence, de force, c'est « encore ce que je prens pour moy, sçachant « que c'est de quoy je dois faire provision, « que c'est proprement ce que l'on sert pour « moy, & dont on me demandera compte. « On n'exige point de nous que nous ayons « fait des miracles & des prodiges afin de les « presenter à celuy qui est vraiment riche. « Ce sont des vases faits pour celuy qui nous « a invitez, mais ce ne sont pas des viandes « pour des pauvres comme nous. Ayez donc « grand soin estant invitez à ces festins de « discerner ce qui est pour vous & ce qui est « pour celuy qui vous invite. Car tout ce que « l'on sert n'est pas pour vous. Si l'on vous « donne à boire dans un vase d'or, c'est le « breuvage & non le vase qui est pour vous. « Prenez le breuvage, & laissez le vase. Le «

» pere de famille propose à ses domestiques
» l'exemple des bonnes œuvres & le regle-
» ment des mœurs, mais il retient pour luy
» le privilege des miracles.

III. On doit étendre cette regle de saint Bernard à certaines vertus qui ne sont pas pour tout le monde, comme les actions de zele, & toutes celles qui sont attachées à des ministeres ausquels on n'estpas appellé. Il n'appartient pas à tout le monde de reprendre avec force, d'enseigner les autres, de former de grandes entreprises pour le service de Dieu, d'ériger des Congregations, d'instruire les peuples par ses paroles ou par ses écrits : mais il appartient à tout le monde d'être retenu dans ses jugemens, moderé dans ses passions, mortifié dans sa vie, humble dans ses sentimens, doux & charitable dans le commerce que l'on a avec les autres.

In Vigil. S. Petri & Pauli.

IV. Le même Saint propose dans un autre de ses Sermons, trois choses à considerer dans la feste des Saints ; le secours du S. son exemple, les sujets de confusion que l'on en doit tirer. Il faut, dit-il, considerer le secours du Saint, parce que celuy
» qui a esté puissant sur la terre, l'est encore
» plus dans le ciel, étant present devant le
» Seigneur son Dieu. S'il a eu pitié des pe-
» cheurs, & s'il a prié pour eux estant encore
» vivant, qui peut douter qu'il n'en ait en-

core plus de pitié en connoissant mieux leur «
misere, & qu'il ne prie ainsi le Pere pour «
nous ? La felicité dont il joüit dans cette «
heureuse patrie a augmenté & non diminué «
sa charité. S'il est devenu impassible en luy- «
même il ne laisse pas d'estre touché de com- «
passion pour les autres, & estant present de- «
vant la fontaine de misericorde, il est en- «
core plus rempli d'entrailles de misericorde. «

Il y a de plus une raison qui presse les «
Saints de s'interesser pour nous. C'est que, «
selon l'Apostre, Dieu a ordonné pour notre «
bien qu'ils ne receveroient point leur con- «
sommation sans nous ; ce qui fait dire à Da- «
vid : *Les Justes attendent que vous me don-* «
niez ma recompense.

V. La seconde chose qu'il faut se pro-
poser, dit saint Bernard, est l'exemple du
Saint que l'Eglise honore, en considerant «
que tant qu'il a esté sur la terre & qu'il a «
conversé avec les hommes, il ne s'est dé- «
tourné ny à droit ny à gauche. Il a mar- «
ché dans la voye royale jusqu'à ce qu'il fût «
parvenu à celuy qui dit de luy-même qu'il «
est la voye, la verité, & la vie. «

Il faut contempler l'humilité qu'il a té- «
moignée dans ses actions, l'autorité qu'il «
a fait paroistre dans ses paroles, & recon- «
noistre par là qu'ayant éclairé les hommes «
par son exemple & par ses paroles, nous «
n'avons qu'à marcher par le chemin qu'il «

» nous a tracé pour ne nous point égarer ;
» qu'ainsi il est vray, selon le Prophete, que
» le sentier du juste est droit, & que l'on va
» droit quand on y marche.

» VI. Mais, ajoute-t-il, il faut encore faire
» plus d'attention aux sujets de confusion que
» nous pouvons tirer de la vie du Saint. Car
» enfin c'étoit un homme semblable à nous,
» sujet aux mêmes miseres que nous, formé
» de la même bouë. Pourquoy croirions-
» nous donc qu'il est non seulement difficile,
» mais impossible de faire ce qu'il a fait, & de
» marcher sur ses pas ? Que cette parole, mes
» freres, vous fasse entrer dans des sentimens
» de confusion, & dans un saint tremblement.
» Peut-estre que cette confusion sera une
» semence de gloire, que ce tremblement sera
» une source de graces pour nous. Ces Saints
» qui nous ont precedé, & qui ont marché
» dans le chemin de la vie d'une maniere si
» admirable qu'à peine pouvons-nous croire
» qu'ils fussent des hommes, n'estoient nean-
» moins que des hommes. Leurs festes nous
» doivent donc donner de la joye & de la con-
» fusion ; de la joye, parce que nous les a-
» vons envoyez devant nous pour estre nos
» protecteurs ; de la confusion, parce que
» nous ne les imitons pas.

» VII. L'exemple des Saints que saint Ber-
nard veut qu'on se propose pour un objet
d'imitation & de confusion, fera d'autant

plus cette impression sur nous, que nous nous appliquerons aux vertus qui sont le plus à nôtre portée, & qui sont le plus contraires à nos défauts : & nous trouverons encore dans ce choix un motif de recourir avec plus d'ardeur à l'intercession du Saint que nous honorons, afin qu'il nous aide à obtenir la grace d'être délivré d'un défaut dont il a été luy-même delivré par la même grace.

VIII. Il est bon de considerer dans les Saints l'œuvre principale à laquelle Dieu les a appliquez, & pour laquelle ils luy ont servi d'instrument, comme dans les Apôtres, l'établissement de la foy par toutes les nations ; dans les Instituteurs d'Ordres, la sanctification de ce grand nombre de Religieux qui les ont suivis, & des peuples qui ont profité de leur exemple ; dans les Docteurs de l'Eglise, le dépost de la doctrine qu'ils ont conservé & qu'ils ont fait passer jusqu'à nous. Et il faut ajoûter à cette consideration, que Dieu nous a compris dans la grace qu'il leur a communiquée, selon la part que nous y avons ; qu'il a voulu en rendant les Apôtres maîtres de tous les peuples, que nous eussions la foy par leur moyen ; qu'en éclairant les Docteurs de l'Eglise, il a voulu que nous participassions à leurs lumieres : qu'il a voulu que nous profitassions du zele dont il a

rempli les autres Saints ; ce qui nous doit animer non seulement à remercier Dieu de ses graces, mais aussi à nous adresser aux Saints comme nous ayant esté donnez de Dieu pour notre sanctification, & comme estant nous-mêmes compris dans l'étenduë du ministere que Dieu leur a confié.

CHAPITRE X.

Maniere de mediter sur les Saints dont on ignore la vie, comme de la pluspart des Martyrs.

I. IL n'y a rien de plus admirable dans la conduite de Dieu, que le peu qu'il a voulu que nous sçussions des graces qu'il a faites aux Saints, & le secret dans lequel il les a tenuës à l'égard des hommes. Nous ne sçavons presque rien de la plusparr des Martyrs, sinon qu'ils sont martyrs. Il a même permis que presque tous les actes de leur martyre se soient perdus, & qu'on en ait substitué d'autres ausquels on ne peut raisonnablement avoir beaucoup de croyance. Il a voulu que la vie des fondateurs de la Religion Chrétienne ; c'est-à-dire des Apotres, nous fût presque entierement inconnuë, excepté ce qu'on lit de S. Pierre & de S. Paul dans les Actes. Ce que nous sçavons même de ceux de qui nous connoif-

sons plus de choses n'est presque rien, car cela se reduit à quelques actions exterieures. Et ce n'est pas en quoy leur sainteté consistoit. C'est dans le sacré commerce qu'ils ont eu avec Dieu, dans le feu de leur charité, & dans leurs vertus interieures. Et c'est ce que nous ne connoissons presque point.

II. Cela nous fait voir que les Saints ne sont pas faits pour le monde, que leur tems n'est pas celui de ce monde, que ce monde n'est pas le lieu de leur gloire. Ces actions qui nous sont inconnuës, ces vertus cachées, ces graces secrettes, ne sont inconnuës, secrettes & cachées que pour un peu de temps. Il en viendra un où Dieu les revelera à la face de toutes les creatures, & où il leur rendra la gloire & l'honneur qu'elles meritent. Dieu nous fait voir par-là qu'il ne fait aucun état de la gloire de ce monde, puis qu'il en prive la plûpart de ses Saints même aprés leur mort, & il nous apprend ainsi à ne la compter pour rien.

III. Il a voulu encore par là donner des bornes à notre curiosité & nous apprendre à nous appliquer plûtôt à profiter des connoissances qu'il nous donne, qu'à rechercher inutilement celles qu'il ne nous a pas voulu donner. En effet si nous sçavions bien nous édifier de ce que nous sçavons des Saints qui nous sont le plus inconnus comme les Martyrs, nous trouverions que nous

en ſçavons aſſez pour trouver beaucoup de lumiere dans leur exemple.

Si nous ne ſçavons pas de quelle maniere ils ont vécu, nous ſçavons du moins qu'ils ſont morts pour le nom de Jeſus-Chriſt; & cela nous doit ſuffire,& nous découvre même beaucoup de choſes de leur vie, pourvû qu'au défaut des connoiſſances particulieres qui nous manquent, nous ayons recours aux lumieres, & à l'analogie de laFoi.

IV. Leur martyre nous fait voir qu'ils ont accompli le plus excellent de tous les actes de charité,qui eſt de donner leur vie pour Dieu; qu'ils ont reſiſté à la plus violente de toutes les tentations, qui eſt l'amour de la vie & de toutes les choſes preſentes.

Or l'Evangile nous apprend qu'on ne parvient point ordinairement à cet état que par une préparation qui réponde à l'éminence de cette grace. Et comme la priere eſt le canal par lequel on l'obtient ordinairement, on peut conclure que les Martyrs ayant obtenu cette grace ſi éminente de la perſeverance dans les plus cruelstourmens, avoientprié avec plus de ferveurque les autres, & que Dieu leur avoit donné la grace de la priere dans un tres-haut degré, puis qu'il a accordé à leurs prieres la plus grande de ſes graces.

V. Mais comme cette priere efficace doit

eſtre accompagnée de tous les exercices de pieté proportionnez à ce que nous deſirons obtenir de Dieu, on en peut conclure encore que les Martyrs qui pouvoient tous les jours être engagez à confeſſer Jeſus-Chriſt dans les tourmens, & qui demandoient ſans ceſſe à Dieu la grace de luy eſtre fidelles dans ces grandes occaſions, s'efforçoient auſſi ſans ceſſe de l'engager à la leur donner par la pratique de toutes les vertus, & principalement de celles qui ont le plus de rapport à cette tentation. Il eſtoit queſtion de renoncer à la vie preſente pour l'amour de Jeſus-Chriſt; ils s'exerçoient à la mépriſer. Il falloit ſouffrir d'horribles tourmens; ils s'y préparoient par la privation des plaiſirs & par une mortification continuelle. Il falloit perdre tout ſon bien pour la confeſſion de Jeſus-Chriſt; ou ils s'en privoient par avance en le diſtribuant en aumônes, où ils s'en détachoient par l'amour des biens éternels. Il falloit eſtre expoſé au dernier mépris & aux plus grands outrages; ils s'y diſpoſoient en ne mettant leur gloire qu'en Dieu, en ne vivant que pour luy, en ne penſant qu'à luy, & en mépriſant tous les jugemens des hommes.

VI. C'eſtoit par ces exercices qu'ils ſe diſtinguoient des autres Chrétiens dans la paix même de l'Egliſe. Car il ne faut pas s'imaginer que ce terrible diſcernement que

ces persecutions faisoit en mettant une partie des Chrétiens au rang des apostats, & l'autre dans celuy des Martyrs, ne commençast que dans la persecution. Il estoit déja bien avancé avant cette épreuve. Ceux qui n'avoient pas soin de se préparer à cette grande tentation, qui vivoient dans le relâchement, qui s'attachoient au monde, qui en goûtoient les plaisirs, succomboient d'ordinaire aux tourmens. Et ceux au contraire qui s'y préparoient par une priere continuelle accompagnée de penitence & de mortification; ceux qui avoient toûjours leur vie dans leurs mains pour la donner à Dieu, demeuroient ordinairement fermes dans le combat. Ainsi le discernement se faisoit dans la paix & se manifestoit dans la guerre; & la persecution n'estoit que l'épreuve de cette préparation differente.

VII. Nous devons donc penser en honorant un Martyr, que non seulement il est mort pour Jesus-Christ par la consommation de son martyre; mais qu'avant ce temps il s'estoit préparé à la mort, en mourant parfaitement au monde & à toutes les choses visibles par un détachement entier & par une mortification continuelle, par laquelle il a merité cette grace excellente. Ainsi nous connoissons non seulement sa mort, mais aussi sa vie, puisque sa vie n'a du estre qu'une préparation à a mort : & nous en

sçavons assez pour en tirer la plus importante instructionque nous puissions trouver dans les Saints dont nous connoistrions exactement la conduite.

VIII. Car la vie des Chrétiens aussi bien que celle desMartyrs est distinguée en deux temps ; en celuy de tentation, & en celuy de préparation à la tentation. La tentation est inévitableà tous,puisque l'Ecriture nous avertit qu'en embrassant le service deDieu, nous devons nous y préparer : *Fili accedens ad servitutem Dei sta in justitia & in timore, & prepara animam tuam ad tentationem.* Ainsi comme nous avons dit que ceux qui dans les premiers siécles ne se préparoient pas à la persecution avec le soin qu'ils devoient, y succomboient ordinairement : ceux qui ne se préparent pas aussi comme ils doivent dans ces temps icy aux tentations de leur état, y succombent de même, à moins que Dieu ne les soutienne par une grace extraordinaire. Car par ce défaut de préparation ils sont du nombre de ces architectes imprudens, dont l'Evangile nous dit,que bâtissant sur le sable,leurs maisons sont renversées par les eaux, par les vents, & par les tempêtes.

Eccl. 2. 1.

IX. Il est vray que ces eaux & ces tempêtes ne sont pas de même genre que celles des premiers siécles, mais elles ne sont pas moins dangereuses,puis qu'elles ne renver-

ſent pas moins de Chrétiens. Elles ſont moins violentes en apparence, mais comme elles ſont cachées, elles s'ouvrent plus facilement l'entrée dans le cœur. Comme on les connoît moins, on s'en défie moins, & on y réſiſte moins. Ces tempeſtes ſont quelquefois l'impreſſion de la multitude qui authoriſe des actions criminelles. Ce ſont quelquefois de faux Directeurs qui conduiſent dans la voïe large, & qui approuvent une infinité de relâchemens. Ce ſont des interêts temporels qui occupent l'eſprit & l'empêchent de reconnoître diverſes injuſtices & de ſortir de divers engagemens qu'on ne veut pas reconnoître pour criminels. Ce ſont des paſſions qui nous ôtent la lumiere dont nous avons beſoin dans notre conduite. Ce ſont des préventions injuſtes qui nous portent à condamner temerairement le prochain. Ce ſont enfin les impreſſions violentes des choſes viſibles qui nous font oublier Dieu.

Peu de perſonnes reſiſtent à ces tempêtes, parce qu'il y en a peu qui ſe préparent comme il faut à y reſiſter, qui veillent aſſez ſur elles-mêmes, qui prient autant qu'il faut, qui ſe mortifient autant qu'il eſt neceſſaire pour obtenir cette grace. Le diſcernement commence donc par-là, & continue dans la ſuite. Et ce qu'il y a de plus déplorable, eſt qu'au lieu que ceux qui tomboient dans les

premiers ſiecles ſçavoient au moins qu'ils eſtoient tombez, parce qu'ils eſtoient renverſez par une tentation viſible ; beaucoup de ceux qui ſuccombent à ces autres tentations, ne connoiſſent ny la tentation, ny leur chûte, & ne ſongent point à s'en relever.

X. C'eſt ce qui nous devroit donner un extrême éloignement pour toutes ſortes de relâchemens, d'inutilitez, & de vains divertiſſemens. Car puiſque le ſalut des Chrétiens dépend ordinairement de la maniere dont ils ſe préparent à la tentation ; ce qui eſt contraire à cette préparation eſt contraire à notre ſalut, & peut eſtre la ſource de notre perte. Or il eſt viſible que ce n'eſt pas ſe préparer à la tentation que de mener une vie relâchée, une vie d'amuſement, une vie de divertiſſement & d'inutilitez. Et par conſequent c'eſt expoſer ſon ſalut, c'eſt courir à ſa perte, c'eſt donner entrée au diable, c'eſt ſe mettre en état d'eſtre renverſé par les tentations, qui ſont inévitables dans cette vie. Helas ! on croit ne rien faire de mal ou au moins en faire peu, par cette vie inutile & negligente ; & c'eſt neanmoins par-là qu'on ſe diſcerne & qu'on ſe met dans la foule malheureuſe de ceux que la tentation emportera.

XI. Il ne faut donc point dire, que n'étant pas en un état de donner notre vie pour la

confeſſion de la Foy comme les Martyrs & ignorant leurs actions, ils ſont plûtôt pour nous un ſujet d'admiration que d'imitation.

Car ſi nous ne les pouvons pas imiter dans leur martyre, nous les pouvons & devons imiter dans ce qu'ils ont fait pour s'y préparer, c'eſt-à-dire dans leurs prieres, dans leur vigilance, dans leur mortification, dans leur détachement de toutes les choſes viſibles, dans leur éloignement de toutes ſortes d'amuſemens. Il faut, ſelon l'ordre de la grace, qu'ils ayent eu ces préparations en un tres-haut degré, puis qu'ils ont obtenu par-là la plus grande de toutes les graces; & nous n'en avons pas moins beſoin qu'eux pour nous préparer aux tentations auſquelles nous devons être expoſez ſelon l'ordre de la Juſtice de Dieu. C'eſt donc ce que nous pouvons utilement conſidérer dans les Martyrs & dans les Saints dont la vie nous eſt inconnuë, & que nous devons principalement demander à Dieu par leur interceſſion.



CHAPITRE XI.

Ce que doivent faire ceux qui éprouvent dans la priere une telle instabilité d'esprit, qu'ils ne sçauroient s'arrester à aucune bonne pensée.

I. NOus avons déja dit, qu'on ne devroit pas refuser aux personnes qui ont l'imagination vagabonde, le secours d'un livre pour en lire quelque peu à diverses reprises, en s'appliquant à ce qu'elles y liront, selon qu'elles y auront de l'ouverture, ou en se contentant même de le concevoir & de l'offrir à Dieu, afin qu'il l'imprime dans leur cœur.

D'autres ont recours au défaut d'un livre à des oraisons vocales & à la recitation de quelque Pseaume, en tâchant de se nourrir du sens des paroles. Et cette maniere de mediter n'est peut-estre pas des moins utiles.

S'il y a aussi quelque objet de pieté, quelque mystere, quelque verité, qui fasse plus d'impression sur elles, & qui soit plus capables d'arrester la mobilité de leur esprit, elles feront fort bien de s'en occuper, en prenant pour marque que Dieu veut qu'elles s'y appliquent, l'impuissance où elles se trouvent de s'appliquer à d'autres objets.

II. Mais entre ceux qu'elles se peuvent proposer, il semble qu'il n'y en ait point qui leur puisse estre plus present, & par consequent faire plus d'impression sur elles que cet état même d'instabilité qu'elles éprouvent. Elles le sentent, elles le souffrent, elles en ont une connoissance vive. Elles n'ont donc qu'à le considerer & à le prendre pour sujet de leur meditation. Et ce n'est pas un des moins utiles qu'elles se puissent proposer; puisqu'il leur peut faire connoistre tres-vivement la profondeur de la misere de l'ame, & l'état où elle est réduite, & par la corruption de la nature & par les dereglemens qu'elle y a ajoutez.

III. Quelle misere que notre esprit soit ainsi partagé & divisé dans luy-même, qu'il ait des puissances indépendantes de sa volonté & de sa raison, qui courent sans regle aprés des objets frivoles, & que l'ame soit contrainte d'être spectatrice de ce desordre sans y pouvoir remedier; qu'elle soit si foible & qu'elle voye d'une vuë si trouble les plus grandes choses; qu'elle ne puisse resister aux impressions de ces phantosmes extravagans; qu'elle soit forcée d'abandonner ce qu'elle concevoit, quelque important qu'il fust, pour courir aprés ces chimeres; que Dieu, le Paradis & l'enfer ne la puisse détourner de la vuë d'une bagatelle, & que la vuë d'une bagatelle la détourne

tourne de celle de Dieu, du Paradis & de l'enfer !

La raiſon a beau connoiſtre l'extrême difference de ces objets, elle n'en eſt pas cruë. Elle ne ſçauroit même ſe faire écouter. La ſedition de ces penſées emporte l'ame, & elle oublie ſouvent que c'eſt contre ſon gré que ce tumulte s'excite en elle-même.

IV. Il n'y a rien ſans doute qui nous puiſſe donner une idée plus vive de la miſere où le peché nous a réduits. Car enfin toute notre excellence conſiſte dans la penſée. C'eſt ce qui nous éleve au deſſus de toutes les creatures qui en ſont privées. C'eſt dans la penſée que conſiſte l'image de Dieu. C'eſt par là que nous pouvons eſtre heureux. Cependant qu'eſt-ce que ces penſées qui font toute nôtre dignité ? A quoy ſont-elles occupées? A des choſes ſi vaines, ſi baſſes, ſi frivoles, qu'il n'y a perſonne qui n'en rougiſt s'il ſçavoit qu'elles fuſſent connuës à d'autres qu'à luy. Eſt ce donc là cette creature que Dieu avoit comblée de tant de faveurs ? Eſt-ce là cet eſprit crée pour connoiſtre Dieu, pour le contempler, & pour eſtre éternellement heureux par la poſſeſſion de Dieu ?

V. Mais ce n'eſt pas ſeulement le peché que nous tirons de nôtre origine qui cauſe en nous cette inſtabilité, nous y avons beau-

coup contribué par nos propres dereglemens. La liberté que nous avons donnée à nos pensées ; tous ces objets inutiles ausquels nous nous sommes appliquez, ont augmenté infiniment notre legereté naturelle. Nous avons enfermé des seditieux au dedans de nous ; & nous nous plaignons qu'ils y excitent du trouble. Nous nous sommes tous répandus au dehors ; & nous nous étonnons que nous ne puissions rentrer en nous-mêmes. Nous avons vécu dans une agitation continuelle ; & nous voudrions qu'elle cessast aussi-tost qu'il nous plaist. Mais ce n'est pas l'ordre de la justice de Dieu. Il veut que nous sentions par là le mal que nous nous sommes fait à nous-mêmes, que nous nous en humilions & que nous luy en demandions pardon.

VI. Ces égaremens d'esprit sont donc un temps favorable pour reconnoistre devant Dieu le mauvais usage que nous avons fait de nos pensées, pour condamner en sa presence nos dissipations & nos distractions volontaires, pour nous repentir de tant de vaines imaginations dont nous nous sommes entretenus & ausquelles nous avons donné entrée dans notre esprit que nous devions regarder comme un sanctuaire où rien d'impur & de dereglé ne devoit être reçu.

VII. Si nous nous humilions par ces pensées, cette meditation nous sera aussi utile

qu'une autre. Car qu'importe de quelle maniere nous ſoyons humbles, pourveu qu'en effet nous le ſoyons.

Cependant quelque dépourvus de lumiere que nous nous ſentions, il ne faut pas pouſſer cette privation au de-là de la verité, ny perdre le ſouvenir & la reconnoiſſance de celles que Dieu nous laiſſe. Dans quelque impuiſſance où nous ſoyons reduits d'avoir de bonnes penſées, nous ne laiſſons pas de diſcerner par la foy le bien & le mal, & de pouvoir regler nos actions par cette lumiere. Tous ces phantômes qui nous troublent ne ſont pas capables de nous faire agir. Si l'imagination eſt maîtreſſe des penſées qui nous occupent, la raiſon & la volonté ſont maîtreſſes des actions effectives. Nous avons de plus une lumiere qui nous fait connoître que notre état eſt dereglé, qui nous le fait condamner, qui nous fait demander à Dieu d'en être délivrez. Toutes ces lumieres ſont grandes & elles nous doivent être precieuſes, puis qu'elles ſuffiſent pour nous ſauver, pourveu que nous les ſuivions dans la conduite de notre vie, & que nous ſouffrions avec paix, avec humilité, & avec patience tous les états où Dieu permettra que nous ſoyons réduits.

CHAPITRE XII.

De la Conclusion de l'Oraison,

APrés que l'on aura tâché d'exciter en soi de saints mouvemens & de saintes affections par le moïen des considerations ausquelles on se sera appliqué, & de réduire les vûës generales à des vûës particulieres, & les desirs confus de perfection à des résolutions précises d'actions déterminées, afin que tout cela ne soit point passager, & ne finisse pas avec l'Oraison, il est bon de faire une petite revuë tant sur les resolutions que l'on a prises, que sur les sentimens que l'on a eus, afin de confesser devant Dieu l'inutilité de tous nos désirs s'il n'opere en nous l'accomplissement des choses qu'il nous a fait desirer. Il faut donc luy adresser ces paroles du Prophete ;
Psal. 67. *Confirma hoc Deus quod operatus es in nobis*: O DIEU *affermissez ce que vous avez opéré en nous:* ou celles-cy*; Si le Seigneur*
Psal. 110. *n'édifie la maison, c'est en vain que les hommes veillent pour l'édifier : Si le Seigneur ne garde la ville, en vain veille-t-on pour la garder.* Mais il faut prendre les desirs qu'il nous a donnez pour un sujet de confiance qu'il nous en accordera l'effet, & pour une marque que sa volonté est que

nous tâchions de les executer & de les ſuivre.

Il eſt même bon de repaſſer dans ſon eſprit les conſidérations qui nous auront le plus touchez, & qui nous auront paru les plus importantes, afin que nous puiſſions y avoir recours dans la ſuite de la journée, & renouveller par là les ſentimens qu'elles auront produits en nous.

C'eſt là un des principaux avantages de l'Oraiſon, & qu'il faut le plus tâcher d'en tirer. Car on ne prie à certaines heures déterminées qu'afin que l'impreſſion de cette priere ſe répande ſur toute la journée, & qu'elle faſſe de toutes nos actions une priere continuelle. On prétend allumer un feu qui dure tout le jour, & pratiquer ſpirituellement, ſelon ſaint Gregoire, ce qui eſtoit ordonné dans l'ancienne loy, d'entretenir le feu de l'autel en y mettant du bois le matin & le ſoir : *Ignis in altari ſemper ardebit, quem nutriet ſacerdos, ſubjiciens ligna mane & veſpere.* Et pour cela il eſt utile de graver tellement dans ſa memoire les principales veritez que l'on aura meditées, qu'on les y repaſſe ſans peine, ou dans les intervalles qui ſeparent nos occupations, ou dans nos occupations mêmes. Car ſouvent elles ne nous attachent pas tellement, qu'elles ne laiſſent quelque liberté de ſe porter à d'autres objets.

Levit. c. 6. v. 12.

Ainsi comme la vigilance continuelle est le plus grand secours de l'Oraison que l'on fait à certaines heures, parce qu'elle remedie à la dissipation, qu'elle éloigne les distractions, & qu'elle remplit l'esprit de bonnes pensées & le cœur de bons mouvemens ; de même l'Oraison contribuë beaucoup à la vigilance continuelle en remplissant l'esprit de considérations saintes, qui se renouvellant le long du jour, donnent moyen à ceux qui les ont de s'en servir pour celebrer comme une feste à l'honneur de
Psal. 72. Dieu, selon l'expression de David: *Reliquia cogitationis diem festum agent tibi.* Et tout cela joint ensemble forme une vie recueillie, interieure & appliquée à Dieu, telle que devroit être celle de tous les Chrétiens.





TRAITÉ DE LA PRIERE.

PREMIERE PARTIE.

LIVRE TROISIE'ME

Des conditions de la Priere.

CHAPITRE PREMIER.

Premiere condition de la Priere : Charité. Que la priere n'est point contraire à la pureté de l'amour.

L'Oraison prise dans l'étenduë que luy donne les livres qui en traitent, comprenant tous les actes interieurs de la creature envers Dieu, l'adoration, l'action de grace, la loüange, la glorification, les saints desirs, l'amour & la priere proprement dite par laquelle on demande les graces & les secours dont on a besoin, il est aisé de découvrir les fondemens de tous ces

autres actes, excepté de celuy qui s'appelle proprement Priere. Car il faut adorer Dieu, parce qu'il merite d'estre adoré, & que la justice prescrit indispensablement ce devoir à la creature. Il le faut remercier de ses graces, parce que la gratitude est un autre devoir que la loy éternelle nous ordonne & qu'il est injuste d'estre ingrat. Il le faut loüer, parce qu'il est loüable. Il luy faut rendre gloire & honneur, parce que la gloire & l'honneur luy appartiennent. Il le faut aimer, parce qu'il est aimable, & qu'estant la justice même, il est clair que l'on est injuste de ne l'aimer pas. Mais comme il semble que ce qui nous porte à prier soit nôtre propre interest, nos propres miseres & nos propres besoins, on ne voit pas d'abord que la justice nous y engage comme à ces autres devoirs, ny que la charité nous y oblige. Car puisque d'une part la creature doit rapporter tout son estre à la gloire de Dieu, & qu'il ne luy est pas permis de rien faire qui se termine à elle-mesme, parce que devant tout à Dieu, elle ne peut estre la fin d'aucune de ses actions : & que de l'autre Dieu ne reçoit pas moins de gloire de la justice qu'il exerce sur les méchans, que de la misericorde qu'il fait à ceux qu'il rend bons, il semble qu'il n'y ait qu'à le laisser absolument disposer de nous, sans luy rien demander, tout contribuant

également à sa gloire, qui est la fin naturelle de toutes choses. Et c'est aussi la fausse consequence que tirent certains inventeurs de spiritualitez outrées, dont nous parlerons dans la seconde partie.

Il est certain que ces raisonnemens sont faux, puis qu'ils sont tous semblables à celuy que saint Paul condamne dans l'Epître aux Romains. *Si par mon mensonge & mon infidelité*, dit cet Apôtre, *la verité & la fidelité de Dieu a éclaté davantage pour sa gloire, pourquoy me condamne-t-on encore comme pecheur, & pourquoy ne ferons-nous pas le mal, afin qu'il en arrive du bien, selon l'erreur que quelques-uns qui nous calomnient nous accusent faussement de soutenir?* c. 3. v. 7.

Mais on ne voit pas tout d'un coup en quoy consiste cette erreur, ny quel est le défaut du raisonnement de ceux qui concluëroient de ce que Dieu tire sa gloire aussi bien des pechez des hommes que de leurs bonnes actions, ou qu'il faut pêcher, ou qu'il n'est pas necessaire de le prier qu'il nous en preserve.

Pour le découvrir donc, il faut considerer de quelle sorte Dieu est glorifié dans les pechez des hommes. Car il n'est pas directement glorifié par ces pechez, qui tendent au contraire à le deshonnorer, mais par l'ordre qu'il y met, en faisant que celuy qui

se retire de l'ordre par le peché, soit reduit à l'ordre par la punition du peché. *Qui injustè se ordinat in peccatis, justè ordinatur in pœnis*, dit saint Augustin. Ce qui est fondé sur cette loy immuable de la justice éternelle, *qu'il faut ou que l'homme ne commette point de pechez, ou que ses pechez ne demeurent point impunis.* AD NATURALEM *quippe justitiæ ordinem pertinet, ut aut peccata non fiant, aut impunita esse non valeant.* D'où saint Augustin conclut ailleurs, *que c'est un ordre bien plus raisonnable que l'ame qui a peché soit obligée de sentir par son supplice la peine qui luy est duë, que non pas qu'elle se réjoüisse impunément dans son déreglement:* MELIUS *ordinatur anima ut justè doleat in supplicio, quam ut impunè gaudeat in peccato.*

Aug. Epist. 120.

De civit. Dei. l. 9. c. 13.

De natura boni. c. 8.

Il est clair par là que l'ordre que Dieu met dans les pechez en les punissant, n'empêche pas que les pechez ne soient d'eux-mêmes injustes, & qu'il ne les punit même que parce qu'ils sont injustes. Or si le peché est injuste, il est injuste de le commettre, il est injuste d'y perseverer, & il est juste au contraire de le quitter, de s'en éloigner, de s'en repentir.

La justice commande donc aux pecheurs indispensablement la cessation du peché, le retour à Dieu, & la conversion. Le premier devoir qu'elle prescrit aux hommes est

de ne point pecher, & le second c'eſt de ne pas continuer de pecher. Et en leur faiſant ces commandemens, elle leur en commande les moyens, dont l'un des principaux eſt la priere, puiſque Dieu nous a declaré que c'eſt par là qu'il vouloit nous communiquer & la preſervation du peché, & la grace de la converſion aprés le peché.

Ainſi la priere n'eſt pas ſeulement une voïe que notre interêt nous doit faire prendre pour ſoulager notre miſere ; c'eſt auſſi un devoir de pieté, qui nous eſt preſcrit par la juſtice éternelle, que cette juſtice nous doit rendre aimable, & auquel par conſequent la charité qui n'eſt que l'amour de cette juſtice nous doit porter. Il eſt juſte que pour ſortir de l'injuſtice nous embraſſions toutes les voyes que Dieu nous en ouvre. Il eſt injuſte que nous mépriſions les richeſſes de ſa bonté qu'il nous preſente. De ſorte qu'autant que nous aurons & d'amour pour la juſtice & de haine pour l'injuſtice, autant aurons-nous de zele & d'ardeur pour la priere.

C'eſt ainſi que la charité produit l'eſprit de priere. *Charitas orat.* Elle nous fait ſentir le mal de l'injuſtice où nous ſommes plongez. Elle nous fait deſirer le bien de la juſtice dont nous ſommes déchus. Elle nous fait craindre d'y retomber. Et ces ſentimens du cœur ſont déja des prieres & des ſources

de prieres ; puiſqu'il ne faut que les expoſer à Dieu pour prier.

Elle ne regarde donc pas que Dieu eſt glorifié même par nos pechez en les puniſſant, mais elle regarde que Dieu nous a ordonné de le glorifier nous mêmes par nos actions & par notre converſion, qu'il veut que nous recherchions ſa grace, que nous ayons recours à ſa bonté ; & qu'il y a de l'inſolence à mépriſer ſes avertiſſemens, ſes offres, & ſes promeſſes.

Car il faut remarquer qu'il n'y a pas ſeulement en Dieu une reſolution fixe & immuable de punir les pecheurs impenitens ; mais qu'il y a de plus une volonté immuable de pardonner aux pecheurs penitens.
In Pſal. 102. *Dieu*, dit ſaint Auguſtin, *veut que l'homme ne peche point. Il veut pardonner aux pecheurs & luy rendre la vie quand il revient à luy ; & il ne le veut punir que quand il perſevere dans le peché, afin que ſon inſolence ne ſurmonte pas la puiſſance de ſa juſtice.* VULT *Deus ut homo non peccet. Vult peccatori parcere ut revertatur & vivat : vult poſtremo in peccato perſeverantem punire, ut juſtitiæ potentiam contumax non evadat.* Le ſein de ſa miſericorde eſt donc toujours ouvert à ceux qui veulent y recourir : & de plus cette bonté, qu'on peut appeller eſſentielle & inſeparable de la nature de Dieu, a eſté comblée par les effets de ſa

bonté libre & gratuite, par laquelle il a voulu exposer à tous les hommes les remedes de leurs pechez dans les tresors des Sacremens de Jesus-Christ, qu'il a donnez à son Eglise pour les donner à tous ceux qui les demandent & qui s'y disposent comme il faut.

Dieu donc ayant fait aux hommes toutes ces graces, la loy éternelle les oblige d'en user, parce qu'il y a de l'ingratitude & de l'insolence à les mépriser & à les rendre inutiles. C'est pourquoy S. Bernard ne craint pas de dire, que ceux que le desespoir empesche de se convertir, ne connoissent point Dieu. Car ils ne s'en éloignent, dit-il, que parce qu'ils se l'imaginent fâcheux & severe, au lieu qu'il est tout plein de bonté ; que parce qu'ils le regardent comme dur & inexorable, au lieu qu'il est tout plein de misericorde ; que parce qu'ils se le figurent cruel & terrible, au lieu qu'il est tout aimable. Ainsi l'iniquité ment contre elle-même en se formant une idée de Dieu toute differente de ce qu'il est.

Bern. in Cãt. serm. 3. n. 2.

C'est donc obéïr à Dieu que de desirer, de rechercher, d'embrasser les moyens de participer à ses biens, & d'attirer les graces qui nous y préparent, ce qui ne se peut faire que par la priere. Et c'est au contraire un si grand peché de n'avoir pas recours à la misericorde de Dieu quand on a peché,

que les Peres ne craignent pas de dire qu'on irrite plus Dieu par là, que par tous les autres crimes qu'on pourroit avoir commis.

Ainsi il est clair que la priere chrétienne n'est pas une action interessée, & qui n'ait point d'autre fin que nous-mêmes. C'est un fruit de l'amour de la justice, de la haine de l'injustice, & de la soumission aux volontez de Dieu & à ses loix. Elle vient de Dieu, elle tend à Dieu; & c'est ce qui fait son merite. Tout autre priere, quelle qu'elle fust, ne seroit point celle que Dieu a promis d'exaucer : & comme elle auroit un autre principe que la charité, elle seroit incapable de toucher le cœur de Dieu, qui ne se tient honoré que par la charité : *Non colitur Deus nisi amando.*

CHAPITRE II.

Seconde disposition necessaire à la priere : Pauvreté ou abaissement du cœur qui vient du sentiment de ses miseres.

SAint Augustin met cette difference entre Adam innocent & Adam coupable, c'est-à dire entre l'état de la justice où il a esté créé, & l'état du peché où il est tombé, qu'Adam innocent ne prioit point proprement, & que ses mouvemens vers Dieu n'estoient que des mouvemens d'admira-

tion, de louange, & d'action de graces; au lieu qu'Adam pecheur & banni du paradis, pousse des cris continuels vers Dieu dans ladouleur & le ressentiment de ses miseres: ce qui fait que Dieu qui s'étoit éloigné de luy à cause de son orguëil, s'en rapproche en le voyant abbattu & humilié. *In paradiso non clamabas, sed laudabas; non gemebas, sed fruebaris. Foris positus clama. Propinquat tribulatio qui deseruit superbientem.* Ainsi la priere des enfans d'Adam est proprement un cri du cœur pressé du joug du peché & accablé des miseres de cette vie. Et comme c'est la charité qui le rend sensible au peché & aux miseres qui en naissent, c'est elle aussi qui luy fait pousser ces cris à Dieu pour luy demander misericorde & pour implorer son secours.

In Psal. 29. enarr. 2.

Mais afin que la misere des hommes leur fasse pousser ces cris qui sont la veritable priere, il faut qu'ils la connoissent, & qu'ils la sentent. Car on ne crie point du tout quand on ne connoist point du tout sa misere ou que l'on n'en a point de sentiment, & l'on crie à proportion qu'on la connoît & qu'on la sent. C'est la source de toutes ces prieres enflammées que l'on trouve par tout dans les Pseaumes du Prophête Roy, à qui il donne luy-même le nom de *clameurs*, de *cris* & de *rugissemens*, pour montrer de quelle source elles partoient. Car il

n'y a rien de plus touchant que de voir de quelle sorte il exprime cette playe & cette extrême misere qu'il ressentoit au dedans de luy. Tantost il se considere comme un
Ps. 30. pauvre & un mendiant : *Ego autem mendicus sum & pauper* : tantost comme un
Ps. 41. malade qui languit dans la douleur : *Defecit in dolore vita mea* : tantost comme un homme dont tous les os sont brisez & tout
Ps. 101. desseichez : *Dum confringuntur ossa mea* : *Ossa mea sicut cremium aruerunt* : tantost comme ayant l'esprit tout saisi de frayeur,
Ps. 54. & tout obscurcy de tenebres : *Timor & tremor venerunt super me, & contexerunt me tenebræ* : tantost comme un homme englouti dans les abysmes, & submergé par
Ps. 68. la tempête : *Veni in altitudinem maris & tempestas demersit me.*

Mais pour marquer plus distinctement ce que comprend cette vûë, & quels sentimens elle doit produire, il faut sçavoir que l'état du peché où nous sommes nez, enferme une corruption en quelque sorte infinie, parce qu'il n'y a point de peché que cette corruption ne soit capable de produire, & dont elle ne contienne le principe & la racine. Elle réferme une incapacité de tout bien, une pente à tout mal, une privation de tout droit aux lumieres & aux graces de Dieu. De sorte que lors que Dieu en donne maintenant aux hommes, ils n'ont point de droit

ny à celles qu'ils reçoivent ny à celles qui sont necessaires pour y perseverer.

Car quoique Dieu par les diverses graces qu'il fait aux hommes en délivre quelques-uns de cette extremité de misere, ils ne perseverent neanmoins dans la justice qu'ils ont reçuë, que par un secours special qu'ils ne meritent point, comme le Concile de Trente le definit.

Ainsi quelque riches qu'ils soient des dons de la grace, ils ne doivent pas laisser de se regarder comme pauvres & miserables. Et ils le sont en effet, parce que ces dons ne sont point à eux, & qu'il n'y a que le peché & le mensonge qui leur appartiennent par leur nature. *Personne*, dit le Concile d'Orange aprés S. Augustin, *n'a de soy-même que le mensonge & le peché, & tout ce que nous avons de justice & de verité vient de cette source dont nous devons estre alterez en cette vie, afin qu'estant alterez des gouttes qui en découlent, nous ne tombions pas dans la défaillance.* NEMO *habet de suo nisi mendacium & peccatum. Quidquid autem habemus justitiæ & veritatis ex illo fonte est, quem debemus sitire in hac ermo, ut ejus quasi guttis irrorati non deficiamus in via.*

Conc. Arausc. câ. 29. Aug. tract. 5. in Jo.

Les hommes sont même bien plus pauvres des dons de la grace que les pauvres ne le sont des biens exterieurs. Car les pauvres au moins sentent qu'ils sont pauvres; mais

nous ne ſentons pas notre pauvreté ſpirituelle. Ils n'ont pas beſoin de nous pour venir à nous ; mais nous avons beſoin de Dieu pour aller à Dieu. Ce ſont eux-mêmes qui nous parlent ; & nous ne formons pas leurs demandes ? mais nous ne ſçaurions ny parler à Dieu ny le prier, s'il ne parle en nous & ne prie en nous. *Comme on ne ſçauroit croire*, dit ſaint Auguſtin, *ſans l'eſprit de foy, on ne ſçauroit auſſi prier d'une maniere qui ſoit utile, ſans l'eſprit de prier : Sicut ſine ſpiritu fidei non es quidpiam recte crediturus ita ſine ſpiritu orationis non es quidpiam ſalubriter oraturus.*

Aug. ep. 105.

Cette pauvreté commune à tous les pecheurs eſt encore beaucoup augmentée par les pechez particuliers dont chacun ſe ſent coupable par le mauvais uſage des graces & des bienfaits de Dieu, & par tous les fruits malheureux que la concupiſcence a produits en eux.

C'eſt par la vuë de toutes ces miſeres que ſaint Bernard enſeigne que l'on parvient à l'humilité, qui peut ſeule attirer la miſericorde de Dieu.

In Cant. ſer. 36.

L'ame, dit-il ne ſçauroit rien trouver de plus vif ny de plus propre pour s'humilier, » que de ſe voir telle qu'elle eſt dans la verité, » pourvû qu'elle ne ſe diſſimule point ſes mi- » ſeres, qu'elle n'uſe point de déguiſement, » qu'elle ſe mette devant ſes yeux, qu'elle

ne s'éloigne point de soy-même. Car com- «
ment pourroit-elle ne pas entrer dans les «
sentimens d'une véritable humilité par cette «
connoissance de soy-même, en se voyant «
chargée de pechez, accablée sous le poids «
d'un corps mortel, embarrassée des soins «
terrestres, infectée de la bouë des desirs «
charnels, aveugle, courbée, malade, en- «
gagée dans mille erreurs, exposée à mille «
perils, travaillée de mille craintes, inquie- «
tée de mille difficultez, sujette à mille soup- «
çons, chargée de mille necessitez, portée «
d'elle-même au vice, sans force pour les «
vertus? Comment l'orgueil se pourroit-il «
mêler dans cette vûë? Comment pourroit- «
elle lever la tête dans un si malheureux état? «
Que peut-elle faire que d'avoir recours à «
ses larmes & à ses gémissemens, & de se «
tourner vers Dieu, en luy disant: Mon «
Dieu, guerissez mon ame, parce que j'ay «
peché contre vous. «

Il faut donc que la vûë de ces veritez nous fasse entrer dans un profond rabaissement d'esprit & de cœur, & que nous regardant comme entierement indignes des graces de Dieu, nous ne fondions l'esperance que nous devons avoir de les obtenir, que sur la seule misericorde de Dieu, en disant avec Daniel: *Neque enim in justificationibus nostris prosternimus preces nostras ante faciem tuam, sed in miserationibus tuis multis.* c. 9. 18.

Il faut par consequent ne faire aucun état ny des talens naturels, ny des avantages exterieurs que l'on peut avoir, puis qu'outre qu'il ne sont pas à nous, aucun de ces biens ne nous sçauroit délivrer de cette misere inseparable de notre état, & qu'il y en a même beaucoup qui l'augmentent. Ainsi en nous presentant devant Dieu dans la priere, nous devons nous regarder dans une nudité de tout bien, dans une privation de tout appuy humain & de tout sujet de confiance qui soit tiré de nous-mêmes.

C'est une partie de cette pauvreté que les Peres nous representent comme une disposition necessaire à la priere. Et c'est même une priere & une priere excellente, que de se presenter à Dieu dans cet état, en luy exposant les playes de son ame comme le Lazare faisoit celles de son corps, & en
Thren. 1. 11. luy disant seulement avec le Prophete: *Vide Domine & considera quoniam facta sum vilis.*

Mais ce qui soüille la plûpart des prieres que les hommes font, est qu'ils paroissent au contraire devant Dieu avec un esprit élevé, qu'ils portent à la priere un cœur tout plein d'estime & de complaisance pour eux-mêmes, une fierté interieure, une confiance secrette ou dans eux-mêmes, ou dans les biens exterieurs qu'ils possedent, en se croyant par là au dessus des autres.

Ainsi quoiqu'ils protestent de bouche qu'ils n'ont point de droit aux graces de Dieu, la présomption interieure & l'élevation de cœur que Dieu voit en eux démentent ces protestations, & s'opposent à l'effet de leurs prieres; puisque selon saint Augustin, c'est la pauvreté interieure qui les rend efficaces & capables d'être exaucées. *Considerez*, dit-il, *que le Prophête met le merite qui luy fait esperer d'être exaucé, en ce qu'il est pauvre & dépourveu de tout bien. C'est à vous à voir si vous êtes dans cette disposition de pauvreté & d'indigence. Car si vous n'y êtes pas, vous ne serez point exaucé. Retranchez ce qu'il y a en vous, ou autour de vous, qui vous puisse être un sujet de confiance & de présomption, & ne vous appuyez que sur Dieu seul.* VIDETE *quia meritum exauditionis suæ in eo posuit ut diceret. Quoniam egenus sum & pauper. Observa ne non sis egenus & inops. Si non fueris, non exaudieris. Quidquid cum te, vel ante, unde possis præsumere, abjice à te, & tota præsumptio tua Deus sit.* In Ps. 68.



CHAPITRE III.

Ce que doivent faire ceux qui n'ont point ou qui ne sentent point en eux cette disposition de pauvreté & d'abaissement.

CEux qui voudront faire reflexion sur cette humiliation profonde qui doit accompagner nos prieres,& qui doit naître du sentiment de notre pauvreté & de notre misere spirituelle, ne seront point étonnez de voir qu'il y en ait si peu qui soient exaucées, parce qu'il y en a tres-peu qui soient faites avec cette disposition. Mais comme chacun doit tendre à estre exaucé, & que le même devoir de justice qui nous oblige de prier nous oblige aussi de nous mettre dans l'état & dans les dispositions qui peuvent rendre nos prieres efficaces, il faut que si on ne les sent point en soy on tâche de les acquerir, & que l'on prenne pour cela les moyens que la foy & la raison nous prescrivent.

Supposons donc, ce qui n'est que trop ordinaire,qu'un homme ne trouve point en soy ces vûës & ces sentimens qu'il devroit avoir ; qu'il connoisse peu ses pechez & ses miseres tant communes que particulieres ; qu'il en soit peu touché ; qu'il le soit au contraire beaucoup des choses du monde ;

Qu'il ſente en ſoy une élevation de cœur, qui le porte à deſirer les honneurs, qui l'éloigne de tout ce qui le rabaiſſe & l'humilie; qu'il ſe ſente porté à ſe preferer aux autres; qu'il n'éprouve en ſoy que de l'inſtabilité & de la froideur lors qu'il ſe preſente devant Dieu; comme ſi ſa ſouveraine pureté le rejettoit & ne le pouvoit ſouffrir devant elle; qu'il ait ſujet de croire que ſa froideur & ſon inſenſibilité ne ſont point de celles que les perſonnes qui ſont le plus à Dieu éprouvent quelquefois; & qu'il y ait toute ſorte d'apparence qu'elles ayent pour ſource le relâchement de ſa vie & de ſes attaches aux creatures; qu'il ait ſeulement au fond du cœur quelque deſir d'eſtre à Dieu & de faire tout ce qui eſt neceſſaire pour cela.

Cette diſpoſition n'eſt que trop commune, & elle eſt même dans tout le monde en quelque degré. Car il s'en faut bien que les perſonnes même vertueuſes n'ayent le cœur auſſi humilié devant Dieu que la profondeur de leur miſere le demanderoit. Il y en a peu qui ne ſoient encore ſenſibles aux loüanges & aux mépris des hommes, & qui n'ayent quelque ambition ſecrette dans le cœur. Ainſi tout le monde a intereſt de s'inſtruire de ce qu'il faut faire dans cette privation du ſentiment de ſa pauvreté, qui ſemble mettre hors d'état de prier Dieu.

Pour consoler donc ceux qui se trouvent dans cet état penible, & dans tous les autres de même genre, il faut leur faire remarquer qu'on peut estre en deux manieres dans une disposition interieure, l'une par sentiment, l'autre par foy.

Ceux qui sont touchez, par exemple, de leur pauvreté & de leur misere interieure, y sont par sentiment. Ceux qui la croyent, qui la reconnoissent devant Dieu, dont l'esprit en est réellement convaincu, & qui ont une volonté effective de faire ce que la lumiere de la verité leur prescrit dans cet état, y sont par foy, c'est-à-dire, par une lumiere de Dieu & une impression de la grace sur leur cœur, mais d'une grace qui ne va pas jusqu'à se faire sentir

Or encore que la premiere sorte de pauvreté soit trés-utile pour rendre nos prieres efficaces; il est certain neanmoins qu'elle n'y est pas absolument necessaire, & que Dieu ne rejette pas les prieres qui sont faites avec cette autre pauvreté, qui n'est pas accompagnée de mouvemens sensibles, pourveu qu'elle naisse effectivement de la foy, & que ce ne soit pas un pur effet de la raison & de l'amour propre.

Il est vray que la raison seule conduite & appliquée par l'amour propre, peut produire en nous quelque chose de fort semblable à ce que nous avons appellé une pauvreté de foy,

de foy, c'est-à-dire, qu'elle nous peut faire connoistre & confesser nos miseres, former des pensées & prononcer des paroles d'humilité, pousser des gemissemens, avouër notre orguëil, afin d'obtenir de Dieu ce que nous luy demandons.

Mais comme il est certain aussi que nous ne sçaurions distinguer avec évidence le fond de notre cœur & le principe de nos actions, il faut toujours faire ce que la verité nous prescrit, & souffrir humblement l'incertitude où il nous laisse à l'égard de ce qui nous fait agir.

Or ce que la verité prescrit à ceux qui sont privez du sentiment de leur pauvreté, qui sentent au contraire un grand fond de présomption & d'orguëil, est de reconnoistre leur misere devant Dieu, de tâcher de s'en convaincre en s'y appliquant, de regarder même ces tenebres où ils se trouvent & cette privation de lumiere & de sentiment comme un excés de pauvreté & de misere, qui les met au plus bas état des Chrétiens, & qui ne laisse au dessous d'eux que ceux qui ne font pas même reflexion qu'ils sont insensibles, & qui ne le veulent pas reconnoistre.

Il faut donc que celuy qui se trouve dans cet état, se presente à Dieu comme un malade, comme un paralytique, comme un aveugle qui ne connoist point & ne sent point

la grandeur de ses maux ; qu'il emprunte les paroles de ceux qui les ont & connus & sentis, qu'il approuve interieurement la verité de ces paroles, qu'il y consente & qu'il prie Dieu de les imprimer dans son cœur.

Mais il ne faut pas se contenter de ces protestations. Il faut faire resolution en même tems d'user des remedes utiles pour nous tirer de cet état. Et le principal de ces remedes est de s'éloigner effectivement des choses qui nous peuvent entretenir. C'est pourquoy au même temps que saint Ambroise console les gens du monde, en leur montrant que leurs prieres peuvent estre exaucées de Dieu par l'exemple des Israëlites qui furent exaucez lors qu'ils estoient encore assujettis aux Egyptiens, il y ajou-

In Ps. 118. te neanmoins cette condition : *Pourveu qu'ils haïssent la bouë d'Egypte, & qu'ils évitent de s'engager dans les choses terrestres & perissables : Si* ÆGYPTIUM *lutum oderint & operari terrena declinent.*

Il faut donc que ces personnes pour se rendre dignes d'estre exaucées, se separent autant qu'elles peuvent des divertissemens, des plaisirs, du tumulte des affaires du monde ; qu'elles tâchent de pratiquer la retraite, d'appaiser l'agitation de leur esprit, de s'accoutumer peu à peu de rentrer en elles-mêmes, de s'appliquer à la lecture & par-

ticulierement à celle des livres qui apprennent le plus à se connoître, de s'entretenir souvent des objets qui repriment le plus les passions, comme la mort, le jugement, & l'enfer.

Il faut qu'elles veillent particulierement sur elles-mêmes, & qu'elles ne se rebutent pas de la peine qu'elles y trouveront d'abord, & sur tout qu'elles se rendent exactes & fidelles à tous leurs devoirs.

Elles doivent encore examiner avec tout le soin qui leur est possible, s'il n'y a point en effet quelque attache criminelle, quelque peché secret qu'elles ne veulent pas voir, & qui soit cause que Dieu se retire d'elles, & qu'il laisse leur cœur dans cette dureté.

Que si nonobstant cette recherche faite de bonne foy & avec humilité, nonobstant la pratique fidelle de tous ces remedes, elles ne laissent pas de se trouver dans les mêmes obscuritez & les mêmes privations de sentiment, elles ne doivent jamais regarder cet état comme une voïe éminente & élevée, ny comme un état noble & parfait, mais comme un avertissement continuel que Dieu leur donne de s'humilier en tout, de mortifier leur orgueïl, d'être plus fidelles dans leurs devoirs. Et en avoüant humblement devant Dieu qu'elles meritent d'être traitées de la sorte, en le priant humblement de leur rendre la joye de sa grace sa-

lutaire, elles doivent se fortifier dans la resolution de suivre Dieu jusqu'à la mort dans ces obscuritez & dans ces tenebres, quand il ne luy plairoit pas de les consoler jamais en cette vie.

CHAPITRE IV.

Troisiéme condition de la priere : Desir & soif de la justice.

LA pauvreté chrétienne ayant deux objets, les biens de la terre, & les biens du ciel, elle produit en nous des mouvemens fort differens à l'égard des uns & des autres. Elle nous separe des uns ; elle nous fait soupirer aprés les autres. On participe d'autant plus à la pauvreté spirituelle à l'égard des biens du monde, qu'on les desire moins, & qu'on se soucie moins d'en être privé ; & l'on participe d'autant plus à la pauvreté spirituelle à l'égard des biens du ciel, qu'on les desire avec plus d'ardeur, & qu'on en sent davantage la privation. L'un & l'autre effet de cette pauvreté spirituelle est nécessaire à la priere chrétienne selon les Peres. Il y faut porter un cœur vuide des desirs du monde, & plein des desirs de Dieu & de ses graces : & rien n'en empêcheplus l'effetqu'une disposition contraire, c'est-à-dire qu'une soif ardente des

choses du monde, & un dégoût de celles de Dieu.

C'est ce que saint Augustin nous enseigne sur ces paroles : *Dieu exauce les pauvres. Il ne les exauceroit pas*, dit-il, *s'ils n'estoient pauvres. Soyez donc pauvres, si vous voulez estre exaucé. Que ce soit le sentiment doulourenx de votre pauvreté qui vous fasse crier, & non le dégoust* : DOLOR *de te clamet, non fastidium.* In Pſ. 68.

Mais en quoy consiste cette pauvreté ? *C'est*, dit ce saint Docteur, *à concevoir que nous ne sçaurions estre que pauvres tant que nous ne possedons pas celuy qui peut seul nous rendre riches.* UT INTELLIGAS *te tamdiu esse pauperem, quamdiu non habes illum qui te faciat divitem.* CAR *quelqu'autre chose que nous possedions sans luy, nous ne faisons qu'étendre & élargir le vuide de notre cœur* : QUIDQUID *enim aliud habueris sine ipso, latiùs inanis eris.* In Pſ. 33. In Pſ. 85.

C'est ce qui luy fait conclure que tout vray chrétien est pauvre & se croit pauvre quelques richesses temporelles qu'il possede, parce qu'il méprise ces richesses & qu'il ne fait état que de celles du ciel qu'il n'a pas. C'est, dit-il, tout le corps de Jesus-Christ qui dit dans le Pseaume : Je suis « pauvre & affligé. Car quelque riches que « soient les Chrétiens, ils sont pauvres s'ils « sont Chrétiens ; parce qu'en comparaison « In Pſ. 68.

» des richesses divines, dont ils esperent joüir
» dans le ciel, toutes celles qu'ils peuvent
» posseder en cette vie ne leur tiennent lieu
que de sable & de poussiere. *Prorsus si Christiani sunt, pauperes sunt. In comparatione divitiarum cælestium quas sperant, omne aurum suum arenas deputant.*

Enfin c'est par ce même sentiment que
Ep. 121. dans cette excellente Lettre qu'il a écrite à une Dame nommée Proba, il luy recommande de prier comme veuve desolée & pauvre, & luy montre que tous ceux qui prient, doivent se presenter à Dieu dans cet état de pauvreté, d'abandonnement, & de desolation. Puisque toute ame chrétienne,
» luy dit-il, doit reconnoître qu'estant ab-
» sente & separée de Dieu, elle est seule &
» abandonnée, que fait-elle autre chose par
» ses prieres, que de representer à Dieu sa
» viduité & son abandonnement? Priez donc
» comme veuve; puisque vous ne voyez pas
» encore celuy dont vous demandez le se-
» cours. Et quelques richesses que vous pos-
» sediez, priez comme pauvre; car vous ne
» joüissez pas encore de ces vrayes richesses
» du siecle à venir où l'on ne peut plus souf-
» frir de pertes. Quoy que vous ayez des en-
» fans, des enfans de vos enfans & une fa-
» mille nombreuse, ne laissez pas de prier
» comme estant abandonnée, puis qu'il n'y
» a rien que d'incertain dans toutes les choses

temporelles, lors même que Dieu nous les «
conserve pour notre consolation jusqu'à la «
fin de notre vie. Si vous cherchez donc les «
choses d'enhaut, & si vous les goûtez com- «
me vous devez, ne desirez que les choses «
immuables & éternelles. Et parce que vous «
ne les avez pas encore, estimez-vous seule «
& abandonnée, quoy que toute votre fa- «
mille se porte bien, & qu'elle vous rende «
l'obéïssance qu'elle vous doit. «

C'est-à-dire en un mot qu'on ne sçauroit prier comme il faut si l'on n'est touché d'un desir sincere d'être à Dieu, si l'on n'a une faim & une soif de la justice dont la possession fera notre veritable felicité, & que c'est en vain qu'on prétend obtenir quelque chose de luy lors qu'on ne tend qu'au monde, qu'on ne respire que le monde, qu'on s'y trouve bien, qu'on n'a des prétentions que pour s'y établir, & qu'on y rapporte tous ses desirs & toutes ses actions. Dieu ne rassasie que ceux qui sont affamez de la justice. C'est le seul desir qu'il s'est obligé de contenter. Et s'il nous accorde d'autres choses, ou ce n'est pas par un dessein de misericorde, ou c'est par rapport à cette unique fin, à laquelle nous devons rapporter toutes nos prieres.

Mais si c'est estre pauvre que de desirer les biens du ciel, & si cette pauvreté suffit pour estre exaucé, d'où vient donc que

tout le monde ne l'eſt pas ? puiſqu'il ſemble qu'il n'y a perſonne qui adreſſe des prieres à Dieu pour en obtenir des graces, qui ne deſire les graces qu'il luy demande ; & s'il les deſire, il reconnoiſt qu'il eſt pauvre.

On en peut apporter diverſes cauſes :

Premierement ce deſir marqué par les prieres, n'eſt ſouvent que conçu ; c'eſt-à-dire qu'il n'eſt que dans l'eſprit, & non dans le cœur.

2. S'il eſt dans le cœur, il n'y eſt ſouvent que comme un deſir humain, qui ſe termine à notre intereſt, & non pas comme un veritable deſir de la juſtice. Car il ſe peut fort bien faire que nous deſirions humainement la grace comme une qualité qui nous releve, qui nous diſtingue de ceux que Dieu ne favoriſe pas d'une maniere ſi particuliere ; comme un moyen d'éviter les maux de l'autre vie, en ne les craignant que par une crainte purement humaine.

3. Lors même qu'il eſt dans le cœur & qu'il eſt un effet de grace, il y eſt ſouvent étouffé par un deſir contraire & plus effectif que Dieu y voit. Nous ne voudrions pas que Dieu nous exauçaſt ſitoſt, parce que nous voulons demeurer attachez à nos plaiſirs & à nos paſſions. Nous ne voulons point ſouffrir les violences neceſſaires pour ſortir de nos miſeres. Nous voudrions que

cette délivrance ne nous coûtast rien, & qu'elle se fist sans effort & sans peine. Ce n'est pas là la voye ordinaire de Dieu. Il faut vouloir obtenir ces graces selon ses voyes, & non pas selon les notres.

Ce sont ces desirs cachez dans le cœur & opposez à ceux que nous exprimons dans nos prieres, qui sont le plus grand obstacle aux graces de Dieu. Car Dieu nous traite selon les desirs qui nous dominent; & nous n'avons pas sujet d'esperer qu'il nous accorde ce que nous luy demandons, lors qu'il voit que nous sommes resolus de suivre nos passions, ce qui fait dire à S. Paul: *Que celuy qui invoque le nom du Seigneur se retire de toute iniquité.* Ad Tit. 2. c. 9.

Mais parce qu'il arrive souvent que nous nous dissimulons à nous-mêmes ces desirs, & qu'au même temps que nous les avons & qu'ils regnent dans nous, nous faisons en sorte que nous les ignorons, & que nous ne les voyons point distinctement, de peur d'estre obligez de les contredire; ce que nous devons faire dans toutes nos prieres est d'y exposer nos cœurs à Dieu, & de le prier de nous purifier de nos pechez cachez; d'éclairer nos tenebres, & de ne pas permettre que nous nous trompions nous-mêmes.

Comme nous ne distinguons donc point ordinairement, ny la vraye nature des desirs

que nous marquons par nos prieres, ny le degré où ils sont ; la connoissance de l'imperfection qui s'y peut rencontrer nous oblige à plusieurs choses.

Elle nous oblige à demander à Dieu avec sentimens, ou au moins par la lumiere de la foy, qu'il nous donne ce veritable desir de la justice si nous ne l'avons pas, & qu'il l'augmente & le purifie si nous l'avons.

Elle nous oblige à nous entretenir souvent du néant, du vuide, de l'instabilité des choses de la terre, de la grandeur & de la solidité des biens de Dieu.

Elle nous oblige à détourner notre esprit de tout ce qui le remplit du monde, de tout ce qui agrandit le monde à nos yeux, & à l'appliquer aux objets qui l'en peuvent détacher.

Enfin elle nous oblige à nourrir, à entretenir, à augmenter le desir de la justice ; & à soustraire au contraire aux desirs du monde tout ce qui y peut servir d'aliment.

En pratiquant avec fidelité ces exercices dans la suite des actions de la journée, on peut avoir quelque confianceque les desirs, que nous exprimons à Dieu dans nos prieres, sont veritables, soientqu'ils soient accõpagnez de mouvemens sensibles, soit qu'ils ne le soient pas. Car ayant des effets réels, qui ne peuvent proceder de l'esprit seul, sans que la volonté y prenne part, il est

certain que ce ne ſont point de ſimples penſées. Ainſi l'on a ſujet d'eſperer qu'en continuant de prier Dieu en cette maniere, on obtiendra de luy ce qui eſt neceſſaire pour notre ſalut, qui n'eſt pas toujours, ce que nous avons preciſément dans l'eſprit, mais ce que Dieu juge nous y eſtre plus utile.

CHAPITRE V.

Quatrième condition de la priere : Attention à Dieu, où il eſt parlé des diſtractions qui la troublent.

TOut le monde ſçait qu'il faut eſtre attentif à ſes prieres, & que c'eſt un reſpect que l'on doit à Dieu, de ne penſer pas à d'autres choſes lors que l'on eſt en ſa preſence, & que l'on luy parle. Ainſi il n'y a perſonne qui ne condamne les diſtractions volontaires, & qui ne reconnoiſſe qu'elles renferment une inſolence & un mépris de Dieu, qui bien loin d'attirer ſes graces, les éloigne de nous & nous rend dignes de ſa colere.

On convient encore qu'il faut mettre au rang des diſtractions volontaires celles qui viennent du peu de ſoin que l'on a de ſe recueïllir en commençant ſes prieres ; & qu'ainſi ceux qui tombent dans ces ſortes de diſtractions doivent s'appliquer ces pa- Cypr. de Or.

» roles de ſaint Cyprien : C'eſt une extrême
» negligence lors qu'on eſt proſterné devant
» Dieu, de ſe laiſſer aller à des penſées im-
» pertinentes & profanes, comme ſi quelque
» autre penſée devoit alors occuper notre eſ-
» prit, que celle que c'eſt à Dieu que nous
» parlons. Comment pouvez-vous demander
» à Dieu qu'il vous écoute, ſi vous ne vous
» écoutez pas vous-mêmes. Vous voulez que
» Dieu ſe ſouvienne de vous, lors que vous
» vous oubliez vous-meſme. Qu'eſt-ce que
» prier en cette ſorte, ſinon ne ſe point don-
» ner de garde de l'ennemy, mais luy donner
» entrée dans ſon cœur ?

Serm. 25. de vi. Il ſeroit donc bien neceſſaire qu'avant que de ſe preſenter devant Dieu dans la priere, on s'y préparaſt en meditant ces belles
» paroles de ſaint Bernard : Il y en a qui
» éprouvent dans la priere une ſechereſſe &
» une ſtupidité d'eſprit, enſorte qu'ils ne
» ſongent preſque pas à ce qu'ils diſent, ny
» à qui ils parlent. Et la raiſon eſt, qu'ils
» s'appliquent à cet exercice par coûtume &
» ſans la reverence & le ſoin qu'ils devroient
» y apporter. Car que devroit avoir dans l'eſ-
» prit celuy qui commence à prier, ſinon ces
» paroles du Prophete : *J'entreray dans le lieu*
» *du tabernacle admirable, juſqu'à la mai-*
» *ſon de Dieu* ? C'eſt-à-dire, qu'au tems de
» la priere on devroit entrer en eſprit dans
» l'aſſemblée des bienheureux, où le Roy des

Rois est assis sur un trône brillant comme « les étoiles, & est environné d'un nombre « innombrable d'Esprits bienheureux. Avec « quelle reverence, avec quelle crainte, avec « quelle humilité, ne devroit point se presen- « ter en ce lieu si saint, une vile grenoüille « qui sort de son marais? De quels sentimens « de frayeur & d'abaissement ne devroit-on « point estre penetré? Et combien l'esprit d'un « homme miserable, qui paroist en la presen- « ce des Anges & devant les Justes & les « Saints, devroit-il estre touché de sentimens « de frayeur & d'humilité, afin de s'appli- « quer tout entier à la Majesté de Dieu. «

Mais parce que la foiblesse de l'homme est si grande, qu'avec toutes ces préparations on ne laisse pas d'éprouver encore des égaremens d'esprit, on a de coutume de consoler ceux qui y tombent malgré eux par ces paroles de saint Augustin : *Dieu est si bon qu'il n'a pas égard à nos distractions, lors qu'elles sont involontaires ; qu'il tolere les imperfections où nous nous laissons aller en sa presence ; qu'il attend que nous fassions une bonne priere pour nous combler de ses graces ; & que si nous sommes assez heureux pour luy en faire une qui soit telle qu'il la demande, il la reçoit avec agrément, & il oublie toutes celles que nous avons faites sans attention.* In Ps. 85.

Cette doctrine de saint Augustin se doit

entendre, comme il le marque expressément, des distractions involontaires. Mais parce que quoy qu'involontaires en elles-mêmes, elles peuvent neanmoins être volontaires dans leur principe, il ne faut pas confondre toutes les distractions, ni en juger de la même sorte, & l'on doit avoir beaucoup plus de scrupule des unes que des autres, s'en humilier davantage, & s'appliquer plus à remedier à ce qui les cause.

Car il y en a, & ce sont les plus communes, qui sont des effets de la dissipation & de l'épanchement du cœur aprés les inutilitez & les amusemens du monde qui sont produites par le desordre des passions, & qui sont les suites naturelles d'une vie molle & relâchée.

Celles que les gens du monde éprouvent sont d'ordinaire de cette nature. Ils sont presque tous plongez dans cette vie relâchée, & il y en a tres-peu qui prennent soin de se recuëillir, de se détacher de l'amour des creatures, de regler leur vie aussi exactement qu'elle le doit être, d'avoir Dieu present dans toutes leurs actions. Aprés cela faut-il s'étonner s'ils ont peu d'attention dans leurs prieres ? Il faudroit s'étonner au contraire s'ils y en avoient, & si leur cœur si embarassé dans les soins du monde, si rempli des objets de ses passions, s'en pouvoit dégager tout d'un coup dans les

temps qu'ils veulent s'appliquer à Dieu.

Qui ne voit que l'on n'eſt la pluſpart du temps diſtrait dans ſes prieres, que parce qu'on y apporte un eſprit tout diſſipé, que l'on donne dans le reſte de ſa vie trop de liberté à ſes ſens & à ſes penſées, qu'on entretient ſon eſprit d'une infinité de curioſitez inutiles, qu'on s'occupe à mille choſes dont on devroit ſe ſéparer, qu'on eſt appliqué à des fonctions auſquelles on n'eſt point appellé, & pour leſquelles par conſequent on n'a point de graces? Qui ne voit enfin qu'il y a une infinité de gens qui ſe trompent ſur leur état, qui ſont dans des places où leur ſeule ambition les a portez, qui ne ſont point de ſcrupule de bien des choſes qui ſont criminelles, & qui éloignent par là continuellement les graces de Dieu? Toutes ces perſonnes peuvent-elles prétendre qu'elles ne donnent aucun lieu à leurs diſtractions, & qu'elles font tout ce qu'elles peuvent pour les empêcher?

Non ſeulement ceux dont je viens de parler, n'ont pas ſujet de regarder leurs diſtractions comme entierement involontaires, mais auſſi la plûpart des gens dont la vie eſt exempte de crimes, & qui ſont réellement à Dieu. Car combien y en a-t il parmy ceux même qui font profeſſion de pieté, qui ne travaillent pas comme ils devroient à ſe corriger; qui ont encore quantité de

petits amusemens & de petites passions ; qui sont negligens à quantité de devoirs ; qui suivent beaucoup leurs inclinations & leurs humeurs, qui donnent trop de liberté à leurs pensées & à leur langue ; qui sont portez à se répandre au dehors ; qui sont immortifiez, prévenus, précipitez en plusieurs choses ; qui ne sont pas assez fidelles dans leurs bonnes resolutions ; qui ne se renferment pas assez dans ce que Dieu demande d'eux ; qui s'engagent temerairement à plusieurs choses sans avoir consulté Dieu? Tous ces défauts & les autres semblables éloignant les graces & les consolations de Dieu, ceux qui s'en sentent coupables ont sujets de croire que c'est ce qui cause en eux cette foule de distractions qui les troublent dans leurs prieres.

De Ascens. serm. 5. n. 8. Aussi saint Bernard ne croit point qu'il en faille chercher d'autres raisons que celle-là. D'où vient, dit-il, qu'on voit une telle disette de graces en quelques-uns, en mesme „ tems que l'on en voit une telle abondance „ dans les autres, puisque celuy qui en est le „ distributeur n'en est ni avare ni dépour- „ veu ? C'est que lorsqu'on n'a point de vais- „ seaux vuides, il faut par necessité que l'on „ empêche l'huile de couler. L'amour du „ monde se presente de tous costez, & entre „ dans l'ame avec ses consolations, ou plu- „ tost avec ses veritables miseres. Il se fait

ouverture par les portes des sens, & il s'empare de l'ame qu'il trouve dans une disposition bien differente de celle du Prophete qui disoit : *Mon ame a refusé d'estre consolée. Je me suis souvenu de Dieu, & j'ay esté rempli de joye.* Il arrive de là que le plaisir de la grace ne sçauroit entrer dans cette ame déja remplie des desirs seculiers, parce qu'il n'est pas possible de joindre la verité avec la vanité, les choses éternelles avec les temporelles, les biens spirituels avec les corporels, les choses hautes avec les choses basses, ny de goûter tout ensemble les biens du ciel & ceux de la terre : *Nec misceri poterunt vera vanis, æterna caducis, spiritualia corporalibus, summa imis, ut pariter sapias quæ sursum sunt & quæ super terram.*

On ne doit pas conclure seulement de-là que beaucoup de ceux qui passent pour gens de bien & qui le sont en effet, ne doivent pas faire si peu d'état de leurs distractions qu'ils font ordinairement ; mais il semble qu'on en puisse conclure generalement qu'il n'y a personne qui n'ait sujet de s'en humilier, d'en gemir & d'en demander pardon à Dieu. Car si personne ne sçait s'il est digne d'amour ou de haine, & s'il n'a point en luy quelque crime caché qui le rende l'objet de la colere de Dieu, & qui éloigne ses graces ; si personne n'est pleinement assuré qu'il est dans l'état où il doit être, qu'il

ne s'eſt point porté aux emplois où il ſe trouve engagé par des mouvemens humains; ſi le principe de la pluſpart de nos actions nous eſt inconnu, perſonne ne ſçait par conſequent s'il n'eſt point cauſe des diſtractions, des froideurs, des inſenſibilitez, des obſcurciſſemens qu'il éprouve dans ſes prieres. Au lieu donc de ſe mettre au deſſus des diſtractions, de les mépriſer, de n'en croire pas ſes prieres moins bonnes, il eſt juſte que chacun s'humilie de paroître devant Dieu dans un état ſi indigne de ſa Majeſté; & qu'il tâche de reparer les défauts dont il eſt peut-eſtre coupable par des ſentimens d'une juſte confuſion. C'eſt de cette maniere que les Saints ont porté les plus juſtes & les plus parfaits à conſiderer leurs diſtractions. Et ſaint Auguſtin entre autres parlant de perſonnes qu'il repreſente dans un ſi haut degré de vertu, qu'elles ne commettoient aucun des pechez de la langue, ne laiſſe pas de leur dire pour leur montrer
In Pſ. 40. qu'ils ne devoient pas mépriſer leurs diſtractions : Que faites-vous de vos penſées ?
» Que faites-vous de cette foule de déſirs re-
» voltez qui excitent du trouble dans votre
» cœur ? vous ne leur preſtez pas le miniſte-
» re de vos membres ? Je le croy. Mais ces
» penſées ne ſe preſentent-elles pas à votre
» eſprit quand vous eſtes proſternez devant
» Dieu, que vous abbaiſſez vos teſtes en ſa

presence, que vous luy confessez vos pe- «
chez, & que vous l'adorez ; Je vois la pla- «
ce de votre corps, mais je vous demande «
où est votre esprit, & s'il est arrêté & ap- «
pliqué à celuy qu'il adore ? N'est-il pas «
vray qu'il est souvent emporté par ces di- «
verses pensées comme par les flots d'une «
mer agitée, & que cette tempête le porte «
tantost d'un côté tantost d'un autre ? Si «
vous en usiez de même avec moy, & qu'en «
me parlant ou pour me demander quelque «
chose, ou simplement pour m'entretenir, «
vous me laissassiez-là tout d'un coup pour «
parler à quelqu'un de mes valets, n'aurois- «
je pas sujet de prendre cela pour une injure? «
Voila cependant ce que vous faites tous les «
jours à Dieu. Quelle esperance nous reste- «
t-il donc en commettant tous les jours ces «
sortes de pechez, sinon de ne les défendre «
pas, de les confesser à Dieu en luy disant «
avec un cœur humble dans l'Oraison Do- «
minicale : *Pardonnez-nous nos offenses com-* In
me nous pardonnons à ceux qui nous ont of- Ps. 85.
fensez.

Ce même Saint nous porte dans un autre endroit à admirer la bonté, la miséricorde, & la patience de Dieu, de ce qu'il souffre nos distractions ; & il veut que nous nous en écrions à Dieu : *Seigneur vous estes plein de tendresse & de misericorde, & votre douceur est abondante.* QUIA *tu Do-*

mine suavis & mitis, & multa misericordia.

Ce seroit donc une spiritualité mal reglée dans les personnes mêmes les plus parfaites, de regarder leurs distractions avec une entiere indifference, de croire qu'elles ne doivent pas être pour elles des sujets de gemissement, de confusion & de douleur ; de ne pas remercier Dieu de la patience avec laquelle il les souffre, & enfin de s'assurer pleinement qu'elles n'y commettent point de fautes.

Mais ne pourroit-on point dire que Dieu nous ayant donné une imagination telle que nous l'avons, a voulu par consequent que nous en fussions esclaves, & nous réduire par là dans l'impuissance de nous recueillir quand nous voulons ? Qu'ainsi le respect que nous devons avoir pour tous ses ordres & toutes ses volontez, nous doit porter à adorer ces chaînes, & à aimer autant l'état de distraction, quand il nous y réduit & qu'il permet que notre imagination nous emporte, que l'attention la plus tranquille que nous pourrions avoir à sa divine presence.

C'est ce qui pourroit venir dans l'esprit de ceux qui ne sont pas assez instruits de la doctrine de l'Eglise. Mais ceux qui la connoissent plus exactement sçavent que l'on ne peut rien dire de tout cela. Car encore

qu'il soit vray que Dieu nous a donné l'imagination, il n'est pas vray neanmoins qu'il nous l'ait donnée dereglée. C'est nous-mêmes qui avons causé son dereglement ; la revolte de la concupiscence, qui renferme celle de l'imagination contre la raison, estant un effet du peché originel, *Cupiditas tua non est opus Dei*, dit saint Augustin. Ainsi il est faux *que Dieu ait voulu que nous fussions esclaves d'une furieuse.* C'est nous-mêmes qui nous nous en sommes rendus esclaves en désobeïssant à Dieu, qui vouloit au contraire que nous en fussions les maîtres, & qui a seulement permis que nous tombassions dans cet esclavage. Il est donc faux que cet état soit aimable, puis qu'il est dereglé & contraire à l'institution de la nature ; & il y auroit une illusion visible à aimer ces chaînes, puis qu'elles sont de honteux effets de notre peché, quoy qu'on puisse adorer la justice de celuy qui nous y laisse.

C'est pour cela que saint Augustin en parlant de cette instabilité du cœur qui ne nous permet pas d'arrêter nos pensées en Dieu, nous exhorte à luy dire : *C'est ma maladie qui fait que mon esprit ne sçauroit demeurer arrêté. Gueriss z-le, & il se fixera. Affermissez-le, & il demeurera ferme & immobile.* Ex ÆGRITUDINE *defluo. Cura, & stabo. Confirma, & firmus ero.* In Psal. 85.

C'eſt par ce même ſentiment qu'il nous exhorte avec le Roy Prophete à une triſteſſe continuelle de ce que notre cœur eſt rempli d'illuſions, & de ce qu'il n'y a point de ſanté dans notre chair. *Que notre ame*, dit-il, *ſoit dans la triſteſſe juſqu'à ce qu'elle ſoit délivrée d'illuſion, & que notre corps ſoit gueri de ſes maladies.* Mais quelles ſont ces illuſions dont il ſe plaint? Ce ſont celles qui l'empêchent de prier: *A facie illuſionum aliquando vix orare permittitur.* Et pourquoy s'en plaint-il? C'eſt que ces illuſions ſont la peine de notre peché. *L'ame*, dit il, *qui a perdu la verité a eſté punie par l'illuſion: ACCEPIT pœnam illuſionis, amiſit veritatem.*

In Pſ. 87.

Il marque encore en un autre endroit plus clairement la ſource de toutes ces diſtractions, & les ſentimens qu'on en doit avoir. *Quelle peſanteur*, dit-il, *n'éprouve point notre ame quand elle veut s'élever à Dieu? Combien ce corps mortel & corrompu luy cauſe-t-il d'obſtacles, qui l'entraînent vers la terre & la détournent de Dieu? Quelle foule innombrable de phantoſmes ne la viennent point troubler? Or toute cette multitude de penſées qui rongent le cœur de l'homme naiſſent d'un fond de corruption qui produit en luy comme une infinité de vers. TOTUM hoc in humano corde velut de vermibus hujus corruptionis ſcatet.*

In Pſ. 102.

Je ne voy donc pas par quelle sorte de spiritualité on pourroit regarder ces distractions d'un autre maniere que ce S. Docteur ne les regarde. Car quand même on auroit sujet de croire qu'on n'y eût point contribué par le relâchement de sa vie, on a toujours lieu de les considerer comme des playes qui viennent de la corruption de notre origine, & des pechez que nous y avons ajoutez. Et par consequent on a toujours sujet d'en gemir, quoy que ce gemissement doive toujours estre accompagné de patience & de paix, & que nous devions toujours reconnoistre que nous sommes encore tres-redevables à Dieu de la grace qu'il nous fait de ne nous point abandonner à ces égaremens, & d'y resister autant que nous le pouvons.

Mais si notre conscience nous convainc au contraire que nous y avons donné lieu par la liberté que nous avons donnée jusqu'alors à nos sens & à notre esprit, par nos vaines lectures & nos vaines conversations, par l'ardeur avec laquelle nous nous appliquons aux affaires temporelles, par le peu de soin que nous avons de mortifier nos passions, & enfin par toutes les choses qui conduisent à la dureté du cœur, il ne se faut pas contenter d'en gemir & de s'en accuser devant Dieu, mais il faut remedier efficacement à ce qui les cause. Car puisque la priere est un moyen necessaire pour obte-

Vide S. Ber. de Ascens. Serm. 2. & 3.

nir ses graces, nous sommes obligez d'éviter tout ce qui en détruit l'efficace & le merite.

Il est donc juste de prendre alors ces distractions pour un avertissement continuel que Dieu nous donne de nous appliquer à corriger en nous tout ce qui luy peut déplaire, & pour un sujet de craindre que Dieu qui nous y abandonne déja en punition de nos negligences, ne se retire encore davantage de nous; ce qui nous doit puissamment exciter à surmonter nos passions, & à reformer en nous tout ce que nous y connoissons de contraire à Dieu.

Mais il est bon de faire sur ce sujet une reflexion importante pour empêcher qu'on ne porte trop loin ce que nous venons d'établir, qu'il ne faut pas mépriser les distractions, & qu'il est necessaire d'en gemir devant Dieu & de les regarder ou comme une suite de nos fautes, ou comme une marque de la corruption de notre nature. C'est qu'il faut distinguer sur ce point deux sortes de tems, celuy où l'on souffre actuellement ces distractions, & où l'on doit travailler à les empêcher; & celuy où l'on les considere devant Dieu aprés qu'elles sont passées, & où il s'agit non de les empêcher, mais d'en juger selon la verité & de nous purifier des fautes que nous pouvons y avoir faites.

Or tout ce que nous avons dit de ce gemissement

miſſement qu'elles doivent exciter en nous, ne s'entend que de ce dernier temps dans lequel nous en jugeons devant Dieu, & non du premier. Car quand on eſt dans la ſouffrance actuelle des diſtractions & des mauvaiſes penſées, comme notre principal devoir alors eſt d'en détourner l'eſprit, il faut éviter tout ce qui les y pourroit imprimer davantage. Or la triſteſſe & l'application trop grande à les rejetter le pourroit faire. Ainſi il n'y a rien de plus avantageux en ces rencontres que de pratiquer l'avis que ſaint Anſelme donne à des Religieuſes, & à leur Directeur nommé Robert, dans une lettre qu'il leur addreſſe en commun.

Si vous voulez ſçavoir, leur dit-il, comment vous devez reſiſter aux mauvais déſirs & aux mauvaiſes penſées, écoutez ce petit avis que je vous donne, & efforcez-vous de le pratiquer. N'excitez point dans votre cœur une eſpece de combat & de conteſtation, par une application formelle à en bannir ces mauvais déſirs & ces mauvaiſes penſées. Mais lors que vous en ſerez travaillez, tâchez pour les faire évanoüir, d'occuper fortement votre eſprit de quelque bon deſir & de quelque bonne penſée. Car l'unique moyen de chaſſer de ſon cœur un mauvais déſir & une mauvaiſe penſée, eſt de le remplir d'un déſir & d'une penſée Epiſt. 133.

» qui y soient contraires. Ainsi la maniere » dont vous devez vous conduire à l'égard » des pensées inutiles & des desirs dereglez, » est de vous appliquer tellement à des objets » de pieté, que vôtre esprit dédaigne même » de faire reflexion sur ces pensées & ces desirs » qui vous travaillent. Lors donc que vous » serez appliquez à la priere ou à quelque » meditation utile, si vous vous sentez alors » importunez de pensées ausquelles vous ne » devez pas consentir, gardez-vous bien que » la peine qu'elles vous feront, ne vous fasse » quitter ce que vous aurez commencé, de » peur que le diable qui les excite n'ait la » joye de vous avoir fait abandonner la bon- » ne œuvre que vous aviez commencée. Mais » contentez-vous de les surmonter en les mé- » prisant, comme je viens de vous expliquer. » Pendant que les méprisant de cette maniere » vous n'y donnez aucun consentement, évi- » tez de vous laisser aller à des sentimens de » douleur & de tristesse de ce que vous en êtes » travaillez, de peur que cette tristesse même » ne les rappelle à vôtre memoire, & n'en re- » nouvelle l'importunité. Car l'esprit de » l'homme est ainsi fait, que ce qui luy plaist » ou qui l'afflige, luy revient bien plus sou- » vent en la memoire, que ce qu'il regarde avec mépris & avec dédain.

Voila l'avis de ce saint Archevêque qui ne regle, comme j'ay dit, que la maniere

de resister aux distractions presentes ou à celles dont on craint de renouveller la memoire en particulier, mais qu'il n'est nullement contraire à ce jugement veritable que nous en devons porter devant Dieu en les regardant en general, ni aux justes sentimens de confusion où elles nous doivent faire entrer.

CHAPITRE VI.

De l'utilité qu'on peut tirer des distractions.

ON aura peut-être peine à accorder ce que nous venons de dire des distractions, avec les maximes qu'on trouve dans plusieurs livres de pieté de ce temps, & même dans des Auteurs que l'on regarde comme fort severes, qui semblent neanmoins avoir pour but de mettre les ames au dessus des distractions, quand elles ne sont pas volontaires, & de les porter à n'en faire point d'état, à ne s'y arrêter point, & à ne croire pas leurs prieres moins agréables à Dieu, lors qu'elles n'y sont occupées qu'à combattre leurs distractions, que si elles y étoient remplies de consolation & de ferveur.

Dieu, disent-ils, *aime autant la souffrance des vaines pensées involontaires qui nous attaquent, que les meilleures que nous pouvons former.* Lettr. Chrét. I. vol.

Les écrits de ſaint François de Sales ſont pleins de pareils avis, & il rapporte luy-même avec approbation une parole de ſainte Angele de Folligny, *que l'oraiſon la plus agréable à Dieu, eſt celle qui ſe fait par force & contrainte*; ce qui a lieu particulierement dans les diſtractions auſquelles on reſiſte avec effort.

Intr. l. 4. ch. 14.

Mais ſi l'on conſidere bien l'eſprit & l'intention des Saints tant anciens que nouveaux, on trouvera qu'ils s'accordent dans le fond ſur ce point, & que la contrarieté apparente de leurs paroles ne vient que de ce que la verité conſiderée toute entiere ayant une certaine étenduë, les uns en ont repreſenté une partie, & les autres une autre.

Ceux qui nous portent à gemir des diſtractions, en ont conſideré la nature & la ſource. Car c'eſt toujours un déreglement que cette inſtabilité de notre eſprit & de notre cœur. C'eſt une tres-grande miſere. C'eſt un effet du peché. C'eſt un état indigne de Dieu, & contraire à l'inſtitution de la nature. Et par conſequent c'eſt un état que nous devons haïr, & dont nous devons nous confondre devant Dieu.

Mais ceux qui nous portent à n'y avoir pas d'égard, & qui ſemblent eſtimer autant les oraiſons où l'on ſouffre des diſtractions, que celles où l'on eſt plus appliqué à Dieu,

ont eu dessein de remedier par là aux inquiétudes excessives de certaines ames, qui s'affligent de leurs distractions par amour propre, qui ne supportent pas avec assez de courage cette croix, & qui ne songent pas à en profiter. Et c'est ce qui les a portez à ne pas tant considerer les distractions en elles-mêmes, que l'état d'un ame qui les souffre avec patience & avec résignation, & qui tâche de se les rendre avantageuses par la maniere dont elle en use.

Il faut donc joindre ces veritez, & non pas détruire les unes par les autres.

Il faut gemir de ses distractions. telles qu'elles soient, mais il faut aussi les supporter avec patience & avec paix.

Il faut reconnoître humblement devant Dieu que c'est avec justice qu'il nous abandonne à l'instabilité de notre esprit. Il faut le remercier de ce qu'il l'arrête dans certaines bornes, & de ce qu'il nous conserve parmy ces égaremens la volonté d'estre à luy. Il faut se résoudre à les supporter tant qu'il plaira à Dieu de nous y laisser. Il faut tâcher d'en tirer une connoissance plus vive de l'impuissance & de la foiblesse de l'homme & de la misere de cette vie. Il faut s'en servir pour concevoir mieux, & pour desirer plus ardemment le bonheur de l'autre, où nous ne serons plus ainsi divisez, & où la raison dominera parfaitement sur

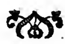
toutes les puiſſances de notre ame, comme Dieu dominera parfaitement ſur notre raiſon.

C'eſt en cette maniere que la ſouffrance des diſtractions nous peut être auſſi utile que les meilleures penſées, parce qu'elle nous fournit la plus utile de toutes les bonnes penſées, qui eſt la connoiſſance de notre néant.

C'eſt auſſi par cette vûë qu'il faut être auſſi aiſe de rapporter de l'Oraiſon ſon vaſe vuide que plein, parce qu'encore que la plenitude ſoit préferable au vuide, & la lumiere aux tenebres; neanmoins le ſentiment de notre vuide&de nos tenebres nous eſt ſouvent plus avantageux que le ſentiment des graces que Dieu nous pourroit donner;de mêmequ'encore que la vertu ſoit préferable aux pechez, le ſentiment que l'on a de ſes pechez eſt meilleur que la connoiſſance que l'on a de ſes vertus. Et c'eſt ce qui donne ſujet de dire, *que l'on croit ſouvent s'en retourner vuide de la priere, lors qu'on eſt en effet rempli de l'Eſprit de Dieu.* Car ſi l'on n'en rapporte pas des lumieres & des ſentimens pour les objets que l'on avoit dans l'eſprit, on en rapporte une vive connoiſſance de ſon néant, & une humilité plus profonde, qui ſont les plus grands & les plus utiles dons du ſaint Eſprit. Ce qui fait dire à ſaint Gregoire, *que celuy qui eſt*

dépourveu de vertus, est souvent avantageusement recompensé par l'humilité. VIRTUTIBUS *nudus melius ipsa humilitate vestitur.*

Mais tant s'enfaut qu'il s'ensuive de là que les distractions ne nous doivent pas être un sujet de gemissement & de douleur, il s'ensuit au contraire qu'elles ne nous peuvent être utiles qu'autant qu'elles excitent en nous ces gemissemens & cette douleur. Et c'est en cela aussi que saint Augustin met l'avantage que l'on peut tirer de toutes les tentations, dont les distractions font partie : *Hoc est verè tempus fructuosæ mœstitiæ ut conditionem mortalitatis nostræ, abundantiam tentationum, surreptiones peccatorum, rixas concupiscentiarum contra bonas cogitationes semper tumultuantium doleamus.* C'EST *icy le temps*, dit-il, *d'une tristesse salutaire, qui nous fait reconnoistre avec douleur la condition de nostre mortalité, l'abondance des tentations, les surprises des pechez, le combat des passions, le tumulte des concupiscences contre les bonnes pensées.*



CHAPITRE VII.

Cinquiéme condition de la priere ; Confiance en Dieu. Que le défaut de confiance est une des plus ordinaires causes qui en empéche l'effet.

En quoy consiste cette confiance.

ON ne peut nullement douter qu'il ne soit necessaire que nos prieres soient accompagnées de confiance, aprés ce qu'en dit l'Apôtre saint Jacques en ces termes si
Jac. 1. 5. précis : *Si quelqu'un de vous manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu, qui donne à tous liberalement sans reprocher ce qu'il donne, & la sagesse luy sera donnée : mais qu'il la demande avec foy sans aucun doute. Car celuy qui doute est semblable aux flots de la mer qui sont agitez & emportez çà & là par la violence du vent. Il ne faut donc pas que celuy-là s'imagine qu'il obtiendra quelque chose du Seigneur.*

Mais cette necessité même nous met dans une obligation étroite de nous instruire de ce qu'enferme cette confiance. Et c'est ce qu'on peut apprendre du mot de *foy*, dont cet Apôtre s'est servi. Car ce mot signifie en ces endroits la foy veritable par laquelle on se rend à la parole de Dieu ; mais il la signifie entant que la foy embrasse les

veritez ſur leſquelles la confiance doit être fondée. Ainſi pour entrer dans cette diſpoſition de confiance, il ne faut qu'avoir une foy vive de ces veritez, & en être fortement perſuadé.

La premiere de ces veritez eſt que Dieu peut faire tout ce que nous luy demandons. C'eſt celle que le lepreux confeſſa par ces paroles qui luy obtinrent ſa gueriſon : *Domine ſi vis, potes me mundare.* Il ſemble qu'il n'y ait rien de ſi facile que d'être dans cette diſpoſition. Car qui eſt ce qui doute de la puiſſance de Dieu ? & neanmoins il s'en faut bien que cela ne ſoit. Car il ne s'agit pas icy d'une conviction ſpeculative, mais d'un ſentiment vif de la puiſſance de Dieu qui entretient notre eſperance. Or il arrive ſouvent que l'eſprit s'arrête tellement à la difficulté de la choſe en ſoy, qu'il n'a aucun égard à la puiſſance de Dieu. On ne dit pas à la verité que Dieu ne la peut pas faire ; mais on ne regarde point ſa puiſſance comme une cauſe dont on doive attendre rien; & l'on eſpere auſſi peu les choſes qui ne ſe peuvent faire que par la puiſſance de Dieu, que ſi elles eſtoient abſolument impoſſibles.

La ſeconde verité que la foy nous enſeigne à l'égard des graces de Dieu, qui doivent être le principal objet de nos prieres, eſt que nous les pouvons bien obtenir de

Dieu, mais que nous ne les pouvons avoir par aucun autre moyen. Car la confiance en Dieu doit exclure toute autre confiance soit en nous-mêmes, soit en quelque autre créature que ce soit. Cependant il reste presque toujours au fond du cœur de la plusparts des hommes une certaine confiance en eux-mêmes, qui leur fait croire qu'ils seront vertueux quand ils voudront, qu'ils se convertiront quand il leur plaira ; ce qui fait que comme s'ils étoient maîtres de leur conversion, ils la different tant qu'il leur plaît, ils la déterminent à certains temps & à certains âges, & en attendant ce temps & cet âge ils s'abandonnent à leurs desirs.

On ne se presente point assez à Dieu dans la priere avec les sentimens de son impuissance. L'on ne desespere point assez de soy-même, & l'on n'est point assez convaincu que nous ne ferons jamais rien de bien, s'il ne nous le fait faire par la puissance de sa grace.

La troisiéme verité est que non seulement nous sommes assurez de la puissance de Dieu, mais que nous le sommes aussi de sa volonté en quelque maniere. Car la promesse que J. C. nous a faite, que Dieu nous accordera tout ce que nous demanderons en son nom, est une déclaration de sa volonté.

L'assurance generale qu'il nous donne, que *quiconque demande reçoit* : OMNIS

qui petit accipit, en est encore une. Et il ne faut mesme qu'avoir la veritable idée de sa bonté, pour ne point douter qu'il ne soit prest de recevoir en sa grace tous ceux qui sont effectivement convertis. Car, comme dit saint Augustin, Dieu qui ne peut souffrir que les pecheurs impenitens demeurent impunis, est toujours prest à recevoir en sa grace les pecheurs penitens. Ils n'ont qu'à se jetter entre ses bras, il ne les rebutera point. Il ne sçauroit rejetter un cœur brisé de douleur & qui s'humilie en sa presence. *Cor contritum & humiliatum Deus non despicies.* Nous pouvons donc bien quelquefois douter si nos prieres sont telles qu'elles devroient être pour être exaucées : mais nous ne pouvons douter sans infidelité, que des prieres telles qu'elles doivent être ne soient exaucées.

Il faut bien se donner de garde de se figurer Dieu comme dur, comme inaccessible, comme inexorable. Il est toujours prest au contraire de se laisser fléchir à nos prieres. Il est toujours prest de recevoir ceux qui s'approchent de luy. Il n'y a que la malice des hommes qui les empêche d'éprouver les effets de sa bonté. Qui peut douter de cette bonté, puisque Jesus-Christ même l'a scellée de son sang ? *Craignez-vous* dit saint Bernard, *Hommes de peu de foy, qu'il ne veüille pas vous remettre vos pe-*

In Cant. Serm. 38. n. 2.

chez ? Il les a luy-même attachez à la croix par les mêmes clous qui ont attaché ses mains. QUID *timetis modicæ fidei, ut peccata nolit remittere ? sed affixit ea cruci cum suis manibus.*

La quatriéme verité est que l'homme ne sçauroit avoir aucune juste raison de desesperer. Car Dieu ne fait jamais connoître à qui que ce soit dans cette vie l'arrest de sa prédestination. Et ainsi toute défiance fondée sur ces sortes de pensées, est témeraire & déraisonnable.

Il n'y a point aussi de disposition d'esprit & de cœur si mauvaise qu'elle donne sujet
Ibid. de perdre l'esperance. Quel est le sujet de
» votre defiance, dit saint Bernard ? Est-ce
» que vous estes foibles & delicats ? Mais
» Dieu connoist notre foiblesse. Est-ce que
» vous estes liez au peché par une longue ha-
» bitude ? Mais Dieu délie ceux qui sont liez:
» *Dominus solvit compeditos.* Est-ce que vous
» craignez qu'estant irrité par le nombre & la
» multitude de vos crimes il refuse de vous
» assister ? Mais ne sçavez-vous pas qu'il se
» plaist à répandre ses graces avec plus d'a-
» bondance sur ceux où le peché a esté plus
» abondant ? Je desespererois, dit saint Au-
In Aug. sc. gustin, si je n'avois un grand medecin : *Desperarem si tantum medicum non haberem.*
Mais qui pourroit ne pas esperer ayant un
» Dieu pour Medecin, & pour remede le sang
» d'un Dieu ?

Il s'ensuit clairement de là que toutes les pensées de désespoir étant fausses, déraisonnables, dangereuses, temeraires, il n'est jamais permis de s'y arrêter, & qu'il les faut au contraire rejetter comme des tentations; & non seulement celles qui portent au desespoir, mais aussi celles qui affoiblissent l'esperance, comme seroient par exemple, celles qui nous feroient envisager trop fortement ce qu'il y a d'incertain dans notre prédestination, & dans notre perseverance. Dieu qui sçait que nous sommes foibles, & que ces pensées nous sont inutiles, nous ordonne de nous épargner nous-mêmes, & de nous appliquer au contraire aux pensées qui nourrissent notre confiance.

Nous devons toujours avoir dans l'esprit que l'esperance nous étant aussi necessaire que la foy, on doit autant éviter les pensées qui attaquent l'esperance, que celles qui attaqueroient la foy. Comme on auroit donc horreur de soy-même, si on s'étudioit à former des difficultez pour ne pas croire que Jesus-Christ est dans l'Eucharistice, on doit faire aussi beaucoup de scrupule de s'entretenir volontairement de ces pensées, qui affoiblissent la confiance, & qui jettent l'ame dans des doutes où il est impossible qu'elle trouve jamais de lumiere. Que si ces pensées se presentent malgré nous il faut les prendre pour des tentations, & Inst. Chrét.

les rejetter comme on rejette les autres mauvaiſes penſées.

On peut même tirer de ces penſées contraires à l'eſperance, un ſujet legitime de bien eſperer de ſon ſalut. Car ſi on eſt troublé de ces penſées, c'eſt une marque qu'on n'a pas encore le cœur endurci, & que l'on n'eſt pas abandonné de Dieu.

Si quelqu'un avoit ſujet de deſeſperer dans cette vie, ſe feroient ceux qui ne penſent jamais à leur ſalut, qui ne s'inquietent de rien, qui ſont toujours dans un merveilleux repos, & qui ne ſont pas meſme tentez de deſeſpoir.

Mais il ne ſe faut pas contenter d'éviter le deſeſpoir, il faut nourrir encore nôtre eſperance par tous les juſtes motifs que la foy nous fournit. Et elle nous en fournit de ſi grands & de ſi puiſſans, qu'il n'y a que le peu de reflexion que l'on y fait, qui affoibliſſe nôtre confiance.

On n'eſt point aſſez penetré de ce que l'on eſt à Dieu, & de ce que Dieu nous eſt. Il ſemble que nous luy ſoyons indifferens, & qu'il ne faſſe pas attention à ce qui nous regarde. Cependant la bonté, l'application, & le ſoin de Dieu pour nous ſurpaſſent infiniment tout ce que les creatures en peuvent avoir. Quelque attention que les hommes ayent à nos beſoins, ils n'y penſent pas toujours, leurs ſoins ſont paſſagers, &

leur bonne volonté n'eſt pas toujours agiſſante. Elle eſt ſouvent interrompuë par l'oubly ou par les diſtractions de la vie. Mais il n'en eſt pas ainſi de Dieu, comme il a été déja dit ailleurs. Il nous regarde dés l'éternité, & n'a jamais ceſſé de nous regarder.

La volonté qu'il a de nous faire du bien eſt auſſi continuelle que ſon eſtre. C'eſt par cette volonté qu'il nous donne dans le temps tous les biens que nous recevons ou immediatement de luy, ou par l'entremiſe des creatures. C'eſt par cette volonté que lors que nous étions encore dans le néant il nous preparoit l'eſtre & la vie non ſeulement de la nature, mais auſſi de la grace. C'eſt par cette volonté qu'il nous a ſeparez de tant d'ames qu'il a laiſſées dans la mort. Nous n'avons rien contribué à obtenir de luy toutes ces faveurs. Elles ſont découlées ſur nous de ſa ſeule miſericorde. Ainſi il eſt bien juſte de penſer qu'il ne nous abandonnera pas, lors que nous commencerons à reconnoître ſes graces & à luy témoigner quelque ſorte de fidelité.

Diſons donc avec ſaint Auguſtin: *Si Dieu nous nourriſſoit lors que nous le mépriſions, ceſſeroit-il de nous aſſiſter lors que nous commençons à le craindre?* PASCEBAT *Dominus contemnentem ſe, & deſeret timentem ſe?* In Pſal. 33.

In Pſ. 68. Diſons avec le même Saint : *Il nous a cherchez lors que nous étions impies pour nous racheter, & aprés nous avoir rachetez nous abandonneroit-il pour nous perdre?* IMPIUM *te quæſivit, ut redimeret; redemptum deſeret ut perdat?*

Ces prieres mêmes que nous adreſſons à Dieu, doivent être pour nous un ſujet particulier de confiance que nous en obtiendrons l'effet. Car ces prieres ne naiſſent pas de notre fond. C'eſt Dieu qui nous les inſpire. C'eſt ſon eſprit qui les produit en nous. Et en nous donnant ces gages de ſon Eſprit, comme parle l'Apôtre, ne nous marque-t-il pas aſſez clairement qu'il nous en veut accorder l'effet dans ſon temps, & qu'il n'a pas retiré de nous ſa miſericorde, ſelon cette regle de ſaint Auguſtin : *Lors*

In Pſ. 65. *que vous verrez que Dieu n'a pas retiré de vous l'eſprit de priere, aſſurez-vous qu'il n'a pas retiré de vous ſa miſericorde.* CUM *videris à te non amotam deprecationem tuam, ſecurus eſto, quia non eſt amota à te miſericordia ejus.*

In Pſ. 96. *Que la puiſſance de nos ennemis ne nous étonne donc point. Celuy qui nous a appellez eſt plus puiſſant qu'eux, puis qu'il eſt tout-puiſſant. Il eſt plus fort que tout ce qui eſt fort; plus élevé que tout ce qui eſt élevé.* NEMO *vos terreat. Potentior eſt qui vos vocavit, omnipotens eſt, fortior eſt omni forti,*

superior est omni excelso.

Ne craignons pas même notre misere & notre foiblesse. Car il ne s'agit pas comme dit un homme de Dieu, de bâtir par les mains des hommes une tour qui aille de la terre jusqu'au ciel, mais de bâtir par les mains de Dieu une tour qui vienne du ciel jusqu'à la terre.

Ne regardons pas aussi la disproportion qu'il y a entre ce que nous sommes, & ce que nous prétendons obtenir ; entre la récompense où nous aspirons, & le peu que nous meritons. Car il suffit qu'il y ait de la proportion entre Jesus-Christ, & ce que nous demandons en son n m. *Pourquoy*, Serm.
dit saint Bernard, *nous étonnerons-nous de* 2. in
l'excellence de la recompense à laquelle nous Cant.
prétendons, si nous considerons la grandeur du prix que nous offrons pour l'obtenir? QUID *paveat ad præmii magnitudinem, qui pretii dignitatem considerat.*

Le merite de Jesus-Christ supplée au défaut du nôtre, & il fait nôtre merite par le don qu'il nous en fait. *Mon merite*, dit Serm.
saint Bernard, *est la misericorde du Seigneur.* 61. in
Je ne suis donc pas dépourveu de merite, puis Cant.
qu'il n'est pas dépourveu de misericorde. Et comme ses misericordes sont abondantes, j'ay aussi une abondance de merite. Sa justice est aussi la mienne, puisque Jesus-Christ a esté fait notre justice. Y a-t il lieu de crain-

dre que cette justice ne suffise pas à tous deux ?

Ne nous méprisons donc point, mais tenons-nous au rang où Dieu nous a mis, & jugeons nous par ce qu'il nous a faits & ce qu'il a fait pour nous. *Nous sommes*, dit saint Augustin, *des hommes faits à l'image de Dieu : & celuy qui nous a fait hommes, s'est fait homme pour nous. Si nous ne trouvons rien en nous que de vil & de méprisable en considerant que nous ne sommes que terre & que poussiere, sujets à tomber à tous momens : jugeons de ce que vaut notre ame par le prix avec lequel le Fils de Dieu l'a rachetée:* SI VOBIS *ex terrena fragilitate viluistis, ex pretio vestro vos attendite.* Nous pouvons donc toujours trouver de justes sujets de confiance dans l'amour éternel de Dieu pour les effets que nous en avons ressentis, dans la mort de J. C. pour nous, dans la qualité de membres de son corps dont il nous a fait participans.

In Ps. 32.

Il est vray que cette confiance est meslée de quelque crainte, parce qu'encore que nous soyons assurez que Dieu nous accordera ce que nous luy demandons, pourvû que nos prieres soient telles qu'elles doivent être, nous ne sommes pas assurez de la pureté de nos prieres, & nous ne sommes pas de même pleinement certains que nous soyons membres vivans du corps de Jesus-

Christ, & que nous participions à sa justice ; & enfin nous n'avons pas non plus de certitude d'être du nombre de ceux à qui Dieu a destiné le salut. Mais si cette incertitude doit produire en nous une crainte salutaire, elle ne doit point détruire notre esperance, ny étouffer même les sentimens de confiance que nous pouvons justement avoir.

Elle ne doit point détruire notre esperance, puis qu'il n'y a rien de moins raisonnable que de ne vouloir pas esperer un bien, parce qu'il est mêlé de quelque sorte d'incertitude, & d'attirer certainement par le desespoir le plus grand des maux, parce que nous avons quelque sujet de le craindre. L'incertitude doit produire la crainte, mais non le desespoir, qui suppose au contraire la certitude du mal que l'on craint.

Je dis de plus que cette incertitude ne nous doit point oster la confiance, parce que cette incertitude n'est fondée que sur ce que nous ne sçavons pas assurément que la volonté que nous avons d'obéïr à Dieu & de le préferer à tout, soit sincere & effective, ny qu'elle doive perseverer jusqu'à la fin. Or quand on sent cette volonté en soy dans quelque degré, le doute qui reste si elle est sincere, n'empêche pas la confiance qui naît de ce témoignage interieur. Il est difficile de croire qu'ō ne veüille pas sin-

cerement ce qu'on croit vouloir : Et ainſi l'incertitude qui peut venir des doutes que l'eſprit en peut former, ne ſçauroit le penetrer vivement.

Mais quelle eſperance peuvent avoir, dira-t-on, ceux qui ne ſongent point à Dieu, & qui ne cherchent toute leur vie qu'à contenter leurs paſſions ? Sans doute qu'ils ont ſujet d'en avoir peu tant qu'ils ſont dans cet état, mais auſſi ne ſe fatiguent-ils gueres de ces penſées. Ils ſont plongez dans les ſens ou dans les curioſitez de l'eſprit, & ne penſent point à l'autre vie ; & ainſi les penſées de défiance ne les tourmentent gueres, comme celles que nous avons d'avoir de la confiance les conſolent peu. Que s'ils viennent à concevoir quelque deſir de retourner à Dieu ; ce deſir qui vient de Dieu leur fournit alors un legitime ſujet d'eſperance. C'eſt un rayon de la lumiere divine qui luit dans leurs tenebres. C'eſt une voix de Dieu qui les appelle. Ils n'ont qu'à expoſer tous leurs maux à ce Medecin tout-puiſſant. Il n'y en a point dont il ne les geriſſe facilement, pourveu qu'ils veüillent ſe laiſſer traiter à luy : *Omnipotenti Medico nihil eſt inſanabile.* Ainſi dans quelque état que ſoit un homme, ſi tôt qu'il veut s'appliquer à ſon ſalut, il a toujours des ſujets legitimes d'eſperer, & n'en a jamais de juſtes de deſeſpe-

ter. De ſorte que nous ne pouvons être dans une diſpoſition de défiance & de deſeſpoir, qu'en nous éloignant auſſi bien de la raiſon que de la foy.

CHAPITRE VIII.

Sixiéme condition de la priere ; Perſeverance. Principes ſur leſquels elle eſt établie.

JEſus-Chriſt a cru que c'eſtoit une verité ſi importante au ſalut des hommes que celle qui leur apprend qu'il faut perſeverer dans la priere, & que c'eſt par cette perſeverance qu'on obtient de Dieu ce qu'on lui demande, qu'il ne nous l'a point laiſſée à tirer par conſequence. Il l'a fait écrire en termes formels dans ſon Evangile ; & s'il nous en inſtruit ſous le voile de la parabole d'un homme qui ſe levant la nuit va demander trois pains à ſon amy, & le contraint par ſon importunité de les luy prêter, c'eſt aprés nous avoir déclaré que le ſens de cette parabole étoit, *qu'il faut toujours prier & ne ſe laſſer jamais* : OPORTET *ſemper orare & non deficere.* Luc. 1. 18. 7. 1.

La raiſon & le fondement de ce precepte eſt, qu'encore que Dieu ait promis de ſe laiſſer fléchir par nos prieres, ce n'eſt pourtant que par des prieres accompagnées des

conditions qui doivent y estre jointes selon les regles de sa sagesse. Car il est bien vray que quiconque demande reçoit, mais c'est pourveu qu'il demande autant & de la maniere qu'une si grande chose doit estre demandée : *Qui sic petunt, & tantùm petunt, quomodo & quantùm res tanta petenda est*, dit saint Augustin.

Or la perseverance est une de ces conditions qu'il exige de ceux qui luy demandent quelque grace. Il ne veut pas seulement que nous le priïons, il veut que nous le priïons avec perseverance. Voila notre loy & notre regle, qui nous doit faire resoudre quelque chose que ce soit que nous demandions à Dieu, de ne cesser jamais de la luy demander, quand il differeroit de nous la donner durant toute notre vie, en nous tenant heureux de l'obtenir un quart-d'heure avant notre mort. Car cette perseverance qu'il exige n'a point de bornes. Il n'est point dit qu'il faut prier six mois, un an, deux ans, dix ans. Il est dit qu'il faut toujours prier & ne se lasser jamais. Il est
Eccli. 2. 21. dit dans l'Ecclesiastique que *ceux qui craignent Dieu, auront patience jusqu'à ce qu'il vienne y juger de leurs actions.* PATIENTIAM *habebunt usque ad inspectionem illius*; c'est-à-dire, jusqu'à leur mort où Dieu commencera d'exercer son jugement d'une maniere que nous ne pourrons ignorer. Il

est dit dans le même livre : *Malheur à ceux* Ibid.
qui perdront la patience : VÆ IIS *qui per-* 2. 18.
diderint sustinentiam. Il nous y est commandé expressement de souffrir patiemment les retardemens de Dieu : *Sustine sustentationes Dei*, & de ne nous pas décourager quand il nous laisse dans le rabaissement & dans la douleur : *In dolore sustine, & in* Ibid.
humilitate tua patientiam habe. 2. 4.

Pour nous fortifier dans la pratique de ces instructions, il est bon de considerer combien l'impatience des hommes dans leurs prieres est injuste & déraisonnable. Car pourroit-on s'ennuyer des retardemens dont Dieu use quelquefois à nous exaucer, si l'on regardoit ce que l'on est, quel est celuy que l'on prie, & combien grand est ce qu'on luy demande : *Quid, quem, quidve* In Ps.
petis ? Nous ne sommes dignes que de sup- 30.
plices ; c'est un Dieu que nous prions, & Instr.
ce que nous demandons à Dieu est aussi Chr.
grand que luy-même. *Petis aliquid à Deo, & hoc aliquid ipse Deus est.* Qu'y a-t-il donc de plus injuste que de s'impatienter que Dieu ne nous exauce pas aussitost que nous le luy demandons ? Traitons-nous les Princes comme nous traitons Dieu ? Si un Prince estoit assez bon pour faire esperer à un pauvre les premieres dignitez de son Royaume, & qu'il luy ordonnast pour cela de les luy demander, ce pauvre seroit-

il assez miserable pour s'ennuyer, si ce Prince avoit jugé à propos de differer quelque temps à les luy donner ? La moindre grace que nous demandons à Dieu est infiniment plus estimable que tout ce qu'il y a sur la terre. Cependant nous la demandons comme si elle nous estoit deuë, & nous nous ennuyons de la demander s'il differe quelque temps à nous l'accorder.

Quel outrage ne faisons-nous point par là à sa bonté ? Il veut nous aider, il nous commande même de luy demander ses graces, il n'exige de nous que la reconnoissance de notre indignité, & c'est pour nous faire entrer plus aisément dans cette humble reconnoissance qu'il differe de nous aider : & par un dégoût & une impatience pleine de présomption & d'injustice, nous nous opposons à ses misericordes & à ses dons, & notre orguëil nous ferme la porte de ses graces, que sa bonté nous avoit ouvertes.

Mais d'où pensons-nous que naisse en nous cette impatience, qui fait que nous nous lassons si-tôt de prier, lors que nous n'obtenons pas de Dieu ce que nous luy demandons ? Pour en découvrir la source il n'y a qu'à considerer ce qui rend ordinairement les gens du monde si patiens & si perseverans dans leurs entreprises. On les voit former des desseins & concevoir des préten-

prétentions qui ont besoin de longues pré-parations. Ils s'y assujettissent avec courage ; ils souffrent sans se rebuter dans cette poursuite une infinité de peines, de traverses, de dégoûts, de rebuts. Quoy qu'ils ne prétendent que des biens de cette vie, leur vie neanmoins est souvent bien avancée avant même qu'ils soient en estat de les obtenir. Ils n'ignorent pas que de ceux qui y aspirent, peu y parviennent, & que ceux qui y parviennent en joüissent peu. Cependant ils perseverent, ils ne se lassent point. Ils vieillissent dans la Cour & dans les armées, en courant toujours aprés quelque établissement & quelque charge, ou aprés les chimeres de la réputation, de la consideration, & de l'honneur.

D'où vient la perseverance de tous ces gens dans la recherche des biens du monde ? C'est qu'ils les estiment & qu'ils les aiment avec passion. Cette estime & ce desir sont les aisles qui les portent, & les appuis qui les soutiennent. Ils ont une grande idée de ces avantages du monde, un grand mépris de l'état de ceux qui en sont privez. Ils les desirent beaucoup, & par ce desir ils surmontent tous les dégoûts & toutes les difficultez qui se rencontrent dans cette recherche.

Pourquoy ne sommes-nous donc pas dans la même disposition à l'égard des biens

de Dieu ? C'eſt que nous ne les eſtimons & ne les deſirons pas de même. Voilà ce qui cauſe nos degoûts, nôtre lâcheté, nos découragemens. C'eſt ce qui nous fait abandonner ſi facilement la priere & les autres moyens ordonnez de Dieu pour les obtenir. Nous en avons une foible idée, & nous les ſouhaitons encore plus foiblement. Ainſi lors que Dieu retarde de nous exaucer, nous nous laſſons facilement de le prier, & par la recherche des créatures nous nous conſolons de cette privation des biens de Dieu.

Nous étonnerons-nous aprés cela que Dieu exige de nous la perſeverance dans la priere, puiſque ce n'eſt qu'exiger de nous un deſir ſincere des biens qu'il nous veut donner, & qu'il ne demande rien de nous en cela, ſinon que nous ayons pour le ciel la même ardeur que nous avons pour la terre, & que nous le traitions comme nous traitons les hommes ?

Ce qui nous entretient encore dans cette impatience, eſt que nous ſommes peu inſtruits des fins de Dieu dans ces retardemens dont il uſe à nous exaucer. Et c'eſt pourquoy il eſt important de mediter ſouvent diverſes veritez que l'Ecriture & les Peres nous apprennent ſur ce point.

La premiere eſt que ſouvent nous ne recevons pas, parce que nous demandons

mal : *Non accipitis eo quòd malè petatis.* Jac. 4. 3.
Ainsi les delais de Dieu nous doivent être des avertissemens de faire reflexion sur la maniere dont nous le prions, & même sur tout le reste de notre vie, pour en retrancher & y corriger tout ce qui nous peut empêcher d'obtenir ce que nous luy demandons.

La seconde est que nous ne devons pas croire aussi que Dieu n'agrée pas nos prieres, lors qu'il ne nous donne pas des marques sensibles qu'il nous ait exaucez. Et c'est ce que Jesus-Christ nous a voulu apprendre par l'exemple de la Cananée. Il sembloit qu'il ne daignât pas ny l'écouter, ny luy parler. Il dissimuloit de l'entendre. Et cependant il estoit tres-resolu de l'exaucer. Les suspensions dont il usoit à son égard étoient de veritables faveurs. Sa dissimulation apparente estoit une adresse de sa bonté. Son silence tenoit lieu de paroles. Ses rebuts étoient des graces. Et lors qu'il la rejettoit avec le plus de mépris, & qu'il y ajoutoit même une espece d'injure, il étoit tout prest de récompenser sa foy, d'admirer sa perseverance, & de couronner son humilité. Aug. in Ps. 118.

C'est la conduite dont Dieu se sert à l'égard de ses enfans. Souvent il ne les exauce pas tout d'un coup : mais en differant de les exaucer, il les exauce en effet. Ces suf-

pensions & ces retardemens dont il use à leur égard, exercent leur foy, éprouvent leur patience, & leur inspire un plus grand sentiment de leur indignité, qui les rendant plus humbles, les rend plus dignes d'être exaucez.

Aug. de Verb. Dom. Ser. 4. c. 3.

C'est pourquoy saint Augustin s'estant objecté un passage de l'Ecriture, qui paroist contraire à ce que nous disons : *Vous ne m'aurez pas si-tost invoqué que je vous exauceray* ; il y répond en ces termes : *Dieu ne laisse pas de nous secourir, lors qu'il differe de nous secourir. Le retardement de son secours est un secours, & il nous assiste en cela même qu'il suspend son assistance, puisque s'il accomplissoit les desirs impatiens que nous avons de guerir, nous ne pourrions recevoir de luy qu'une guerison imparfaite & précipitée.* DEUS *& cum differt, adest, & quod differt adest ; & differendo adest, ne praeproperam dum implet voluntatem, perfectam non impleat sanitatem.*

L. 2. de peccat. merc.

Il nous fait connoître par là d'une maniere plus sensible, que notre guerison est un don de sa grace, & qu'on ne la sçauroit acquerir par les seuls forces de la nature. „ Car c'est pour cette raison, dit saint Augu- „ stin, qu'il differe quelquefois long-temps à „ guerir ses fidelles & ses saints de quelques- „ uns de leurs défauts, & qu'il permet qu'ils „ n'ayent pas un amour de la justice assez

grand pour l'accomplir parfaitement, soit « qu'ils l'ignorent, soit qu'ils la connoissent, « afin qu'en consultant la regle de la verité, « personne n'ait sujet de se glorifier devant « luy. Et son intention en cela n'est pas de « les rendre dignes d'estre condamnez, mais « de les rendre plus humbles, en leur faisant « voir la necessité de sa grace, de peur que si « tout leur étoit facile, ils ne s'attribuassent « ce qui est de Dieu. «

Cette même verité qui comprend toute la conduite de Dieu sur les Elûs dans la dispensation de ses graces, a été exprimée, en ces termes par saint François de Sales. Le divin amant de nos ames nous laisse « souvent comme engluez dans nos miseres, « afin que nous sçachions que notre délivrance vient de luy, & que quand nous « l'aurons nous la tenions chere comme un « don précieux de sa bonté. C'est pourquoy « comme la devotion genereuse ne cesse jamais de crier à Dieu, aussi ne cesse-t-elle « jamais d'aspirer, d'esperer, & de se promettre courageusement de courir. «

Entretien des Constit.

On peut dire neanmoins en quelque sorte que toutes les prieres des fidelles sont exaucées, pourveu que l'on y distingue deux objets; l'un general, l'autre particulier.

L'objet general c'est la misericorde de Dieu & notre salut. L'objet particulier consiste dans les choses déterminées & pré-

cises que nous demandons. Mais si nos prieres sont telles qu'elles doivent estre, ces demandes particulieres se rapportent toujours à l'objet general. C'est-à-dire, que nous ne devons rien demander que par rapport à notre salut, & autant que ce que nous desirons y peut estre utile. De sorte que dés-là que Dieu ne nous le juge pas utile, nous ne le demandons plus. Il n'est donc pas étrange que Dieu n'exauce pas quelquefois les justes dans leurs demandes particulieres, puis qu'il ne le fait que pour les exaucer mieux dans leurs demandes generales.

In Ps. 21. voyez in Ps. 59. & in Ps. 144. Il y en a plusieurs, dit saint Augustin, qui crient à Dieu dans la tribulation, & qui ne sont pas exaucez, mais c'est pour leur salut, & non pour leur aveuglement. Saint Paul demandoit avec instance d'être délivré de l'aiguillon de la chair, & il ne » fut point exaucé, Dieu s'étant contenté » de luy dire *Que sa grace luy suffisoit, parce » que la vertu se perfectionne dans l'infirmité.* » C'est ce qui doit apprendre aux hommes » que Dieu est leur medecin, & que l'af- » fliction est un remede pour leur redonner » la santé. Dans l'application de ce medica- » ment l'on vous brûle, l'on coupe votre chair, » cela vous fait jetter de grands cris ; mais le » medecin qui veut vous procurer la santé, ne » se met pas en peine de satisfaire vos desirs,

Souvent aussi ce que nous demandons à Dieu quoy que bon en soy, ne nous convient pas encore. Et c'est pourquoy Dieu reserve à un autre temps à nous le donner: *Quædam non negantur, sed congruo tempore differuntur*, dit saint Augustin. Ainsi le retardement de Dieu n'est pas une preuve que ce que nous luy demandons ne soit pas conforme à sa volonté, mais seulement qu'il n'est pas à propos que nous l'obtenions si-tôt. In Joan. tract. 1. c. 2.

Que sçavons-nous s'il n'a point seulement dessein par là de nous le faire estimer davantage? Car c'est encore une des fins de Dieu dans ces retardemens. Quand Dieu differe, dit saint Augustin, de nous accorder nos demandes, c'est pour nous donner une plus haute estime de ses dons. On a « plus de joye quand on obtient ce qu'on a « desiré long-temps, & l'on vient facilement « à mépriser ce qui nous a esté donné d'a- « bord. Demandez, cherchez, pressez. En « demandant & en cherchant votre cœur s'é- « tend. Dieu vous garde ce qu'il ne veut pas « vous donner si-tôt, afin que vous appre- « niez par là à avoir de grands desirs pour de « si grandes choses: *Cum aliquando tardiùs* « *dat, commendat dona, non negat. Diu desi-* « *derata, dulciùs obtinentur; citò autem data,* « *vilescunt. Servat tibi Deus quod non vult* « *citò dare, ut & tu discas magna magis desi-* « *derare.* « De verb. Dom. sup. Matth. Serm. 51.

Il eſt clair par là que la raiſon auſſi-bien que la foy, condamne l'impatience des hõmes dans leurs prieres, & qu'elle approuve la perſeverance. Car l'impatience les prive certainement des graces qu'ils étoient peut-être ſur le point d'obtenir, & cette impatience eſt un mal en elle-même, puis qu'elle eſt injurieuſe à Dieu. Au contraire la perſeverance dans la priere eſt un ſi grand bien, qu'on peut dire que ceux à qui Dieu fait la grace de la leur donner, ſont ſouvent plus exaucez & plus favoriſez que ceux qui obtiennent tout d'un coup l'effet de leurs prieres, parce qu'elle eſt ſouvent plus utile que cet effet, en ce qu'elle enferme l'humilité, la connoiſſance de nôtre indignité, & cette eſperance qui naît de l'épreuve & qui ne confond point ſelon l'Apôtre : *Spes autem non confundit.*

CHAPITRE IX.

Septiéme condition de la priere : Prier au nom de Jeſus-Chriſt. Comment il faut pratiquer ce devoir.

TOut le monde voit que l'Egliſe ajoute ces mots à toutes ſes prieres, *Par Jeſus-Chriſt notre Seigneur*; & il y en a beaucoup qui ſçavent par cœur ce paſſage celebre de ſaint Auguſtin : *L'Oraiſon*

ne se fait point au nom de Jesus-Christ non seulement n'efface pas le peché, mais devient elle-même peché. ORATIO *quæ non fit per Christum non solum non tollit peccatum, sed etiam ipsa fit in peccatum.* Mais il y en a peu, qui comprennent bien cette verité, & qui soient assez penetrez de la dépendance intime que nous avons de Jesus-Christ dans toutes nos actions, & particulierement dans nos prieres.

Cette dépendance est fondée sur la qualité d'unique Mediateur, qui convient à Jesus-Christ d'une maniere si singuliere, que quoy que par une expression que les Peres authorisent, on donne le titre de mediateur à d'autres qu'à Jesus-Christ, comme à la Vierge & aux Saints du ciel, ce n'est point neanmoins au même sens qu'à Jesus-Christ.

S'ils sont mediateurs d'intercession, ils ne sont point mediateurs de redemption. La force même de leur intercession est fondée sur le merite de Jesus-Christ. Et s'ils prient comme principaux membres du corps de Jesus-Christ, c'est toujours en employant pour obtenir ce qu'ils demandent le merite de leur chef. Car l'homme par le peché est devenu incapable d'avoir un commerce immediat avec Dieu. Il est indigne de se presenter devant luy. Il est incapable d'en rien obtenir. La grace même de la justification,

quelque veritable, réelle & interieure qu'elle ſoit, ne rétablit point les hommes dans le droit de s'approcher de Dieu par eux-mêmes, & de luy demander quelque choſe en leur nom en s'appuyant ſur leurs propres merites.

Car ſi cette grace les juſtifie, elles les juſtifie comme membres du Corps de Jeſus-Chriſt, ou plûtôt elles les y incorpore. C'eſt une grace eſſentiellement dépendante du chef qui eſt Jeſus-Chriſt, qui découle de luy, qui nous eſt donnée en luy & par luy, comme à ſes membres. Si-toſt que nous voudrons ſubſiſter ſeparément de luy, & nous preſenter à Dieu ſans notre chef, nous n'agirons plus comme membres de ce corps divin, & nous ſerons indubitablement rejettez de Dieu.

Dieu ne nous a pas élus en nous regardant immediatement en nous-mêmes. Il nous a élus en Jeſus-Chriſt : *Elegit nos in ipſo*; c'eſt-à-dire, qu'il a voulu que Jeſus-Chriſt fut autheur de notre ſalut, & que nous le deuſſions à ſes merites.

Epheſ. v. 4.

Il ne nous accorde pas auſſi ſes graces en nous conſiderant en nous-mêmes, mais en nous conſiderant en ſon Fils; *Gratificavit os in dilecto filio ſuo.*

Ibid. v. 4.

Il ne nous vivifie pas en nous-mêmes, & en nous regardant ſeparément; mais il nous vivifie en Jeſus-Chriſt: *Cum eſſetis*

Epheſ. v. 5.

mortui peccatis, convivificavit vos in Christo.

C'est en luy, dit encore l'Apôtre, *que nous avons la redemption par son sang & la remission des pechez* : IN QUO *habemus redemptionem per sanguinem ejus, remissionem peccatorum.* Ibid. v. 7.

Or cette redemption comprend generalement toutes les graces qui nous délivrent des maux & des miseres dont nous sommes chargez, tant selon l'ame que selon le corps. Elle comprend la guerison de toutes les infirmitez de l'ame, & de toute la corruption & la mortalité du corps. Car tout cela appartient à notre parfaite redemption, qui commence sur la terre, & qui ne sera consommée que dans le Ciel par la resurrection de nos corps & la grace de la gloire.

Cette totalité de graces renfermée sous le nom de redemption, s'obtient par les merites de Jesus-Christ. C'est-à-dire, que c'est luy qui l'a meritée par l'oblation de son sang, de son corps, & de tout luy-même à Dieu : oblation qui n'a point commencé à la croix, mais au premier instant de l'Incarnation, & qui n'a pas fini à la croix, mais qui continuë dans le Ciel, & ne cessera jamais dans toute l'éternité.

C'est par cette oblation que Jesus-Christ a faite de luy-même, & particulierement de sa mort pour son Eglise, qu'il est Prêtre

éternel. C'est par elle qu'il l'a sanctifiée pleinement pour l'éternité : *Una oblatione consummavit in æternum sanctificatos.* C'est par elle qu'il prie pour nous comme notre Prêtre : *Orat pro nobis ut Sacerdos noster.*

Heb. 10. v. 14.

Aug. in Ps. 83.

Il n'y a donc point à esperer de sanctification, de grace, de délivrance qu'en nous unissant à cette Priere, & à cette oblation de Jesus-Christ ; en employant auprés de Dieu la victime même que Jesus-Christ lui a offerte, & l'amour avec lequel il la luy offre ; en nous fondant sur ses merites, & non sur les nôtres ; sur sa charité, & non sur la nôtre ; sur le prix de son sang & non sur le prix de nos œuvres separées des siennes. Si nous pouvions obtenir quelque grace de Dieu indépendamment de Jesus-Christ & sans rapport à luy, cette grace ne découleroit pas de luy comme de notre chef. Et ainsi il ne seroit pas vray, comme dit l'Apostre, *Que c'est luy qui fournit à tous ses membres par une vertu secrette ce qui est proportionné à chacun.*

Ephes. 4. 5.

Peut-estre que c'est faute d'estre bien touché de ces veritez que l'on obtient si peu de chose de Dieu. On s'approche avec hardiesse de Dieu comme si nous en estions dignes, & si nos prieres pouvoient être reçûës de luy par elles-mêmes & sans rapport à Jesus-Christ. On borne l'office de mediateur à ce qu'il a fait sur la croix, & on ne

ſonge pas qu'il n'a point ceſſé de l'eſtre, & qu'il fait continuellement cet office devant ſon Pere. On borne l'effet de la croix & des merites de Jeſus-Chriſt à la ſeule remiſſion des pechez & à la juſtification ; & on ne penſe point que cet effet s'étend à tout, & comprend toutes les graces que nous pouvons eſperer ; que le prix en eſt déja payé, & qu'il n'y a plus qu'à nous l'appliquer, en nous uniſſant étroitement à Jeſus-Chriſt. Nous voudrions en quelque ſorte monter au Ciel ſans luy, quoy qu'il ſoit dit *que perſonne ne monte au Ciel que celuy qui eſt deſcendu du Ciel* : NEMO *aſcendit in cælum niſi qui deſcendit de cælo, filius hominis qui eſt in cælo.* Et ainſi afin d'y élever nos corps par la reſurrection, & nos ames par la priere, il y faut monter comme faiſant partie de ſon corps, comme eſtant membres de celuy qui doit y élever la troupe des captifs qu'il a conquiſe par ſon ſang : *Aſcendens Chriſtus in altum captivam duxit captivitatem.* Joan. 3. 13. Epheſ. 4. 8.

A la verité l'Apoſtre nous exhorte de nous approcher avec confiance du trône de Dieu pour y recevoir miſericorde: *Adeamus cum fiducia ad thronum gratiæ, ut miſericordiam conſequamur* : mais c'eſt parce que nous avons un grand Pontife qui a penetré les cieux ; c'eſt en nous adreſſant à Dieu par le Pontife qui eſt monté au Ciel pour ſe pre- Heb. 4. 16.

ſenter continuellement à Dieu pour nous :
Ibid. 9. 24. *Introivit in cælum ut appareat nunc vultui Dei pro nobis.*

Le défaut de la connoiſſance du Mediateur a fait qu'un grand nombre de Philoſophes, comme le remarque ſaint Auguſtin, voulant retourner à Dieu, & ne le pouvant par eux-mêmes, ſont tombez dans des égaremens & des illuſions, qui les ont rendus le joüet des diables. Et le défaut de l'application de cette connoiſſance fait que les Chrétiens établiſſent ſouvent leur confiance, ou dans eux-mêmes, ou dans des créatures, qui quelque ſaintes qu'elles ſoyent, ne doivent point diminuer cette confiance ſinguliere que nous devons avoir en Jeſus-Chriſt comme en notre unique Redempteur, qui a ſeul payé le prix de toutes les graces que nous pouvons obtenir de Dieu. C'eſt pourquoy on ne ſçauroit trop avoir dans l'eſprit cette verité, que ſaint Auguſtin explique d'une maniere ſi édifiante dans ſes confeſſions, & ſur laquelle il fait voir qu'il établiſſoit ſa pieté & ſon eſperance.

Conf. l. 10. c. 4. Le veritable Mediateur, dit-il, que vous avez fait connoître aux hommes par votre ſecrette miſericorde, & que vous avez en-
» voyé afin de les inſtruire à l'humilité par
» ſon exemple ; ce Mediateur entre Dieu &
» les hommes, J. C. homme devant pa-

roître entre le juſte immortel, & les pecheurs mortels, s'eſt fait voir mortel & juſte, mortel avec les hommes, & juſte avec Dieu, afin que la vie & la paix eſtant la récompenſe de la juſtice, par la juſtice qu'il avoit commune avec Dieu, il ruinât dans les pecheurs qu'il rendoit juſtes, la mort qu'il a bien voulu avoir commune avec eux.

Juſqu'à quel excés nous avez-vous donc aimez, ô Pere tout bon & tout miſericordieux ; puiſque vous n'avez pas épargné vôtre Fils unique, mais l'avez livré à la mort pour le ſalut des pecheurs ? Juſqu'à quel excés nous avez-vous aimez, nous pour qui celuy qui n'a point cru ravir vôtre gloire en ſe publiant égal à vous, s'eſt rendu obeïſſant juſqu'à la mort & à la mort de la croix, luy qui étant le ſeul libre entre les morts avoit la puiſſance de quitter ſon ame & de la reprendre ; qui pour nous s'eſt offert à vous comme vainqueur & comme victime, & qui n'a été vainqueur que parce qu'il a été victime ; qui pour nous s'eſt offert à vous comme ſacrificateur & comme ſacrifice, & qui n'a été ſacrificateur que parce qu'il a été ſacrifié ; qui d'eſclaves que nous étions, nous a rendus vos enfans par la naiſſance qu'il tire de vous & par ſon aſſujettiſſement aux hommes ? C'eſt en luy que j'établis avec rai-

» son la ferme esperance que j'ay conçuë que
» vous guerirez toutes mes langueurs, par
» luy qui est assis à votre droite, & qui im-
» plore votre misericorde pour nous. Car
» sans cela je me laisserois emporter au deses-
» poir. Il est vray que mes foiblesses sont
» tres-grandes & en tres-grand nombre. El-
» les le sont, je l'avouë ; mais le remede
» que vous pouvez y donner est encore beau-
» coup plus grand & plus puissant.

Mais il ne faut pas seulement se presenter à Dieu dans nos prieres comme unis à Jesus-Christ, en nous couvrant de sa justice & de ses merites, & en fondant sur luy l'esperance d'obtenir ce que nous demandons à Dieu : il faut s'y presenter aussi en esprit d'union avec tout son corps. Car Dieu ne nous sauve pas séparément, & il ne reçoit pas nos prieres séparément. Il ne les reçoit que comme jointes à celles de tous les autres Fidelles, comme faisant partie de celles de l'Eglise, & de ce gemissement de la colombe, auquel il accorde toutes les graces qu'il donne à chaque membre en particulier. Nos prieres toutes seules sont trop foibles pour aller jusqu'à Dieu. Il les faut joindre à celles de l'Eglise, comme l'eau retenuë dans un vase étant incapable d'elle-même d'aller jusqu'à la mer, y est portée si on la jette dans un fleuve qui l'emporte avec le reste de ses eaux, selon la comparaison de S. Chrysostome.

C'eſt auſſi par cette raiſon que l'Egliſe prie toûjours en commun, & qu'elle demande tout en commun; ces prieres communes marquant que nous prions comme membres d'un même corps & en union avec ce corps. C'eſt par cette raiſon qu'elle a toujours preferé les prieres publiques aux prieres particulieres, parce que cette union des fidelles dans un même corps y eſt plus expreſſément marquée. C'eſt par cette raiſon que les Peres remarquent qu'un des plus grands obſtacles à la priere, eſt l'averſion contre le prochain & le reſſentiment des injures, parce qu'il n'y a rien qui ſoit plus oppoſé à cette union de cœurs. C'eſt le fondement de ce precepte de ſaint Paul, qui ordonne aux hommes dans la premiere Epiſtre à Timothée, de prier en tout lieu *& d'élever leurs mains à Dieu ſans colere & ſans diviſion*, parce que ces vices ſont contraires à cette diſpoſition de charité & d'union avec nos freres neceſſaire à la priere.

Vide Greg. mor. in Job. l. 10 c. 11 Aug. in Pſ. 54. 1. ad Tim. 2. 8.

C'eſt enfin par cette raiſon qu'il nous eſt expreſſément ordonné dans l'Oraiſon Dominicale de pardonner à nos ennemis; parce que nous ne pourrions prier dans un eſprit de paix & d'union avec eux, ny unir nos prieres aux leurs, ſi nos cœurs eſtoient diviſez par la colere & par la haine. Les membres ſont toujours d'accord enſemble,

& si-tôt qu'ils sont divisez ils cessent d'être membres d'un même corps, parce qu'ils ne le composent que par leur union. Prier donc comme membres du corps de Jesus-Christ, comme enfans de l'Eglise, c'est prier en esprit d'union avec tout le reste des fidelles sans en excepter aucun. Il est vray qu'il n'est pas necessaire d'avoir toujours expressément cette pensée, & qu'il suffit d'avoir cette disposition de charité dans le cœur ; mais il est bon neanmoins de l'avoir souvent dans l'esprit pour nous donner lieu d'examiner si nous l'avons dans le cœur, & si nous n'y nourrissons point quelque semence secrette de haine, d'aversion, & de mépris contre quelqu'un des membres de l'Eglise, ce qui détruiroit tout l'effet de nos prieres & les rendroit incapables d'être reçûës favorablement de Dieu.

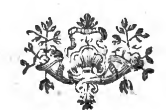




TABLE
DES CHAPITRES
DU TRAITE'
DE LA PRIERE.

LIVRE PREMIER.

Où il est traité de la Methode de mediter sur quelques sujets generaux ausquels il est bon de faire reflexion chaque jour.

CHAPITRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

Methode de mediter sur les sujets particuliers.

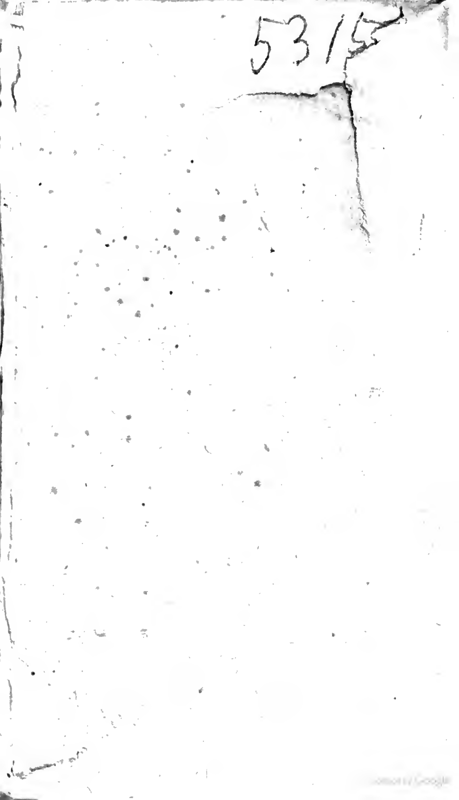
CHAPITRE PREMIER.

LIVRE TROISIÉME.

Des Conditions de la Priere.

CHAPITRE PREMIER.

FIN DE LA TABLE
des Chapitres du I. Tome.


53/5

